This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 07582953 5

Digitized by Google

Digitized by Google

NKV
Saint-Nazaire

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES GALANTERIES

DE LA

COUR DE LOUIS XV

— LA RÉGENCE —

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

Droits de reproduction, et de traduction réservés

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

LA RÉGENCE

I

Coblence, 1794.

Depuis l'émigration, je suis poursuivie par la rage d'écrire ce que j'ai vu. A mon âge, c'est une présomption singulière; mais notre pauvre France s'en va si vite, ils la démolissent là-bas avec tant d'ardeur, que je ne puis m'empêcher d'en réunir les bribes pour qu'il en reste au moins quelque chose; je ne crois pas qu'elle se reconstruise, ils sont trop pressés de tout raser.

Il viendra un temps, et ce temps n'est pas éloigné, où les détails de nos plaisirs, de nos occupations, de nos habitudes, seront une curiosité : je veux écrire pour ce temps, je veux élever un monument à nos élégances, à nos joies, à nos amours. On nous pleurera, quand nous nous serons bien pleurées; et quelques charmantes républicaines diront au fond de leur conscience :

Digitized by Google

— La monarchie avait du bon.

La France en république! Je ne croyais pas vivre assez pour voir un pareil spectacle; et, bien que ceux d'entre nous qui comprenaient les choses et qui ne se laissaient pas aveugler se soient sentis rouler dans l'abîme, j'aurais pensé trouver autre chose au fond. Nos philosophes, nos encyclopédistes, que nous avons flattés, choyés, nourris comme des phénix, nous ont conduits où nous sommes. Que de fois je l'ai dit à Voltaire et à ce singe de Rousseau, qui me venait voir parce que sa Thérèse m'honorait de ses *bontés*.

Si M. de Voltaire, seigneur de Ferney, gentilhomme ordinaire, etc., revenait au monde, il serait plus attrapé que nous; il n'entendait pas que ses disciples agissent si fort en parpaillots. Je le vois d'ici, les reniant de sa voix cassée, les menaçant de sa canne à pomme d'or, et les maudissant avec ses pattes d'araignée.

Il en faut venir à moi et reculer de quatre-vingts ans. Ah! c'était le bon temps alors! le grand roi régnait; sa gloire, éclipsée sous les revers, renaissait plus grande et plus sainte, par la façon dont il les supportait. Après avoir été le premier prince de la chrétienté, il devenait le plus honnête homme de l'Europe, le plus fort, le plus résigné, le plus pieux. Cette figure de Louis XIV, qui domina son siècle, s'éteint dans la douleur et dans l'isolement. Dieu lui prodigua ses dons à pleines mains, puis il

Digitized by Google

tes reprit tous; il voulut que ce roi immense mourût seul, avec un enfant de cinq ans, faible et débile, pour toute espérance d'avenir, afin que Massillon pût laisser aux générations futures ces admirables paroles :

« Dieu seul est grand, messieurs ! »

Je naquis donc en 1708 ou 1710, je ne le sais pas bien au juste. Ma mère ne put jamais se rappeler si c'était mon frère le chevalier, ou si c'était moi qui vins au monde le jour de la Toussaint, l'une de ces deux années. Notre curé n'y voyait pas à distinguer une mouche d'une grue, il écrivait sur son registre de baptême, de façon à le faire passer pour un grimoire. J'ai toujours été charmée de cette incertitude, j'y ai peut-être gagné deux ans de jeunesse, et la jeunesse est un si cher trésor! Oh! qui m'en fera l'aumône?

Mon père, le marquis de Villebelle, était un gentilhomme dauphinois, dans toute la force du terme. Il alla à Versailles, après son mariage, faire ses preuves, monter dans les carrosses, avec ma mère, ainsi que cela se pratiquait parmi les gens de province, puis il revint à son château et ne le quitta même pas pour le sacre de Louis XV.

Ma mère, mademoiselle de Châtenay, était fort riche, fort laide et sans esprit, une véritable héritière, déshéritée de tout, hors les écus. Mon père l'épousa, et, qui pis est, il l'aima, il lui fut fidèle, et lui fit hommage de cinq enfants, dont je suis le qua-

Digitized by Google

trième. Ma mère ne lui céda en rien en fait de vertu : elle en resta gourmée comme une collerette à l'empois. Elle se confit en petites pratiques de religion, qui lui rétrécirent l'esprit, mal dirigée qu'elle était, et négligea les préceptes moraux de cette loi si belle et si pure, de cet Évangile, le plus magnifique présent que Dieu ait fait à la terre. Ma mère *aima* son fils aîné, à cause du nom ; elle *supporta* mes deux sœurs ; mais, quant à mon dernier frère et à moi, elle nous gratifia d'une indifférence armée, qui se changeait en guerre ouverte dès que nous nous permettions d'exister *tout haut*.

Le château de Villebelle était immense, un peu délabré, horriblement froid, et ennuyeux... comme un prêche. Nous n'osions pas sortir de notre chambre, le chevalier et moi. L'espèce de magister qui servait de gouverneur à mon frère aîné, nous montrait à lire dans ses moments perdus. Nous étions de tristes élèves ! Je ne pouvais jamais distinguer les *u* des *n* ; mon frère avait l'exécration des *s*, il n'en voulait mettre nulle part ; et, quand on lui donnait des férules pour cette haine, il s'en allait pleurant (sans mouchoir de poche, vous en comprenez les conséquences), et répétant :

— Puisque l'on ne doit mettre d's qu'au pluriel ! ce mot-là était au singulier, pourquoi y en a-t-il trois

Mes sœurs haussaient les épaules et regardaient le rebelle du haut de leur grandeur, c'est-à-dire du

Digitized by Google

haut de leur sottise. Je n'ai pas connu en ma vie de sottes aussi corsées que celles-là. J'en ai bien connu pourtant, mon Dieu !

La plus âgée des deux, qu'on appelait mademoiselle de Villebelle, était longue, longue comme un mât de cocagne, sans être, à beaucoup près, aussi grasse. Elle avait le cou à ressort, c'est-à-dire qu'elle le rentrait à volonté, et que, lorsqu'elle se posait en impératrice, ce cou se déroulait et se montait à la manière des verres de lorgnette. Sa petite tête, frisée en pomme de chou, avec un ruban de velours en diadême, se juchait là-haut et regardait tout autour d'elle. Elle posait toujours *en quenouille,* en opposition avec sa cadette, mademoiselle de Montluçon, qui posait en espalier. L'une était laide en long, l'autre en large.

Je n'ai jamais pu supporter mes sœurs.

Cette vérité avouée, leur portrait et la suite de ce récit me serviront d'excuse.

Ma sœur de Villebelle était plus pointue de caractère que de tête, et plus pointue d'esprit que de caractère. Dieu la créa tout en angles, pas une seule surface unie, pas une arrondie, rien que des pointes, excepté le cœur, taillé en caillou rond, sur lequel glissaient et les joies et les peines. Tout lui était égal, sauf ce qui la regardait seule. Elle ignorait le moindre sentiment d'affection, pour elle tout était convenance et devoir. Son cou s'allongeait en proportion de ce qu'elle croyait dû. C'était une sorte de révé-

Digitized by Google

rence d'en haut. Quels bons rires nous faisions, le chevalier et moi, lorsque quelque visite de cérémonie nous arrivait, en la regardant! que de pain sec nous avons mangé pour elle!

Mademoiselle de Villebelle nous qualifiait d'enfants insupportables, elle nous régentait et nous faisait punir pour la moindre faute. Ma mère la choyait, la conduisait partout avec elle, la trouvait belle à miracle et pensait à lui faire épouser un duc et pair; encore ne le voulait-elle point à brevet, mais avec sa place héréditaire au parlement.

— Quelle tournure elle aura à Versailles! quelle distinction! quelle élégance!

— Oui, madame, répondait mon père.

— Elle effacera les beautés les plus célèbres.

— Ah! ma mère!

Et le cou s'allongeait.

Jugez donc! pour attraper une couronne de duchesse!

Mademoiselle de Montluçon me représentait un bichon hargneux, toujours prêt à se jeter sur les gens. Deux grandes et larges dents, en chevaux de frise, se montraient quand elle riait, ou quand elle voulait mordre. Elle se clouait aux jupes de sa sœur et s'étudiait à se faire un cou à son image et ressemblance; elle n'y réussit point: le moyen! elle ressemblait à un melon sur une borne!

Je retrouve ici mes idées, mes comparaisons d'enfance, des mots et des images qui se sont bien peu

Digitized by Google

présentés depuis à mon imagination. Cela me plaît ; je redeviens espiègle comme à sept ans. Je revois ces lieux où j'ai passé ma pénible enfance, et que j'aime néanmoins, ces lieux qui n'existent plus. Les souverains de la France y ont mis bon ordre. On a détruit le château de mes pères, parce que mon frère et les siens ont émigré afin de conserver leur vie. On n'y a pas laissé pierre sur pierre, et MM. les jacobins se sont fait des bonnets et des carmagnoles de la superbe tenture de velours rouge du grand salon. On a brûlé les portraits de famille et foulé aux pieds notre vieil écusson. Le tout sous prétexte d'améliorations dans le sort de l'humanité. Bien obligé! n'en sommes-nous pas de l'humanité, nous?

Mes deux frères et moi, nous étions beaux. Le marquis de Villebelle d'une beauté stérile et sans écho, de ces beautés qui ne résonnent pas si on les touche. Le chevalier était charmant, un vrai muguet à tourner toutes les têtes. Aussi en tourna-t-il beaucoup, malgré son ruban noir et son vœu de chasteté. Il hérita, à l'âge de douze ans, d'une centaine de mille francs, du frère de ma mère, le commandeur de Châtenay, à condition qu'il laisserait après lui cette somme à un autre chevalier de Malte de notre maison. Jusqu'à ce testament, il porta des culottes de tapisserie. C'était bien plus solide, disait ma mère. Le pauvre enfant, encaqué dans ce canevas, ne pouvait remuer ni bras ni jambes. Il obtint la permission de les quitter le jour où le notaire remit les titres de

Digitized by Google

sa fortune; ce fut tout ce qu'il demanda en réjouissance.

Quant à moi, je l'ai dit, j'étais belle. Je parle de moi comme d'un souvenir ; à quatre-vingt-trois ans, on devient pour soi-même la postérité. J'avais une beauté réelle, incontestable ; j'avais aussi une beauté de fantaisie. Je plaisais et j'étonnais. Grande et mince, on citait ma taille, ma gorge et mes épaules, autant que mon bras, mon pied et ma main. J'avais encore de longs cheveux blonds et des yeux noirs, des sourcils de jais, de belles dents et une grâce éblouissante. Ma bouche, trop fendue, mon front trop élevé, étaient les seuls défauts qu'on pût trouver en moi. A cela près, je ne craignais personne, et j'aurais défié le jugement de Pâris. J'ai toujours su me connaître et m'apprécier, jamais un compliment ne m'a rien appris; aussi les ai-je profondément dédaignés.

Voltaire disait que je m'enfermais dans ma beauté et que je vivais de ma propre substance. Il me fit des vers que j'ai laissé prendre sur ma toilette par un joli petit marquis de Saint-Soufflet, qui m'aima jusqu'à aller se battre contre le Turc pour m'oublier, ou e contraindre, à force de gloire, à le distinguer de ses rivaux. Il se fit tuer, le pauvre jeune homme, et ce n'en valait pas la peine. Je l'aurais peut-être aimé sans cela.

Voilà ma galerie de Villebelle terminée, je n'en dirai pas davantage. J'ai peu vécu avec ma famille ; ma destinée m'a entraînée sur un plus grand théâtre,

Digitized by Google

dont les marionnettes sont plus intéressantes. Cependant je veux donner un tableau de la vie des gentilshommes de province à cette époque. Ces intérieurs sont peu connus ; ils sont bien changés, mon Dieu ! ils changeront davantage, à mesure que les idées révolutionnaires s'étendront. Alors la stricte observance des devoirs religieux, une obéissance passive, un respect de culte pour ses parents, ne semblaient que des obligations ordinaires. Nous étions esclaves, esclaves de notre père et de notre mère ; nous n'osions pas lever les yeux devant eux, et il fallait leur permission pour leur baiser la main.

Mon père avait un intendant, un maître d'hôtel, un cuisinier, une foule de domestiques, hommes et femmes. Le château était un monde. Nous ne jouissions guère, nous autres cadets, de ce train de maison. Il ne nous venait pas à l'esprit d'en murmurer. Ainsi ce droit d'aînesse, dont on a tant fait de bruit depuis la Révolution, ne nous paraissait ni injuste ni cruel. Nous regardions l'aîné comme le chef de la famille, comme le successeur immédiat et direct du père, on le respectait presque autant que lui, et nul d'entre nous n'aurait imaginé seulement de se révolter à l'endroit des préférences dont il était l'objet. Je ne parle pas ici des êtres turbulents et inquiets qui ne sont contents de rien, et qui s'insurgent contre tout ce qui n'est pas leur volonté positive.

La noblesse tenait à ses droits, et elle avait raison d'y tenir. En la détruisant, on a détruit le trône, dont

Digitized by Google

elle était la base. Les idées ayant marché, quoique dans une fausse route, certes il ne fallait pas rester stationnaire; mais il fallait s'emparer de ces idées et les diriger. C'est ce que nous n'avons pas eu le tact de faire. Au lieu de renier leurs noms, de répudier leurs titres et leurs droits, comme l'ont fait des gentilshommes renégats au commencement de la Révolution, il fallait s'en faire un oriflamme, pour soutenir le roi, pour guider la nation dans la voie nouvelle où elle s'engageait et où elle s'est fourvoyée. Il fallait non pas accepter, non pas offrir, mais commander les réformes nécessaires à ce misérable esprit du siècle, que les encyclopédistes ont infecté. Il fallait ne pas aller rire de soi-même au *Mariage de Figaro*, ou du moins, si on en riait, que ce fût pour imposer silence aux autres. Oh! la noblesse de France, cet admirable corps de chevalerie, le plus haut de l'Europe, qu'est-elle devenue? Elle a renié ses dieux, ou elle a été décimée sous la hache du bourreau, hélas!

Revenons-en à mon enfance et au Dauphiné. Nous ne mangions point à table, ma dernière sœur, le chevalier et moi; on nous servait chez nous, avec notre gouvernante, et Dieu sait les scènes qui s'y jouaient! Quels joyeux rires! surtout quand mademoiselle de Montluçon *daignait* nous le permettre! Après dîner, on nous passait un fourreau de linon l'été, ou une robe de pékin, ou bien encore une jupe à ramages, et nous descendions chez ma mère, qui quelquefois

Digitized by Google

nous autorisait à rester au salon, ce qui ne nous amusait point. Nous étions assises droites et roides à faire envie aux poupées, sur le bord de nos chaises, fort occupées de nos corps de jupe, de nos sabots et de nos baleines. On jouait au reversi, pour prendre le bel air de la cour; on y perdait trois livres dans les grands malheurs.

Les jours solennels, nous étions du souper, et sans oser lever les yeux ni risquer une parole ; les regards de ma mère nous pétrifiaient. Personne ne nous disait rien ; à peine si nous répondions sur les choses indispensables : c'était un supplice organisé que ces galas officiels. Il venait des voisins, on se faisait des visites où les révérences et les compliments ne tarissaient pas plus que les propos. Tout se savait et tout se racontait, avec des précautions oratoires. On entourait la médisance d'une enveloppe de commisération qui le cédait seulement à la miséricorde de la calomnie. Ce n'étaient point les jalousies d'amour, la rigidité de la province n'admettait pas comme possible une énormité semblable; c'étaient les *envies* de position, de fortune, de beauté même, et surtout de toilette. On se toisait d'un coup d'œil, et quel coup d'œil ! La cour ne se doute pas de cette sublime méchanceté. Nous ne sommes que des écoliers, nous, l'*iniqua corte*, en comparaison de ces saintes personnes.

Le dimanche, nous montions dans le carrosse de famille ; on nous empilait sur le devant et aux portiè-

Digitized by Google

res, avec l'abbé de mon frère aîné et l'écuyer de ma mère, vieux bec-à-corbin, gentilhomme de bonne race, que la misère réduisait à offrir le poing. Cet homme (M. de Sainte-Herem, s'il vous plaît!) ne pensait au monde qu'à manger et à chanter au lutrin. Le chevalier et moi bravions souvent les pénitences pour le contre-carrer dans ces deux vocations. Je me souviens d'un jour de Pâques où il ne put se décarême qu'avec une omelette au lard. Nous lui avions jeté de la cendre sur tout le reste, et, pour comble de malheur, au moment de la messe, il fut impossible de trouver un seul livre d'heures dans tout le château. Sa place était prise à l'église par un cousin de Provence, auquel nous persuadâmes qu'il serait infiniment mieux là qu'ailleurs. M. de Sainte-Herem dut rester hors du banc seigneurial et se taire, ce qui lui sembla bien cruel, surtout n'ayant pas déjeuné. Mais aussi comme il dîna et comme il chanta vêpres!

Je me rappelle encore quelques anecdotes de mon enfance, quelques personnages célèbres que j'ai vus, soit chez mon père, soit dans un voyage que nous fîmes à Marseille. J'y entendis raconter une histoire que je n'ai jamais oubliée et qui alors faisait grand bruit. Je m'en vais vous la dire, pour vous prouver la sûreté de ma mémoire. J'avais alors six ans; aujourd'hui, j'en ai plus de quatre-vingts

C'est là ma coquetterie.

Digitized by Google

II

Mon père eut l'idée d'aller passer l'hiver à Marseille pour quelques affaires. On discourut beaucoup à cette fin de savoir si on nous emmènerait : on s'y décida. En vérité, je ne pourrais en dire la raison, car il n'y en avait pas plus pour partir que pour rester. Ce déplacement nous combla de joie : la perspective éternelle de nos montagnes ne nous plaisait guère et nous n'étions pas fâchés de voir du pays. Nous prîmes un gros équipage, suivant le rang que tenaient dans la province ceux de notre maison. Le chemin nous charma ; les auberges, où l'on manquait de tout, nous réjouissaient, les objets nouveaux frappaient nos yeux enfantins ; nous donnions carrière à notre bonheur aussitôt que nous étions seuls, c'est-à-dire devant notre gouvernante, dont l'autorité ne nous imposait pas du tout. Le chevalier devait la quitter au printemps pour *passer aux hommes,* ainsi qu'on dirait de M. le dauphin, et ce moment, tout prévu qu'il était d'avance, nous désolait l'un et l'autre.

Je ne sais plus pourquoi nous allâmes à Aix et nous y restâmes quelques jours. Nous fûmes reçus chez madame la comtesse de Grignan, fille de madame de Sévigné, dont le mari était lieutenant général pour le roi en Provence. Nous trouvâmes près

Digitized by Google

d'elle madame la marquise de Simiane, sa fille; toutes deux nous accueillirent avec une politesse exquise et des airs de cour qui nous parurent bien sans façon, bien précieux, à nous autres gourmés des environs de Grenoble. Je dis *nous* par fatuité, car je ne m'y connaissais guère. Je regardai beaucoup ces dames, dont on s'occupait fort, dans le pays bien entendu, et il me semble que je les vois encore.

Madame de Grignan était de taille moyenne, plutôt grande que petite. Les restes de sa splendide beauté n'étaient point disparus, elle avait surtout un nez admirable. Toute vêtue de velours violet et de point de France, elle représentait une reine, de tournure et de langage. Son abord froid, sec, caustique même, n'avait rien d'encourageant. Sévère et hautaine, elle manquait de grâce. Depuis que je suis du monde, en me rappelant notre visite, je suis parfaitement convaincue qu'elle se moqua de nous *à bride abattue*, selon l'expression de sa mère, et l'un de mes chagrins a été de ne pouvoir le lui dire. Je m'en suis dédommagée avec madame de Simiane, que j'ai retrouvée à Paris, très-âgée, mais qui n'en gardait pas moins un charmant esprit. Elle tenait beaucoup de son aïeule, sans lui ressembler pourtant. A l'époque où je la rencontrai à Aix, elle avait environ quarante ans, et la *lieutenante générale* plus de soixante. En lisant plus tard les lettres de madame de Sévigné, je n'ai jamais pu voir dans cette glaciale et pédante créature l'idole de son cœur, l'idéal de son imagina-

Digitized by Google

tion. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'elle n'était pas bonne et qu'elle tyrannisait ses affections. Elle passait pour telle dans son gouvernement.

Elle nous rendit néanmoins fort honnêtement notre visite. Au moment où elle entrait dans notre auberge, il s'y fit un tumulte qui nous attira aux fenêtres.

— Ah ! dit madame de Grignan, voilà qu'on amène cette grande malheureuse qui a tué son fils ! On assure qu'elle est folle à lier.

Jugez si le renseignement piqua la curiosité des auditeurs ! Nous n'en apprîmes pas beaucoup davantage ce jour-là ; madame de Grignan, devenue plus circonspecte par la réflexion, n'ajouta que quelques paroles vagues. La curiosité, éveillée et non satisfaite, est une maladie : on voulut savoir, on sut, voilà ce que je me rappelle parfaitement. J'ai depuis recueilli beaucoup de détails que j'ajoute, détails restés inaperçus pour une enfant de mon âge, et qui ne donnent cependant pas la clef de cette espèce de mystère, impénétrable même avec eux.

La marquise de Senneterre habitait Privas, une petite ville de notre pays, ou à peu près. Elle s'y tenait toute l'année, par une manie sauvage que rien ne put détruire : elle fut mariée de très-bonne heure, et presque malgré elle, ce qui lui fit prendre son mari dans une abomination sans raisonnement. Lorsqu'elle eut un fils, elle accomplissait à peine sa seizième année. Elle commença par s'en jouer comme

Digitized by Google

d'une poupée, puis elle se mit à l'aimer *frénétiquement*, ainsi que diraient Cathos ou Madelon, et à vouloir lui consacrer sa vie entière. Elle s'établit auprès de ce berceau, jalousant la nourrice, la querellant du matin au soir, et lui enviant les caresses de cet embryon, qui n'avait encore d'autre âme que l'instinct. Cette jeune femme concentra ses affections sur cette frêle créature, elle l'aima avec tous ses sentiments et ne voulut souffrir autour de lui d'autre influence que la sienne.

Pour se livrer tranquillement a sa passion (c'en était une), elle s'ensevelit à la campagne, et se donna entièrement à l'éducation du petit héritier des Saint-Nectaire. A propos, Saint-Nectaire se prononce Senneterre. Il existe plusieurs noms dont l'usage de la cour a modifié la prononciation et qu'il faut savoir. Les bourgeois ignoraient cela et ne se sont guère donnés la peine de l'apprendre depuis, je pense. Ainsi Bezenval se dit Bezeval; Saint-Priest, Saint-Prix; Castries, Castres, et je ne sais quoi encore, car il y en a d'autres qui ne me reviennent pas en ce moment-ci.

Madame de Senneterre ne voulut apercevoir ni mari ni amant, de peur d'être distraite de son culte. Elle vit grandir sous ses yeux et l'intelligence et les forces de son fils. Quant à sa fortune, elle ne s'en inquiétait point, elle était toute faite. Le vieux Senneterre ne dépensait rien et elle si peu de chose, qu'il n'y avait pas à en parler. Les revenus s'accumulaient. On

Digitized by Google

prit un gouverneur, un abbé, très-jésuite et tres-délié, qui se mit tout de suite à genoux devant son élève, et qui le laissa maître absolu de ses études. Il en résulta pour l'idole une foule de défauts et tout ce qu'une mauvaise direction peut enlever à une excellente nature. Le jeune comte conserva un bon cœur, une violence indomptable, une ardeur d'imagination désordonnée ; il se crut le maître de l'univers parce qu'il commandait dans son petit royaume, et aucune puissance humaine ne put le réduire ; il est vrai qu'on n'y essaya pas.

Le marquis ne le vit point ; il resta à Lyon, ou à Grenoble, ou à Privas. La marquise l'adora, elle ne souffrit pas la plus légère contrariété pour lui et passa sa vie à prévenir ses moindres caprices. Ce furent d'abord des pantins et des jeux de quilles, un peu plus tard des chiens et des chevaux, puis la jeunesse arriva et avec elle d'autres désirs. La mère, accoutumée à régner seule dans l'âme de son fils, y vit poindre avec effroi ces dispositions nouvelles. Elle le suivait de l'œil, inquiète, agitée, lorsqu'il regardait quelque jeune fille ; elle épiait ses caresses à son retour, elle comptait ses baisers, elie écoutait les battements de son cœur. Enfin, un matin, il sortit sans la voir, il resta absent tout le jour, il se coucha en rentrant, ne se présenta point chez elle, bien qu'il la crût encore éveillée.

— Oh ! se dit-elle blessée jusqu'au fond de son être, je perds mon fils !

Digitized by Google

Alors la jalousie maternelle, la plus terrible de toutes peut-être, parce qu'elle est innocente et qu'elle se rattache aux fibres les plus profondes de tout ce qui aime, de tout ce qui sent en nous, cette jalousie de mère, si naturelle, si exagérée pourtant, la mordit à la tuer si elle n'eût conservé de l'espérance.

— Cela passera, pensa-t-elle, c'est un caprice; sa jeunesse fait du bruit à ses oreilles ; il me reviendra comme avant.

Mais il ne revint plus ! Une distraction en amena une autre, un entraînement prépara la voie, jusqu'à ce que ces distractions, ces entraînements se résumassent en une passion fougueuse et irrésistible. M. le régent et ses roués, les philosophes et l'Encyclopédie n'avaient point passé par là, on aimait encore au commencement du siècle. Il vit mademoiselle de Longueval, petite-nièce de la maréchale d'Estrées et de la chanoinesse, et il en devint éperdu au point de menacer les parents de se tuer avec elle si on la lui refusait. Les Longueval trouvaient le parti bon, ils ne demandaient pas mieux, mais il fallait le consentement du père et de la mère. Le comte ne douta pas de l'obtenir, et l'exigea sans autre forme de procès : l'avait-on jamais contrarié en sa vie ?

Au mot de mariage, madame de Senneterre poussa un cri qui retentit dans tout le château.

— Vous marier, à votre âge? Vous êtes fou, monsieur !

Digitized by Google

— Ma mère, j'ai vingt-deux ans.

— On ne pense pas à se marier avant trente

— J'aime mademoiselle de Longueval, ma mère.

— Ah! c'est décidément mademoiselle de Longueval? Et vous croyez que je vous laisserai prendre une fille sans fortune, une extravagante, qui lit des romans du matin au soir?

— Vous ne la connaissez pas, madame; elle est raisonnable et pieuse comme un ange, dont elle a le visage. Ce que je vous assure, c'est que, si vous nous refusez votre agrément, nous avons résolu de nous tuer.

La marquise devint pâle et se mordit les lèvres

— Vous êtes résolus à vous tuer! Vous ne pouvez donc vivre sans elle?

— Non.

— Et, si je mourais, moi, vous tueriez-vous?

— Ma mère, vous me brisez le cœur!

— Vous aimez cette étrangère plus que moi, vous la préférez à votre mère, qui vous a entouré d'un amour sans borne depuis votre naissance. Allez! vous êtes un ingrat, je ne veux plus vous entendre.

— Ma mère, encore une fois, vous me désespérez.

— Quoi! vous marier? quoi! n'avoir plus que la seconde place dans votre tendresse et dans votre maison? voir une autre porter votre nom, qui est le mien, et le tenir de vous, comme vous le tenez de moi? Non, non, non! c'est moi qui le dis avec vérité: plutôt la mort!

Digitized by Google

Le jeune homme ne s'attendait pas à cette résistance, et s'en irrita ; la scène monta à un diapason de colère qui devint bientôt de la fureur, et enfin elle se termina par ces paroles inouïes d'un fils à sa mère :

— Madame, je me passerai de votre consentement; j'enlèverai ma maîtresse, et j'irai l'épouser à l'étranger.

Madame de Senneterre tomba sous le coup, frappée d'apoplexie au cœur ; on crut qu'elle ne reviendrait jamais à elle, et le jeune comte en faillit perdre la tête. Pourtant elle recouvra sa connaissance, mais ce fut avec des douleurs, une fièvre, des évanouissements qui mirent de nouveau sa vie en danger. Son fils l'aimait, malgré sa passion, il ne supporta pas l'idée de tuer sa mère et jura de ne rien faire sans son consentement. Ces paroles bien-aimées la guérirent ; elle l'embrassa, ivre de joie, et, huit jours après, il n'y paraissait plus qu'à ses yeux, encore gros de larmes.

Ce fut au tour du comte de souffrir. Il perdit le sommeil, l'appétit; ses joues se creusèrent, une fièvre lente le mina petit à petit; chacun s'en effraya, sa mère voulut se faire illusion et refusa d'y croire. Elle redoubla de tendresse, de soins, de prodigalités, tout fut inutile. La pauvre fleur se penchait sur sa tige et s'en allait mourant. Semblable à l'Antiochus de l'antiquité, M. de Senneterre succombait à cet amour combattu, devenu le principe même de son existence.

Digitized by Google

La marquise le reçut un jour dans ses bras, évanoui, pâle et pour ainsi dire sans vie. Il fallut bien s'avouer qu'il était malade. Le médecin consulté annonça le plus imminent danger, si on refusait au jeune homme l'objet de ses désirs. Cet arrêt positif et net mit la mère au désespoir. Un effroyable combat s'éleva en elle; il lui restait à choisir, ou de perdre son fils, ou de le partager. Elle aimait presque autant le perdre avec l'idée de le suivre et de reposer à côté de lui éternellement. Pourtant la pitié lui gagna le cœur, cette jeunesse fauchée à sa racine trouva grâce devant son sauvage amour : elle consentit.

N'allez pas donner à cette malheureuse un grain de sentiment coupable, ou même une pensée en dehors de la maternité. Vous lui feriez une grande injustice, elle en a bien assez sur la conscience. Cette maternité poussée à l'excès est plus commune qu'on ne pense, j'en ai vu plusieurs exemples, même de mère à fille. Madame de Senneterre n'aima jamais rien au monde que ce fils, il envahissait toute son âme, et cette âme était pleine de passion, elle débordait. La tendresse s'effaçait sous cette passion même; beaucoup de gens sont ainsi, ils n'aiment point, ils adorent.

M. de Senneterre se hâta de conclure, dans la crainte qu'elle ne se rétractât. La marquise prit son courage et assista à tout; en sortant de la messe, elle se mit au lit, en interdisant à son fils l'entrée de son appartement. Il n'insista que pour la forme, son

Digitized by Google

cœur l'appelait près de sa femme, il ne la quitta plus. Le lendemain, à son réveil, la marquise était partie pour un pèlerinage à la Sainte-Baume, en lui laissant les plus tendres adieux, avec ses bénédictions; rien pour sa belle-fille. Je crois que le jeune ménage n'en pleura point. Elle resta absente trois semaines, et qu'elle dût souffrir! Elle revint et souffrit encore davantage, son fils ne lui appartenait plus. Madame de Senneterre ne put y tenir, elle s'en alla à Privas, y demeura six mois avec son mari, essayant de vivre sans son idole, ce qui était de plus en plus difficile. Le comte écrivit quelquefois; ensuite sa femme devint grosse, il n'écrivit plus du tout, il resta en contemplation de son bonheur. La mère patienta encore jusqu'à ce que ses forces fussent usées, alors elle retourna à sa terre. Son fils, et cela se conçoit presque, son fils lui en voulait de sa jalousie hors de raison, il lui en voulait surtout de sa haine contre sa jolie comtesse; il fit, sans dessein prémédité, tout ce qu'il fallait pour la rendre plus forte. Chaque jour amenait une scène, chaque scène augmentait de violence. Enfin, un matin, ils déjeunaient dans la chambre de la jeune femme, un peu souffrante; je ne sais sur quoi s'engagea la discussion, la marquise se trouva blessée d'une expression de sa belle-fille, elle lui répondit par une injure, la malheureuse perdait le sens! le comte répliqua, la querelle s'envenima encore; M. de Senneterre en vint jusqu'à dire à sa mère:

Digitized by Google

— Oui, j'aime ma femme et je ne vous aime plus !

A ces mots, la marquise saisit un couteau sur la table, les domestiques étaient retirés, ils étaient seuls, elle s'élança vers le lit, très-résolue à tuer son ennemie. Son fils, plus prompt qu'elle encore, se jette au-devant de la malade : le bras était levé, le coup était lancé, il le reçut en pleine poitrine et tomba sans proférer un mot. Vous jugez ce qui s'ensuivit ! La mère ne voulut point croire à son crime, car la raison lui revenait, et elle ne s'en sentait pas capable. Quand il fallut se rendre à l'évidence, il arriva un phénomène singulier. Elle ne mourut point, mais son âme s'en alla de son corps, qui resta une matière inerte, sans pensées, sans aucunes sensations. Ce ne fut ni de la folie, ni de l'idiotisme, ce fut une *absence d'elle-même ;* madame de Senneterre n'y était plus. On lui fit son procès, la famille prouva facilement qu'elle était hors d'état de supporter une peine quelconque ; on l'enferma dans un couvent, où elle s'éteignit bientôt, comme une lampe qui n'a plus d'huile. Sa belle-fille se remaria bel et bien ; c'était un fort bon parti. Elle épousa un Sainte-Herem, qui bégayait, et que j'ai parfaitement connu. J'ai connu bien davantage le marquis de Senneterre, né après la mort de son père, et un peu plus jeune que moi. Beau, charmant, et plein de bonnes qualités, sa tristesse et sa pâleur nous le firent surnommer *Clair de lune*. Les dames de ce temps-ci n'en ont pas eu l'é-

Digitized by Google

trenne avec le marquis de Jaucourt. Ce petit Senneterre épousa la dernière héritière de la maison de Cé et fut riche à millions; il est mort de chagrin de ce que sa femme devint aveugle, par suite d'un lait répandu. Il répétait sans cesse :

— Je ne me consolerai jamais, c'est moi qui suis cause de cela.

Et l'autre, bonne âme sans malice, lui répondait du fond de sa vie si pure :

— Rassurez-vous, mon ami, vous n'y êtes pour rien.

De quoi on riait, et on avait tort; il faut respecter ces sublimes innocences, qui ne se connaissent pas elles-mêmes, tant elles se trouvent à leur aise dans ces cœurs sans reproche. Cette famille était malheureuse, comme vous voyez; je crois qu'il n'y en a plus; ils se sont fondus dans les la Ferté, par je ne sais plus quelle alliance, j'ai oublié cela.

Notre voyage de Provence se passa au mieux. On nous reçut partout admirablement. Madame de Simiane vint à Marseille, nous la revîmes, et il me semble que je l'entends encore disant à un capucin qui se promenait sur le port à côté d'elle, et qui vivait dans toute la rigidité de son ordre :

— Mon père, qu'il fait chaud !

Jamais on ne jeta une épigramme avec plus de grâce et de convenance. Le bon père, accoutumé à *ses varfums*, n'y comprit rien du tout. Moi, tout enfant

Digitized by Google

que j'étais, je compris à merveille, ce qui donna bien bonne opinion de mon esprit à la spirituelle Pauline. Ma mère me gronda, et ma sœur aînée allongea son cou de façon à m'entourer de ses replis. On s'occupait déjà de son mariage et de celui de mon frère, le comte, tout enfants qu'ils étaient. Ce voyage n'avait pas d'autre but. On pensait pour mademoiselle de Villebelle à un M. de Buous, un des plus vieux noms de la Provence, allié à tout le monde et fort riche. Elle l'épousa, en effet, dix ans au delà, et n'en eut point d'enfants. Il était vieux, laid et grognon. Il ne cessait de donner de la bouillie à une douzaine de chats qu'il avait, et qui tous portaient des noms héroïques, tels que Scipion, Léonidas, je ne sais qui encore *. Sa bouche était tout à côté de son œil; j'ai toujours dit que, pour ce qu'il était, cette bouche me semblait aussi bien là qu'ailleurs, qu'importe! Il n'eût pas été plus beau, quand elle eût été mieux placée? Et puis qui est-ce qui y aurait regardé?

Mon frère épousa mademoiselle de Vins, belle et sage personne, que j'aurais aimée si elle l'avait voulu. Elle avait l'antipathie des chanoinesses et me répétait à satiété :

— Pourquoi n'êtes-vous pas entrée en religion tout

* Quel dommage qu'ils ne vivent plus! Ces noms feraient admirablement dans la république française, habillée de friperies romaines.

Digitized by Google

à fait, ou pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée? Cette position mixte, qui vous donne un mari *in partibus* et un couvent sans grille, m'est odieuse. Vous volez Dieu et le monde.

Je vous demande un peu ce que je lui volais, à ma chère belle-sœur? Et, quant à Dieu, il savait mieux qu'elle ce que je lui ôtais. Nous fûmes fêtés en gala par ces familles, ce n'étaient que festins, bals et comédies. On nous mena partout; ma mère eut ce caprice, elle voulut se parer de ses enfants. Mademoiselle de Montluçon vivait d'indigestions perpétuelles. Elle maigrit au moins de dix livres. Quant à elle, on ne lui trouvait pas de mari. Nous étions toutes deux vouées au célibat. Seulement, une de nous devait entrer aux Ursulines, où nous avions une tante abbesse, et l'autre au chapitre de Remiremont, où une autre tante nous protégerait aussi. Il s'agissait de choisir, le sort était bien différent. Le couvent et les religieuses ne nous plaisaient guère, le chapitre et les chanoinesses nous tentaient fort. J'espérais beaucoup : la comtesse Olympe de Sircourt était ma marraine, elle m'envoyait chaque année de beaux présents (qu'on ne me donnait pas). Ma sœur invoquait à son tour son droit d'aînesse, et nous nous disputions souvent à ce sujet. Nous approchions du moment où les indécisions devaient avoir un terme. Je crois que mes parents insinuaient Montluçon à la comtesse, celle-ci n'y mordait pas. Cet espalier perpétuel lui duisait peu. Elle voulait laisser sa prébende

Digitized by Google

et ses soixante mille livres de rente à une nièce digne d'elle, à une nièce qui lui fit honneur; et certes Montluçon n'aurait su par quel bout les prendre. Quoi qu'en dise madame la comtesse de Villebelle, ma très-honorée belle-sœur, les chapitres étaient une magnifique institution. Nous verrons cela tout à l'heure, et je vais vous raconter mon cher Remiremont, où il n'a tenu qu'à moi de devenir une sainte. Je voudrais savoir ce qu'on fera maintenant des filles nobles qui n'auront pas le sou; elles coifferont sainte Catherine, elles se feront sœurs du pot, femmes de chambre, ou tout autre métier. Ah! que c'est une belle chose que de détruire, sans rien mettre à la place! Votre révolution, outre qu'elle est atroce, n'a pas le sens commun. Vous n'y gagnerez rien, bon peuple; au lieu des seigneurs bien élevés et magnifiques, vous aurez les bourgeois cuistres, ladres et insolents; ils garderont l'argent qu'ils nous ont pris, sans vous en montrer seulement un rouge liard. Dans cinquante ans d'ici, vous m'en direz des nouvelles.

Allons maintenant au chapitre de Remiremont, s'il vous plaît.

Digitized by Google

III

Avant de quitter le château de mes pères, il faut pourtant vous dire quelques mots de la situation générale du pays. Je ne me la rappelle point, comme vous pensez, mais je la sais par la tradition, par les récits de mes parents, surtout par les observations que j'ai faites plus tard moi-même. La fin du règne de Louis XIV fut encore moins populaire dans nos provinces qu'à Paris. On voyait le revers de la médaille, on payait en impôts la gloire et les magnificences dont on n'avait pas joui, et dont les souvenirs restaient aux gens de cour pour se consoler. La noblesse, humiliée par les courtisans qui ne la valaient pas, prenait de l'humeur contre eux; madame de Maintenon déplaisait. Le long crêpe de deuil dont se couvrit notre Dauphiné par les guerres de religion, dont elle fut l'instigateur, assurait-on, la rendit l'objet d'une haine très-prononcée de la part de presque tous, sauf les ardents catholiques et les dévots furieux, qui n'étaient point satisfaits des dragonnades, et auxquels il aurait fallu mieux encore. Le roi, personnellement, était exempt de cette malveillance. On se rappelait ses victoires, ses grandeurs, son malheur commandait le respect, cet isolement auguste d'un trône si bien entouré jadis inspirait une sorte

Digitized by Google

de pitié. Il aimait son peuple, et je n'ai jamais oublié son mot à M. le contrôleur général des finances, lorsqu'on lui proposa l'inique impôt du dixième :

— Mais je n'ai pas ce droit ! s'écria-t-il.

Ce monarque si absolu, si immense, recula devant le droit de son peuple ; il fallut lui forcer la main, malgré la nécessité impérieuse du moment. Plus tard, de nos jours, son petit-fils, ou, pour parler plus juste, le cardinal de Fleury, n'y firent pas tant de façons. On le rétablit bel et bien, ce dixième, et Dieu sait que ce fut en liesse, sans remords et sans crainte.

Nous avions en Dauphiné de grands noms et des illustrations incontestables. Les Béranger, aussi vieux que nos montagnes ; les d'Albon, rois d'Yvetot en Normandie et maîtres de plusieurs belles vallées chez nous ; les la Tour-du-Pin, descendants des dauphins, alliés à la maison de France, et bien d'autres encore sans nous compter. Parmi ces gentilshommes, plusieurs avaient suivi la religion réformée ; cela dépeuplait le pays et amenait des conflits de toutes sortes. Je me rappelle à merveille la célèbre Philis de la Charce, qui défendit le Dauphiné contre le duc de Savoie et qui le sauva. Elle n'était plus jeune quand elle vint à Villebelle, mais on la regardait et on la respectait à l'égal de la reine. C'était une grande personne fort modeste et fort simple ; on ne pouvait se douter de son mérite, tant elle se tenait effacée. Elle eût épousé les premiers seigneurs du pays, mais elle

Digitized by Google

préféra rester fille et ne pas perdre son nom : je le crois bien, il était assez beau pour cela!

Quand arriva la mort de Louis XIV, toutes ces existences dérangées par la guerre reprirent des chances d'avenir, du moins on l'espéra. Le deuil n'en fut pas moins religieusement porté. On nous vêtit de laine noire comme pour un père; quand je dis *nous*, je n'en fus point, puisque je n'avais pas sept ans. Ce deuil se prolongea sept mois : le roi de France, et un roi comme Louis XIV, valait bien cette déférence. Hélas! où sont nos rois aujourd'hui? Ce pauvre pays en reverra-t-il jamais?

Les amusements furent suspendus, ce qui troubla fort la jeunesse : on était à l'époque des chasses et des réunions. Mon père parla d'aller en cour, ma mère fit des cris de chouette en colère sur les habits qu'il faudrait, sur la dépense; mais en réalité la réputation de M. le duc d'Orléans, devenu régent, l'effrayait; elle craignait qu'on ne pervertît son chaste époux, et qu'on ne le lui renvoyât infidèle, ainsi que cela se publiait, avec des soupirs et des yeux au ciel, sur un de nos voisins de terre, M. de Montcla, fort beau et fort agréable, qui commit l'énormité de trouver une maîtresse à la cour. Il ne fut donc plus question de voyage, mon père ayant l'habitude de se conformer aux opinions et aux idées de madame de Villebelle. Plus tard, quand les orgies du Palais-Royal retentirent dans toute la France, ma mère ne manquait pas de répéter d'un air de cataclysme :

Digitized by Google

— Si je vous avais laissé aller, qu'auriez-vous vu, monsieur de Villebelle?

Et chacun se voilait le visage!

Louis XIV était mort depuis six mois, nous étions en 1716. (Voilà un début bien héroïque pour en arriver à une petite fille de cinq ans!) On m'avait fouettée le matin, à cause d'une colère rouge dans laquelle je m'étais mise contre un merle élevé par ma gouvernante. Je jurai donc haine au genre humain de Villebelle, mes frères et sœurs en ayant ri, s'il vous plaît; je ne mangeai de quoi que ce soit, m'imaginant faire pièce au cuisinier, de sorte qu'à huit heures je me mourais de faim et j'attendais le souper avec impatience. On se mit à table, et, comme c'était dimanche, nous y fûmes admis; ma pénitence ne s'étendait pas jusqu'à la solitude. A peine avions-nous porté la première cuillerée à nos lèvres, qu'un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour. On ne manqua pas la phrase sacramentelle :

— Si c'est un convive, il fera bien de se hâter.

Des pourparlers eurent lieu; enfin le valet de chambre de mon père se permit d'entrer dans la salle à manger, et dit tout bas au maître d'hôtel je ne sais quelle phrase, ou plutôt je le sais bien, puisque celui-ci la répéta sur-le-champ.

— Monsieur le marquis, c'est le gruyer du chapitre de Remiremont, qui vient de la part de madame la comtesse Olympe de Sircourt.

— Qu'il entre, qu'il entre! répliqua mon père, et

Digitized by Google

qu'on lui mette un couvert; il soupera avec nous.

Le gruyer se présenta tout botté à la porte; il fit force révérences, et *assura* qu'il n'oserait point s'asseoir à la table de madame la marquise en costume de voyage. Mes parents *assurèrent* qu'ils l'excusaient de tout leur cœur, et on le plaça entre le chevalier et moi, c'est-à-dire loin du milieu et des honneurs.

Pauvre gruyer! honnête Cœur-de-Roy (tel était son nom)! je le vois d'ici avec sa grande perruque noire, ses sourcils en brosse, sa figure rouge et ses gros yeux si bons et si bêtes! Nous l'aimions toutes au chapitre, à cause de sa probité et de son dévouement. Il se fût fait tuer pour madame l'abbesse et pour la dernière des chanoinesses; Remiremont s'était incarné en lui. Nous le retrouverons souvent, il se mêlait de tout dans la maison. Il commença par manger en silence; lorsqu'il eut satisfait à sa première faim, il releva les yeux et nous regarda d'un air de curiosité : il cherchait évidemment quelque chose.

— Cœur-de-Roy, dit mon père, comment se porte madame l'abbesse?

— La révérende princesse va parfaitement bien, monsieur le marquis, grâce à Dieu!

— Et ma sœur, vous apportez de ses nouvelles?

— Je viens de la part de madame la comtesse Olympe. Je suis chargé d'une lettre de sa main.

— Vous venez exprès?

— Pas tout à fait, madame : les affaires du cha-

Digitized by Google

pitre m'ont appelé à Grenoble, et j'ai profité de l'occasion.

— Qu'y a-t-il de nouveau à Remiremont?

— Rien, madame; mais il y en aura bientôt si M. le marquis le veut. Laquelle de ces demoiselles est la filleule de madame la comtesse?

Je dressai l'oreille, je n'aurais eu garde de répondre.

— C'est mademoiselle de Sadrac, que voici, répliqua ma mère en me montrant.

Le gruyer m'examina respectueusement.

— Mademoiselle ressemble à madame sa tante, et c'est ce qu'elle peut faire de mieux de toutes les manières.

Quant à cela, il avait raison, et j'y ai tâché tant que j'ai pu.

— Est-ce qu'il s'agit de cette petite fille? demanda madame de Villebelle, et ma sœur a-t-elle la bonté de s'en occuper?

— Il s'agit d'elle seule, madame. Madame la comtesse Olympe pense que le temps est venu de la prendre avec elle, si vous consentez à la lui donner, selon votre promesse.

— Est-ce que ce n'est point mademoiselle de Montluçon?

— Non, madame, et voici mes lettres de créance.

Mon cœur battait à tout rompre. Je crus que j'allais me trouver mal. Mon Dieu, quelle joie! quitter Villebelle et mes sœurs! sans compter le merle de

Digitized by Google

ma gouvernante, objet innocent de ma colère du jour. J'attendis avec anxiété la réponse de mes parents. Je ne voyais qu'un voyage; eux voyaient un avenir, soixante mille livres de rente et une admirable position.

—Nous lirons cette lettre et nous répondrons plus tard, dit sèchement ma mère.

— Je suis obligé de repartir demain matin, madame la marquise, et madame la comtesse m'a recommandé de lui porter votre consentement ou votre refus.

— Ma sœur est pressée, répliqua madame de Villebelle en faisant une figure de verjus; il me semble que le sort d'un de nos enfants est une chose assez sérieuse pour que nous prenions le temps d'y réfléchir.

Je bouillais sous mon corps de jupe, et je n'osais lever les yeux. La voix de mon père, s'adressant à moi, me causa un soulagement énorme.

— Mademoiselle de Sadrac, avez-vous envie de quitter vos parents pour aller au chapitre de Remiremont?

Je sentis le piége, et, tout enfant que j'étais, je l'évitai. La finesse nous vient de si bonne heure! bien avant la raison; souvent elle la comprime et nous guide en dépit d'elle et de nous. L'instinct de conduite est le plus puissant de tous, on ne l'écoute guère, et c'est malheureux.

— Monsieur, répondis-je, je suis très-contente de

Digitized by Google

rester près de vous, et j'aime bien aussi le chapitre: c'est comme il vous plaira.

Si j'eusse montré ma joie, j'étais perdue. Pendant le reste du souper, il ne fut plus question de rien, et, quand nous remontâmes dans notre chambre, mademoiselle de Montluçon fit une moue! elle aurait pleuré si le chevalier ne se fût moqué d'elle.

— Mademoiselle de Montluçon, disait-il, vous serez d'Église. Oh! la belle religieuse avec une guimpe et un scapulaire; vous deviendrez abbesse, et vos nonnes mourront de chagrin.

Je ne dormis pas de la nuit. Le lendemain, dès l'aube, j'étais à la fenêtre à guetter le gruyer. Il monta à cheval vers neuf heures; en levant les yeux, il m'aperçut et, ôtant son feutre, il me cria;

— Au revoir, mademoiselle!

Ceci me sembla de bon augure; je n'en dis rien à personne, j'attendis. J'avais six ans : la contrainte et la peur m'avaient appris à feindre, j'étais forte dans cette science qui se paye si cher lorsqu'on ne la doit pas à la nature. On nous habilla et nous descendîmes souhaiter le bonjour à nos parents; c'était le moment solennel, je n'en doutais pas. En effet, après m'avoir embrassée plus froidement encore qu'à l'ordinaire, ma mère laissa tomber ces paroles une à une en manière de sentence :

— Ma fille, vous n'avez plus que trois mois à rester ici; votre tante viendra vous chercher elle-même, et vous serez élevée près d'elle. Nous lui

Digitized by Google

cédons nos droits sur vous, vous ne nous appartenez plus.

Je me contentai de faire une grande révérence, je n'eus point l'hypocrisie des regrets.

— Quant à vous, Montluçon, continua-t-elle, pour vous dédommager, nous vous gardons près de nous avec votre sœur aînée. Vous n'irez pas de force au couvent; si cela vous plaît, on ne vous en empêchera pas, voilà tout.

Ma sœur rayonnait. Nous bavardâmes tout le jour dans notre cellule; j'en oubliai le merle, auquel j'avais promis un si beau traquenard. Nous arrangeâmes notre existence avec des incidents selon nos goûts. Le chevalier ne demandait qu'une chose :

— Ma sœur, quand vous serez riche, vous me ferez manger beaucoup de tartes aux mûres, je vous en supplie.

— Vous en mangerez à tous les repas; quant à moi, je préfère les écrevisses.

Mademoiselle de Montluçon était trop orgueilleuse pour se mêler à ces châteaux, elle pensait à avoir mieux.

— Je me marierai, nous jeta-t-elle majestueusement.

Je suis obligée de dire qu'elle ne se maria pas du tout, qu'elle est morte vieille fille à soixante ans; si large, qu'elle ne pouvait plus monter en carrosse, et que ses pieds roulaient sous elle. Voilà où la conduisirent ses projets de grandeur.

Digitized by Google

Je ne songeai plus qu'à mon départ; j'en étais folle, je sautais, je courais, je criais de joie dans nos prairies vertes et parfumées. Je supportais tout par cette espérance, je me bâtissais un Remiremont pour moi, selon mes petites vues, et que je le trouvais beau! Les jours passaient, les semaines, enfin ma tante s'annonça, dès lors je devins un personnage. Sa lettre, je l'ai su depuis, contenait sa résolution de me léguer sa fortune entière, de me mettre à sa place et de me rendre aussi heureuse qu'elle l'avait été. Je n'avais plus rien à envier à mes aînés; je serais presque aussi riche et certainement mieux placée dans le monde qu'ils ne le seraient eux-mêmes. On compta donc avec moi; je descendis chaque jour à table, ma tante devait m'y trouver établie. Même dans ce petit coin du monde, l'argent exerça sa puissance. C'est le roi de l'univers, il détruira tous les autres.

La propre veille de la Pentecôte, la comtesse Olympe de Sircourt descendit de son carrosse au bas du perron. Au premier moment, je ne la vis pas bien; enveloppée dans ses coiffes, elle se dissimulait. Elle m'embrassa sur les deux joues, en m'appelant sa petite fille. La douceur de sa voix me charma. Elle monta chez elle et reparut au déjeuner, revêtue, non pas de son costume de chœur, mais de ses habits ordinaires, c'est-à-dire d'une robe noire, à queue, garnie d'hermine en hiver, avec un voile de dentelle imperceptible, attaché à sa tête par un bijou qui mérite une description particulière.

Digitized by Google

Elle portait la petite croix au côté gauche de sa poitrine et suspendue par un ruban noir; elle se conservait belle, quoique âgée de quarante-cinq ans; ses cheveux étaient relevés sans bonnet et sans poudre, bien entendu, puisqu'on n'en portait point encore, si ce n'est de la poudre blonde, nommée depuis *à la maréchale.*

Le bijou dont je parlais tout à l'heure s'appelle un *affiquet.* Il sert à retenir le voile des chanoinesses, comme une longue épingle, et ne les quitte jamais. Je ne sais qui lui a donné un sobriquet assez bizarre; on le nomme *un mari.* C'est une épigramme contre nous; on en a tant fait! L'affiquet a sur une de ses extrémités les armes de la chanoinesse en relief, et sur l'autre celle du chapitre auquel elle appartient. C'est fort délicat, fort joli, et cela sied à merveille dans une coiffure. Les chanoinesses de Remiremont ne quittent le noir que pour assister à une noce, où les vêtements gris sont tolérés. Ce costume est beau et noble; on est à peu près libre de choisir l'étoffe. Dans ma jeunesse, je mettais du damas de l'Inde à trente livres l'aune, qui me parait comme une reine. A présent, je me contente du pékin : qu'est-ce que cela fait?

Madame de Sircourt avait un grand air, de grandes manières, une superbe taille, j'héritai de tout cela. Je crois qu'elle et moi, nous fûmes créées pour être ce que nous fûmes : nous étions nées chanoinesses et non pas pour végéter au fond d'une

Digitized by Google

province avec le reste de notre famille. Elle vivait à la cour plus de la moitié du temps; on obtenait aisément une sorte de dispense, à moins qu'on ne fût dignitaire dans la maison, auquel cas on s'abstenait plus difficilement. Le chapitre général se réunissait tous les ans; il fallait y assister, à moins d'empêchement invincible; après, on devenait pour ainsi dire libre de partir. Cependant Remiremont était un si charmant séjour! beaucoup y restaient par goût. Qu'est-ce que ces républicains ont pu faire de notre abbatiale, de notre salle de chapitre, de nos jardins? Ils auront détruit tout cela, profané l'église et partagé nos biens. Mais nos pauvres, mais nos vassaux, qui nous aimaient tant, en ont-ils pris soin? ont-ils distribué comme nous pour mille écus d'aumônes par semaine? ont-ils nourri et hébergé les voyageurs? ont-ils élevé les jeunes filles et donné des métiers aux garçons? ont-ils entretenu notre hospice? Sans compter la quantité de gens qui vivaient par les charges accordées, en notre nom, par notre haute, basse et moyenne justice! Oh! nous étions souveraines dans nos terres, et nous ne nous en sommes servies que pour répandre des bienfaits. Le pays à six lieues à la ronde existait par nous; ceux qui nous remplacent en font-ils autant?

Aussitôt que ma tante m'aperçut, elle m'attira vers elle et me regarda longtemps; ce fut comme un examen.

— Je crois que cette enfant n'est point sotte, dit-

Digitized by Google

elle enfin; il y a dans ses yeux quelque chose qui me plaît.

— Elle vous ressemble, ma sœur, ajouta ma mère.

— Tant mieux! reprit vivement la comtesse, elle prendra la vie du bon côté. Êtes-vous bien aise de me suivre, Olympe?

Ma bouche répondit un *oui* très-indifférent, mais mon œil fixé sur celui de ma tante lui disait toute ma pensée; elle me comprit.

— Puisqu'il en est ainsi, continua-t-elle en m'embrassant, voici un beau parchemin, avec de beaux cachets rouges, n'est-ce pas? Ce parchemin est votre propriété; il fait de vous madame la comtesse Olympe de Villebelle, avec l'assurance d'une prébende à dix-huit ans, et, après, soixante bonnes milles livres de rentes que m'a laissées par testament ma tante de Chambourg, *dame du Deus* à notre chapitre. Elle fit pour moi ce que je fais pour vous aujourd'hui, ce que vous ferez plus tard pour une des filles du comte que voici, quand vous serez en âge, tous les deux, ajouta-t-elle avec un sourire. Vos parents ont décidé que vous prendriez le nom de la famille, ce que n'avaient pas fait les miens; vous devez les en remercier. A votre entrée dans le monde, on saura tou tde suite à qui vous appartenez, sans informations; c'est un avantage. Nous partirons dans huit jours.

Dieu m'a douée d'une admirable mémoire, je me rappelle encore aujourd'hui toute ma vie, jusqu'aux moindres détails, je me rappelle ces paroles que je

Digitized by Google

ne comprenais pas pourtant, mais qui me frappèrent. Ce *beau* parchemin si blanc, ces *beaux* sceaux rouges, selon l'expression de ma tante, me parurent des merveilles. Je les pris avec respect, je lus les lignes écrites en grosses lettres ; le reste, il me fallut l'épeler. Le chevalier suivait par-dessus mon épaule : quand il arriva à l'endroit où il était dit que je jouirais dès à présent de mon titre et de mes droits, sauf le pécune de la prébende, il me souffla dans l'oreille :

— Madame la comtesse Olympe de Villebelle, j'espère qu'on vous fouettera encore quelques petites fois jusqu'à la prébende.

Je devins rouge ; ma nouvelle dignité me rendait orgueilleuse.

— Et vous, monsieur le chevalier, avant vos caravanes, vous crierez bien souvent sous la férule.

Ma tante entendit notre conversation et éclata de rire.

— Il est dommage de séparer ces enfants, dit-elle, ils sont dignes l'un de l'autre ; mais le chapitre n'élève pas les chevaliers de Malte ; c'est dommage en vérité. Ils s'écriront.

Pauvre chevalier ! quel charmant esprit ! quel bon cœur ? Il fut tué trop jeune, et ne put révéler au monde ce qu'il valait. En revanche, madame de Buous, mademoiselle de Montluçon, sont devenues très-vieilles et ont montré leur auguste surface de tous les côtés. C'est apparemment la justice du paradis, et là-haut on nous remet où nous devons être.

Digitized by Google

Mes sœurs ont vécu comme des coqs en pâte, sans chagrin, sans émotion; elles n'ont rien aimé. Qu'est-ce que le bon Dieu en fait au ciel? ou qu'est-ce que le diable en tire aux enfers? J'ai beaucoup connu un cardinal Antonelli, nonce du pape à Paris, en 1760; il avait un de ces esprits italiens qui coudoient le nôtre à l'exquise distinction près; mais ils se vengent du côté de la finesse et de la rectitude. Nous menions, prétendait-il, un train de vie à rôtir pendant l'éternité; à quoi je répondais qu'il ne s'en sauverait pas plus que nous. C'était une petite guerre de mots souvent fort drôle. Lorsqu'il retourna à Rome, mon dernier adieu fut celui-ci :

— Monseigneur, je donne rendez-vous à Votre Éminence, dans la première chaudière, à droite en entrant.

— Oh! que non, me répondit-il, vous êtes un morceau trop délicat : on vous gardera pour le gril ou pour la friture.

IV

Ma tante resta quinze jours à Villebelle. On lui fit grande fête, et je m'en ressentis. Elle s'attacha sur-le-champ à moi et m'en donna tous les témoignages possibles. D'abord on renouvela ma garde-robe des

Digitized by Google

souliers au bonnet; on m'acheta de beau linge, de beaux rubans, non pas des fourreaux neufs, puisque je ne devais porter que du noir, selon les lois du chapitre; on attendit pour cela que j'y fusse arrivée. D'ordinaire, les novices, ou nièces, avant d'être admises à l'abbaye, finissaient leur première éducation à Nancy, chez les dames du Saint-Sacrement. Quelques privilégiées seulement restaient avec leurs tantes. La comtesse Olympe, qui m'aimait déjà à la folie, se mit en tête d'obtenir cette permission. Madame l'abbesse était alors la princesse Éléonore de Beauveau, sœur aînée de la maréchale de Mirepoix, et du prince de Beauveau, le dernier mort; madame de Sircourt était sa grande amie et sa protégée spéciale. Elle avait plusieurs fois voulu la nommer *dame du Deus*, ce qui était une de nos grandes dignités. Ma tante refusa, afin d'être libre, et j'en ai fait autant toute ma vie. Je n'ai jamais accepté aucune charge; notre croix nous donne la liberté, l'ambition nous l'ôte. Madame de Beauveau dédommagea ma tante par tout ce qui fut en son pouvoir de soins, de distinctions, d'amabilités; elle lui accorda tous les congés qu'elle voulut, et la traita enfin comme une sœur véritable. Nous avions donc bon espoir de voir accepter notre proposition, et je me réjouissais d'avance aux longs récits que me faisait madame de Sircourt des beautés et des plaisirs de Remiremont.

Quand le moment fixé fut venu, nous partîmes, dans le carrosse de ma tante, avec la poste. Je n'eus

Digitized by Google

point l'hypocrisie de pleurer en quittant ma famille, sauf le chevalier, que j'aimais tendrement, et qui devait, du reste, aussi se rendre dans une commanderie de son ordre, pour être de là envoyé à Malte. Notre séparation fut douloureuse; il fut convenu que nous nous écririons souvent. Quant à mesdemoiselles de Villebelle et de Montluçon, je ne leur montrai pas un regret. En revanche, elles m'envièrent beaucoup et elles n'eurent pas tort : j'ai mené une autre vie que la leur ! Le voyage se fit lentement et gaiement. Nous nous couchions chaque soir, et, pour ne pas me fatiguer, nous ne faisions que dix lieues par jour. Madame de Sircourt m'acheta à Lyon une superbe poupée, avec laquelle je jouai sans interruption, et qui me fit des amies aussitôt mon arrivée, afin d'obtenir un quart d'heure de mon cher joujou.

Je n'avais encore fait aucun usage de mon cœur; excepté mon frère, je n'aimais personne. Je m'attachai à ma tante avec une espèce de passion; ses bontés m'inspirèrent une reconnaissance que j'ai toujours conservée, ce dont je me sais un gré infini. A mesure que je vieillis, je découvre de plus en plus que le monde est peuplé d'ingrats. Nous nous arrêtâmes un peu à la cour de Lorraine, où la comtesse était fort bien vue. Madame la duchesse, sœur de M. le régent, eut pour elle mille bontés. Après un séjour d'une semaine, nous partîmes enfin pour l'abbaye; j'étais impatiente d'y arriver. Les Vosges ne m'étonnèrent point : j'étais accoutumée aux Alpes,

Digitized by Google

mais je pris, pour ces jolies montagnes, un sentiment de *tendresse* que les autres ne m'inspiraient pas. Elles sont si charmantes, si bien boisées, si garnies de ruines, si émaillées de cascades et de ruisseaux; Épinal me plut; la Moselle s'y promène comme dans un jardin. Et puis c'était encore plus près de Remiremont!

Nous avions vu le chapitre de Nancy; ma tante y avait des connaissances. Nous restâmes une nuit à celui d'Épinal, où elle en avait aussi. Ces trois chapitres se classaient ainsi dans le pays; on disait : les *dames de Remiremont*, les *demoiselles de Nancy*, les *femmes de chambre d'Épinal*. Ceci indique quelle distance on établit de l'un à l'autre.

Le jour qui devait me faire connaître ma nouvelle habitation se leva enfin. Je ne dormis pas de joie et d'impatience; j'éveillai ma tante, je vis atteler les chevaux, je tourmentai les domestiques; je n'eus de repos qu'en sentant partir notre équipage. La route est délicieuse, semée de ruisseaux, de prairies, encadrée de montagnes; je dévorais l'espace, jusqu'au moment où on me montra de loin le clocher de notre église. Alors je me remis à ma place et je me tins tranquille; j'éprouvais une véritable émotion. Il faisait presque nuit quand nous arrivâmes.

Remiremont est situé dans le plus beau pays du monde. C'est une sorte de royaume dont madame l'abbesse est reine et dont les chanoinesses sont ministres. N'allez pas vous figurer un monastère triste

Digitized by Google

et ennuyeux. Nous recevons très-bonne compagnie, nous nous amusons beaucoup; il y a souvent en visite à l'abbatiale plus d'une vingtaine de personnes, sans compter les allants et les venants. Le palais de l'abbesse, appelé abbatiale, s'élève au milieu de la ville. C'est là que se trouvent les appartements des étrangers, la salle du chapitre, la salle de justice, où madame l'abbesse trône sous un dais, comme une princesse souveraine; ses jugements sont sans appel, et elle les fait exécuter par ses gens dans toute l'étendue de ses domaines. L'abbaye, fondée en 620, par saint Romaric, peut contenir jusqu'à soixante-seize chanoinesses; il n'y en a guère plus de cinquante. Chacune d'elles a une petite maison, composée de plusieurs pièces, et un petit jardin. Tout cela forme comme une première enceinte entre l'abbatiale et la ville. Ces maisons sont absolument pareilles. La chanoinesse qui l'habite garde avec elle une novice ou nièce, qui y reste jusqu'à ce qu'elle soit pourvue d'une prébende, ce qui n'arrive ordinairement qu'à dix-huit ou dix-neuf ans. Rien n'est plus beau, je vous l'assure, qu'une assemblée générale du chapitre, madame l'abbesse en tête. Nos longues robes noires, garnies d'hermine, nos voiles qui tombent jusqu'à terre, nos officiers qui nous entourent, tous ces gens qui nous considèrent comme leurs dames et maîtresses, il y a bonheur et plaisir à appartenir à ce noble ordre; je ne vais pas de fois à Remiremont, que je ne sois toute fière. Hélas! je m'aperçois que,

Digitized by Google

par habitude, j'ai mis ces détails au présent. Il n'y a plus d'abbaye, plus d'assemblée générale, plus de chanoinesses ! Toutes sont ou mortes sur l'échafaud, ou errantes dans l'exil. L'herbe pousse dans nos cours, nos maisons sont usurpées, notre abbatiale est détruite, et ils auront installé quelque grenier à foin dans notre église. Que le bon Dieu le leur pardonne ! Mais je crains bien que ce pauvre peuple, en proscrivant les couvents et la noblesse, n'ait tué la poule aux œufs d'or !

Madame la princesse Éléonore de Beauveau, notre abbesse lors de mon entrée au chapitre, était, comme je l'ai dit, sœur du prince de Beauveau, le dernier mort, de la princesse du Lixin, qui devint ensuite maréchale duchesse de Mirepoix, du chevalier de Beauveau et enfin de la marquise de Boufflers, que nous retrouverons plus tard à la cour du roi Stanislas. La princesse Éléonore était une personne superbe, aimant le faste et l'éclat, faisant une dépense énorme, et soutenant bien partout la dignité de son rang. Lorsque nous arrivâmes, on nous conduisit tout de suite à l'abbatiale, où il y avait grand cercle, à cause de la visite de M. l'évêque de Saint-Dié, notre voisin. On m'installa après dans ma petite chambre, madame la princesse n'ayant fait aucune difficulté de le permettre. Je me trouvai si heureuse d'y être, je me sentis dans un port si assuré, que cette joie ne m'empêcha pas de dormir. On m'éveilla le lendemain pour la messe ; madame

Digitized by Google

de Sircourt me revêtit elle-même d'un joli costume d'ordonnance qu'elle avait fait faire en secret à Lyon et qui m'alla comme une merveille. Je me crus la reine du monde, je marchai orgueilleusement vers ma place et je me mis à genoux sur mon carreau, en joignant les mains, pour donner bonne opinion de moi à ces dames, ce qui ne manqua pas d'arriver, car on regardait fort à la piété des novices. Je n'étais point hypocrite, je vous jure; j'aimais réellement le bon Dieu de tout mon cœur, et je le lui disais naïvement. Après la messe, je fus présentée à mes compagnes, à celles des chanoinesses qui n'étaient point la veille à l'abbatiale : elles m'accueillirent le plus gracieusement du monde. Mon Dieu! qu'il y avait de vieilles femmes! je n'en ai jamais tant vu; le chapitre conserve, je crois. Voyez plutôt moi et mon amie, la comtesse Aurore de Boisdragon, nous voilà dans notre nonantième incessamment, et nous ne nous en portons pas plus mal, Dieu merci!

Au milieu de ces ruines s'en trouvait une plus ancienne encore, le gruyer honoraire. Cet homme, nommé Jacques Boy, vivait depuis près d'un siècle. Je ne sais ce qu'il ne contait pas sur tout le monde; il nous en effrayait, quand la comtesse Olympe l'envoyait chercher et lui permettait de s'asseoir et de parler. Il était sourd comme un tapis, fidèle comme l'acier et bête comme un canard. Ce bon gruyer était fils de Jacques Boy, *conseiller du roi et de Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans, président*

Digitized by Google

lieutenant général au bailliage de Coucy. C'était une manière de gentilhomme ; il s'en montrait fier au dernier degré. Dans ses histoires, il s'arrangeait toujours de façon à nommer *monsieur* son père, avec tous les titres que je viens de vous transcrire, ou mieux encore, quelques-uns de ses parents nobles. Cela n'en finissait pas, et madame de Sircourt lui criait dans son cornet :

— Boy, nous savons cela !

Et, comme il entendait de travers, ma tante se mettait en furie, lui disait des injures, auxquelles répondait par des remercîments, jusqu'à ce qu'elle l'eût presque jeté à la porte. Ces scènes m'amusaient fort. Il savait les généalogies de toute la France ; et, si j'en avais le temps, je vous raconterais des choses bien curieuses, que j'ai apprises de lui, sur des gens qui font les grands seigneurs et qui ne sont, suivant l'expression du gruyer, que de grands singes ; entre autres sur des familles de Lorraine, mettant effrontément les trois merlettes dans leurs armes, afin de se donner des airs de parenté avec les Guises. J'en sais deux que ces merlettes ont fait marier très-avantageusement, et qui ne trouvaient point de grâce devant la rigidité du vieux Boy.

— Des merlettes, madame, me disait-il, des merlettes, ce ne sont pas même des moineaux, car elles n'ont pas de queue. Et M. le comte de Saint-Païr qui s'est laissé prendre à ces brochettes-là !

Un autre trait de lui me revient à l'esprit, et vous

Digitized by Google

prouvera sa droiture et son bon sens. Quand il arriva à l'abbaye, ce fut en qualité de meunier d'abord, c'est-à-dire qu'il avait pris en grand les farines de nos domaines. Il exploitait avec sa loyauté habituelle ce que ses prédécesseurs regardaient comme une mine inépuisable de déprédations. Il était recommandé à madame l'abbesse par la comtesse Justine de Brancas; elle le connut en Picardie, et pensa avec raison que ce serait une excellente acquisition pour le chapitre. Elle le protégeait beaucoup et le faisait souvent venir chez elle. Un matin, il entra pendant qu'elle nettoyait ses diamants et ceux de madame; il n'avait jamais rien vu de pareil et ne comprenait même pas l'existence de pareils trésors.

— Mon Dieu! dit-il, que c'est beau! ce sont des soleils! Mais cela est-il bien cher, madame la comtesse, et cela rapporte-t-il quelque chose?

— Cela coûte des sommes folles, et cela n'a qu'une valeur relative; ce sont des écus dormants.

— Alors, madame, je préfère les deux grosses meules de mon moulin; elles m'ont coûté cent pistoles, elles me rapportent quatre cents écus par an, et je n'ai pas peur qu'on me les vole.

Je défie qu'on dise mieux. Ma tante nous citait toujours cela, pour nous montrer la futilité de cette parure. Nous ne l'écoutions guère. Écoute-t-on quelque chose quand on est jeune? Ce bon gruyer m'aimait plus qu'aucune des autres nièces; il venait tous les jours m'apporter un bouquet pour ma petite cha-

Digitized by Google

pelle, et c'étaient les plus belles fleurs de la serre, où il y en avait de si belles !

— Madame, me répétait-il, gardez-les tant que vous pourrez ; les fleurs se fanent vite, il faut les soigner. C'est de votre beauté que je parle. Je l'ai dit avant vous à la comtesse Julie, à la comtesse Euphrosine, à la comtesse Bathilde ; elles s'en sont bien trouvées, faites de même.

(Vous savez, à propos, — j'ouvre pour cela une parenthèse, — que les chanoinesses doivent toujours mettre leur nom de baptême avant leur titre ; c'est à cela qu'on les distingue, une autre femme serait ridicule ou de mauvais goût en faisant ainsi.)

Le bonhomme mourut à près de cent dix ans. On l'enterra dans notre église, aux pieds de la princesse Éléonore de Beauveau, qu'il avait si longtemps et si fidèlement servie. On crut devoir cette faveur à son âge et à sa position exceptionnelle, car les abbesses et les dignitaires occupaient seules ce caveau ordinairement. Notre belle église, qu'en ont-ils fait? Où ont-ils mis la statue de saint Romaric, ce mémorable reste d'une antiquité si reculée ? Quel nom donnent-ils à présent à ce bel archange saint Michel, sculpté par Pigalle, et que madame la princesse Louise de Lorraine, notre avant-dernière abbesse, lui paya, de ses deniers, quarante mille livres ? Et nos tableaux : ce Titien, *la Madeleine éplorée au tombeau de Notre-Seigneur ;* ce Raphaël, *la Sainte Famille*, et le *Mouton de saint Jean*, couvert de guirlandes, donnés

Digitized by Google

au chapitre par madame la princesse Catherine de Saxe, la dernière qui ait porté la crosse abbatiale, et qui les tenait du musée de Dresde ? et tout ce que je ne me rappelle pas, ou plutôt tout ce que je ne veux pas écrire, car ces souvenirs me semblent une ironie. Ah ! je ne saurais trop le répéter : Que Dieu leur pardonne !

Nous avions aussi notre clergé à nous, nos chapelains, nos aumôniers ; l'aumônier particulier de la chapelle de madame et son confesseur. Puis nos clercs, nos bedeaux, nos suisses ; un personnel immense de domestiques des deux sexes ; je ne parle pas des fermiers, des tenanciers ; nous aurions pu lever un régiment sur nos domaines. Madame l'abbesse avait des manières de gardes ; les jours de cérémonie, ils marchaient autour de sa personne, après les huissiers-massiers, s'il vous plaît, comme le parlement. Quelle belle procession cela faisait ! Que nous étions fières, à la Fête-Dieu, d'inonder de fleurs la route où passait le saint-sacrement ! D'ordinaire, quelque grand personnage de l'Église officiait en ces occasions, ou un coadjuteur, ou un archiprêtre, souvent même un prélat ; nous eûmes une fois le nonce du pape. Nulle part, je crois, le service n'était plus brillant et mieux entendu. Notre ostensoir, présent du grand-duc Charles de Lorraine, valait quatre-vingt mille livres ; il étincelait de diamants. Et la Saint-Romaric, donc ! C'était là une solennité ! Je me rappelle à cet égard une drôle d'a-

Digitized by Google

venture, arrivée à un abbé de Beauveau, neveu de madame l'abbesse, plutôt cousin, un peu éloigné même; mais il l'appelait ma tante par respect. Il était venu passer un mois à l'abbaye, et de là il parcourait les environs, les châteaux, les villes; il aimait le monde et y était fort bien reçu à cause de son nom et de son mérite. La princesse, voulant le favoriser, lui annonça qu'il prêcherait à la collégiale le jour de la Saint-Romaric. L'abbé, jeune et un peu oisif, en fut médiocrement flatté; il reprit ses visites et n'y pensa plus. Il oublia même le jour fixé; le hasard seul le ramena, dans l'après-midi, au moment où l'on désespérait de son retour et où l'on ne savait à quel prédicateur se vouer. Du plus loin qu'on l'aperçut, ce furent des cris de joie.

— Le voilà! le voilà!

— Je le savais bien, moi, qu'il reviendrait, disait madame; il n'aurait garde de manquer une si belle occasion!

L'abbé se rappela alors, et maudit son retour; il se tapait la tête et n'osait ni refuser ni accepter.

— Vous savez la vie de notre saint fondateur, n'est-ce pas? demandait l'abbesse.

— Par cœur, madame, par cœur!... Si j'en ai lu un mot, je veux être étranglé, pensait-il; pourtant, si je m'abstiens, je perds l'intérêt, la protection de ma tante. Elle compte sur moi, que faire? que faire?

On le laissa seul pour qu'il pût se recueillir; pas

Digitized by Google

une idée ne lui arrivait ; il songeait seulement à se débarrasser de la corvée, sans trouver aucun moyen, et la chair de poule le prenait rien qu'à la vue du clocher de l'église. Nous avions alors beaucoup d'étrangers à l'abbaye ; le plus grand nombre devait repartir aussitôt après le salut. Le valet de chambre du prédicateur le lui dit comme une nouvelle indifférente ; cependant cette assurance fit germer dans son cerveau un projet triomphant.

— Je suis sauvé ! s'écria-t-il. Poitevin, voici cinquante louis, va trouver les cochers des dames qui quittent l'abbaye aussitôt après l'office, grise-les proprement, ensuite fais atteler tous les chevaux et fais conduire les équipages derrière l'absoute ; qu'ils soient là au moment où je commencerai mon sermon ; qu'ils crient, qu'ils frappent leurs bêtes, qu'ils s'injurient, qu'ils fassent tout le tapage possible, de façon à ce qu'il n'y ait pas moyen de s'entendre. On aura beau les gronder, leur ordonner de se taire, qu'ils n'y prennent point garde et qu'ils aillent leur train. Distribue l'argent avec sagesse, afin de ne point ébruiter la chose. Je m'en rapporte à toi, et sois sûr d'une solide récompense si tu m'obéis aveuglément.

Le valet promit ; il était intelligent et la circonstance lui paraissait singulière. L'abbé, rassuré par sa supercherie, ne songea plus qu'à composer son maintien. Il monta en chaire d'un si bon air, avec tant de modestie ferme pourtant, que chacun fut

Digitized by Google

prévenu en sa faveur. Il prononça d'abord fort clairement son texte, puis il s'assit et ouvrit la bouche pour commencer le panégyrique de notre patron. En ce moment, un vacarme effroyable de roulements de carrosses, de piétinements de chevaux, de coups de fouet, de jurements, retentit derrière l'église. Il ne se déconcerta pas et continua à *mâchonner* des paroles inintelligibles, en élevant de temps en temps la voix pour dire :

— Le grand saint dont l'Église célèbre la fête, ce fondateur vénéré d'une si illustre maison !

Il reprenait son *marronnage*, et on le croyait, de confiance, le plus éloquent du monde ; son air béat et satisfait confirmait ces suppositions. Madame envoya plusieurs fois l'ordre de faire évacuer la place ; ce fut pis encore : on se battit, on hurla ; l'abbé ne se sentait pas de joie. Au bout de trois quarts d'heure, il termina par une phrase latine, salua l'abbesse et l'assistance, revint à sa place, en laissant à chacun le regret de n'avoir pas entendu suffisamment un si beau discours.

— Quel dommage ! répétait la princesse, qu'on ait fait tant de bruit et qu'il ait la voix si faible !

J'ai retrouvé depuis l'abbé de Beauveau dans le monde, à Paris ; c'est de lui que je tiens l'histoire. Nous en avons souvent ri ensemble. Le mieux, ce fut la suite. Son homélie enchanta si bien madame et l'archevêque d'Embrun, M. de Tencin, qui l'avait *entendue*, qu'ils lui firent avoir un superbe bénéfice

Digitized by Google

et qu'il mit ainsi le pied dans la voie de la fortune et des honneurs.

—Un bon sermon vous aurait toutes endormies et ne m'aurait rien rapporté du tout, disait-il.

Cependant, madame ne le sut jamais.

Notre vie se passait donc à Remiremont dans les joies de mon âge, et aussi dans les joies de l'avenir, car on me traitait en grande fille, le soir, à l'abbatiale. Ah ! que j'étais heureuse !

V

D'après ce que je viens de vous dire, vous jugez si j'étais contente, en comparant ma vie à celle que j'avais menée chez mes parents. Ces beaux jardins, cette jolie petite maison, ces enfants de si bonne humeur avec lesquels je jouais; puis les pompes de l'Église, les magnificences de notre trésor abbatial, tout, jusqu'à nos promenades à âne, me réjouissait et me recréait une seconde existence. J'aimais passionnément ma tante, elle était excellente pour moi. On ne me tourmentait point pour mon éducation; je travaillais trois ou quatre heures par jour, avec les autres *novices* ou *nièces*. Nous portions des fourreaux noirs, sans queue, en belle laine de Tolède

Digitized by Google

l'hiver, en soie d'Italie l'été, et le ruban de l'ordre, sans la croix. Chacune de nos tantes, à tour de rôle, nous surveillait, et nous avions des maîtresses pour le reste.

La femme de chambre de la comtesse Olympe, mademoiselle Sauvert, qu'elle avait depuis vingt-cinq ans, prenait de moi des soins inimaginables. Quand j'étais sage, on me laissait aller, le soir, à l'abbatiale jusqu'à neuf heures et demie ; c'était le plus charmant salon qu'on pût voir. Les appartements des étrangers ne désemplissaient pas ; on venait nous visiter de dix lieues à la ronde. Je ne parle pas des régiments en quartier dans les villes environnantes, des dames de la cour de Lorraine et des seigneurs habitant Nancy. Cela ne finissait point. Seulement, les hommes non mariés ne couchaient point à l'abbaye. Ma tante était une des personnes les plus remarquables de tout le chapitre. Son esprit passait en proverbe, ses mots faisaient une autorité et ses décisions une loi. On la recherchait partout, elle était conviée de tous les côtés ; sa tendresse pour moi la fixa quelques années à Remiremont, jusqu'à ce que j'eusse pris des manières convenables à présenter. Elle fut une mère, et une mère dévouée, bien dévouée, et combien cela me parut doux, à moi qui ignorais les caresses d'une mère ! J'ai remarqué une chose dans ma longue vie : c'est que les gens sans esprit, quand ils outrent la dévotion et la pruderie, deviennent des gens sans cœur ; ils se dessèchent à

Digitized by Google

ce feu sans flammes, et se *ratatinent;* bientôt il ne reste plus rien d'eux que le cuir.

Une de mes récréations favorites, un de mes amis les plus particuliers était le perroquet de madame l'abbesse, magnifique ara, gros comme un dindon et savant comme un professeur en Sorbonne. Il arriva une singulière histoire avec ce perroquet. Il restait dans l'antichambre de la princesse, sur un perchoir, et de là fulminait ses épigrammes et ses injures contre tous ceux qui se présentaient. Son langage, un peu dans les cordes de celui de Vert-Vert, ne se sentait guère du saint lieu qu'il fréquentait. Un matin, un paysan de la Lorraine avait affaire à madame; il apportait, je crois, une lettre de la marquise de Gondrecourt, une des grandes dames du pays, comme on le sait; il attendait la réponse, et, pendant ce temps, très-étonné de voir un oiseau aussi brillant et aussi énorme, avec son gros bec et sa tête pelée, il tournait tout autour de lui. Le perroquet, essentiellement aristocrate (selon le style républicain), s'impatienta, s'offensa même de cette attention, et, prenant sa voix de Stentor, il envoya promener le croquant de la façon la plus énergique et la plus claire; toute une compagnie de dragons n'aurait pas mieux juré. Le paysan, inaccoutumé à ce langage dans sa basse-cour, chercha d'abord autour de lui s'il ne s'y trouvait personne, et, lorsque enfin il se vit parfaitement seul, ne pouvant plus douter que ces phrases ronflantes n'eussent été prononcées par l'ara,

Digitized by Google

il fut saisi de crainte, et, se reculant, il ôta son chapeau, fit une grande révérence en disant :

— Pardonnez-moi, monsieur, je vous prenais pour un oiseau.

Je ne sais rien de plus parfaitement drôle que cette réponse, d'autant plus qu'elle fut faite de bonne foi.

La régence, alors dans tout son éclat, ou dans toute sa honte, selon le point de vue que l'on adopte, étendait ses effets jusqu'en province. Nous avions, à Nancy, mademoiselle de Valois, sœur de M. le duc d'Orléans, qui avait épousé M. le duc de Lorraine, et qui tenait un peu de famille. Elle s'ennuyait à cette petite cour, elle tâchait de s'y égayer de son mieux; mais son mari, d'un caractère taciturne et sournois, comme presque tous les princes de sa maison, ne la laissait guère libre de se divertir. Elle adorait son frère et lui écrivait des élégies. La Grange-Chancel ne manqua pas son couplet dans les Philippiques. Quel serpent que ce La Grange-Chancel ! Élevé chez madame la princesse de Conti, première douairière, dont il était page, il vécut des bienfaits de la famille royale et la couvrit de sa bave dès que le venin lui fut poussé. Voltaire, qui ne valait guère mieux et qui ne pouvait le souffrir, parce qu'on lui avait d'abord attribué ses vers, et qu'il endura quelque persécution pour cela, Voltaire, chez qui la malice l'emportait sur la méchanceté, me disait avec sa grimace de vieille guenon emmitouflée :

Digitized by Google

— Il a du bon, madame la comtesse, il a du bon ce La Grange-Chancel ; il tourne une vérité en douze pieds mieux que nous tous, et il rend les soufflets qu'on lui donne sans toucher à la joue.

Les mœurs se relâchaient singulièrement, même loin de Paris. Les uns criaient, les autres se plaignaient, les autres s'amusaient, et la jeunesse respirait de la contrainte apposée sur les plaisirs dans les dernières années du grand roi. C'était à qui des fils de famille emprunterait aux écus de leurs parents pour aller à Paris. Les vieux ne voulaient rien entendre ; nouveaux Jérémies, ils montaient sur les ruines de l'honnêteté et annonçaient la perte de la France. Nous ne savions rien de cela chez nous ; mais j'en ai eu les oreilles cornées depuis par les douairières et les barbons.

Un été, ma tante décida que j'irais voir ma famille, ce qui ne me plaisait pas du tout. Mes habitudes de Remiremont me détournaient de Villebelle. Je ne connaissais plus mes parents ; je n'avais eu aucune relation avec eux, excepté aux jours de devoirs indispensables, où une lettre bien courte et bien froide, suivie d'une réponse plus courte et plus froide encore, nous rappelait annuellement notre existence. Ce voyage me semblait donc un véritable exil. Quitter mes compagnes, mes jeux, ma tante surtout ! Il fallut m'y résigner. Madame de Sircourt me donna, pour m'escorter, une manière de train de maison. Ma gouvernante d'abord, un vieil écuyer, une femme

Digitized by Google

de chambre, un laquais, avec un carrosse aux armes de madame l'abbesse, qui m'avait prise en affection par attachement pour ma tante, sa grande amie.

Je partis; tous ces honneurs ne me consolaient point de l'absence. Les jours ne finissaient pas dans cette longue route ; je m'ennuyais de plus en plus en approchant de Villebelle. C'était un pressentiment. Comme ce vieux château me parut triste à côté de mon joli couvent! comme le baiser glacial de ma mère me fit froid au cœur! Les regards jaloux de mes deux sœurs, fort enlaidies, me forcèrent à baisser les yeux. Mon pauvre chevalier était bien loin. Mon père seul me reçut avec un franc sourire. Le soir, en me jetant dans les bras de ma bonne, je m'écriai :

— Oh! jamais je ne resterai ici cinq mois!

Le dégoût augmenta chaque jour; mes sœurs se moquaient de moi à tout propos, m'appelant ironiquement madame la comtesse, me demandant des nouvelles de mes gens, qu'on avait renvoyés à madame l'abbesse et qui devaient venir me reprendre à l'époque fixée. Le chevalier m'aurait défendue contre leurs attaques; mais il était à Malte, hélas! et je restais seule. Je m'enfuyais tout en pleurs loin de mes persécutrices. Je cherchais un ami dans ce château de mes pères, dont je n'étais que l'hôte et non pas l'enfant. C'est une triste pensée, allez! et il faut du courage pour la supporter.

Un matin, j'entrai dans la basse-cour, et je fus atti-

Digitized by Google

rée par les cris pitoyables que poussait une oie, presque terrassée par le gros chien du fermier. Je n'ai jamais vu de visage d'oie plus expressif; elle semblait demander grâce à son ennemi avec tant de douceur, que j'en fus émue. Malheureuse moi-même, j'eus pitié de son malheur. Je la tirai à moitié plumée des pattes de ce terrible adversaire; je cherchai ses blessures, je les pansai, enfin je me fis l'amie de cette oie, pour me consoler de mon isolement. La pauvre bête comprit tout cela. Elle s'attacha à moi aussi passionnément que son cœur d'oie le lui permit. Elle me suivait partout, accourait dès que je l'appelais, ne mangeant que dans ma main, et ne me quittant pas une minute tant que durait la journée. La nuit, elle dormait avec ses compagnes; sa voix, peu mélodieuse, j'en conviens, m'éveillait de bonne heure, mais Martine était toujours la bienvenue. Je vous laisse à penser si ma nouvelle favorite se vit bafouée par ceux qui me tourmentaient sans cesse! Je ne disais pas un mot auquel on ne trouvât moyen de répondre par un sarcasme. J'écrivais chaque soir à madame de Sircourt, la suppliant à deux genoux de me rappeler et de me permettre d'emmener Martine.

« Car, voyez-vous, ma tante, ils la mangeront, quand je n'y serai plus. »

Les choses en étaient là quand il nous arriva une des aventures les plus mémorables de ma vie, une aventure que rien ne me fera oublier, qui me fit, je

Digitized by Google

l'avoue, une peur effroyable, et il y avait de quoi! Ma mère possédait dans les montagnes du Bugey une terre considérable. Son fermier lui écrivit à plusieurs reprises que le château menaçait ruine, et que sa présence ou celle de mon père était indispensable. Mon père ne se souciait pas d'aller s'enterrer seul dans un précipice, il recula; des lettres plus pressantes arrivèrent. Ma mère, pour le décider, lui offrit de l'accompagner et de nous emmener tous avec elle. Cette proposition le décida, et, un beau matin, nous montâmes dans la grande berline de famille, et nous nous mîmes en route. Je n'osais pas respirer, je répondais bêtement; ma mère ne cessait de dire :

— Mon Dieu! comtesse Olympe, je vous trouve bien reculée dans votre éducation; vous avez perdu votre esprit, il vous en reste à peine autant qu'à votre oie.

Une larme roulait de mes cils sur ma joue, sans que je pusse la retenir. J'implorais mentalement saint Romaric, pour qu'il me transportât près de ses filles en Dieu, je jetais des regards distraits autour de moi; nous étions dans une gorge profonde, éloignée de toute habitation, et la nuit commençait à venir. Un domestique à cheval nous suivait; il en menait un autre en laisse, pour le cas où mon frère aurait envie de le monter. Tout à coup le carrosse s'arrêta, et un homme parut à la portière, à côté de moi. Il était jeune, d'un visage agréable, très-remarquablement ouvert et loyal; il portait un habit bleu

Digitized by Google

clair à parements, des culottes de peau, des guêtres pareilles et une casquette qu'il ôta fort poliment avant de nous rien dire. Ses cheveux, noués en queue derrière ses oreilles, me parurent fort beaux. Il s'appuyait sur un long fusil, et deux chiens le suivaient. Nous le prîmes pour un chasseur égaré, venant nous demander sa route; mais il nous fit bien vite changer d'idée.

— Monsieur le marquis, dit-il en s'adressant à mon père, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, bien que je vous connaisse parfaitement; permettez-moi de me présenter moi-même, et, quand vous saurez mon nom, vous ne me refuserez pas, j'en suis sûr, le petit service que je vais réclamer.

Mon père s'inclina sans répondre. Il ne répondait pas si vite que cela, mon père. D'ailleurs, les yeux de ma mère, sa boussole, ne lui disaient rien de bon pour l'inconnu.

— Nous sommes voisins, monsieur le marquis; j'ai bien des fois parcouru vos terres et regardé de loin votre château.

— Monsieur!... pourrais-je savoir?...

— Qui je suis? Je vais vous l'apprendre; je suis... Perchin.

Or, vous saurez que Perchin était un bandit, prédécesseur de Mandrin, qui tint tout le Dauphiné en échec pendant plus de vingt ans, et dont le nom portait la terreur à cinquante lieues à la ronde. Ce fut dans sa troupe que débuta Mandrin, ce fut sous ses

Digitized by Google

auspices qu'il apprit cette guerre de partisans et de contrebande, dont le terme fut la roue et la torture. Perchin, plus heureux, mourut dans son lit, d'une fièvre tierce, en donant sa dernière bénédiction à son élève et en lui léguant sa haine contre la société. D'après ce panégyrique, vous comprenez de quelle frayeur nous fûmes saisis à l'aspect du brigand et au nom redoutable qu'il déclina. Nous devînmes pâles comme des linges, nous jetâmes des regards inquiets à travers les lueurs du crépuscule et nous découvrîmes derrière chaque arbre une figure terrible, armée d'un fusil tout prêt à nous coucher en joue. Je dois rendre justice à mon père, à mon frère surtout : leur premier mouvement fut de se défendre; ils se montrèrent gentilshommes.

— Ne craignez rien, monsieur le marquis, nous ne vous ferons point de mal. Nous n'en voulons qu'à la douane et aux gabelles. Seulement, je viens, ainsi que je vous l'ai dit, vous demander un service : j'ai besoin d'un cheval, en voici un qui ne vous sert pas, prêtez-le moi, il vous sera fidèlement rendu.

Mon père se remettait de son trouble ; il répondit fort dignement que le cheval était à la disposition de M. Perchin, qu'il le lui prêtait très-volontiers, mais qu'il ne voulait pas y être contraint, qu'il n'obéirait pas à la force.

— Il n'est nullement question de force, monsieur; je vous remercie, et je vous donne ma parole que votre cheval sera reconduit à celui de vos châteaux

Digitized by Google

que vous m'indiquerez. Voici un laisser-passer pour le cas où, d'ici à ce soir, vous feriez quelque rencontre dans ces montagnes; montrez-le, et il ne vous sera fait aucun dommage. Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer; monsieur le marquis, monsieur le comte, votre serviteur!

Il prit le cheval, l'enfourcha, partit au galop; en deux secondes, il fut hors de vue. Le cocher, mort de peur, n'osait avancer. Mon père dut se mettre en colère, il voulait se cacher sous la voiture; enfin nous repartîmes, toujours en silence, nos pensées s'étaient glacées comme nos paroles.

— Mon pauvre cheval! dit mon père après un quart d'heure.

— On vous le rendra, répondis-je.

— Vous croyez cela, madame la comtesse? reprit ma sœur d'un ton ironique.

— Je le crois, puisqu'il l'a dit, mademoiselle.

Cette naïveté rompit la crainte, tout le monde se mit à rire. On oublia un peu le péril et on commençait à se remettre lorqu'une grosse voix cria tout à coup : « Arrêtez! » Nous tremblâmes de plus belle. Mon père cependant montra le laisser-passer du chef.

— Le capitaine n'en fait pas d'autre, répliqua le bandit, il perd le métier; nous n'acceptons pas ce chiffon. Allons, vite, l'argent, les bijoux, et détalez!

Ils étaient vingt, on eût vite comprimé le peu de résistance que nous pouvions faire. On nous fouilla,

Digitized by Google

on nous prit tout. Hélas! ma jolie montre, entourée de diamants, présent de ma tante, je la vis disparaître, et mes pendants d'oreilles, et mes boucles de souliers aussi en brillants, mon petit trésor tout entier y passa. Je pleurais à sanglots.

— Petite intéressée! me dit un des voleurs, qui veut tout garder pour elle!

Ils nous laissèrent dépouillés, sur la grande route, en pleine nuit, nous regardant piteusement et ne sachant plus que faire.

— Gagnons le prochain village, dit ma mère, et là nous prendrons un parti.

— Croyez-vous encore à l'honnêteté de M. Perchin, Olympe? dit mademoiselle de Villebelle.

Je ne croyais plus à rien, peut-être pas même à Dieu, qui m'avait laissé voler ma montre!

Nous marchâmes au pas et nous atteignîmes, après une heure, un petit hameau au milieu de la montagne. Comme nous entrions, nous vîmes de grands feux allumés et l'on arrêta notre carrosse.

— Mon Dieu! s'écria ma mère, ce n'est pas encore fini!

— Ils ne nous prendront plus rien, continua mon frère; c'est une consolation.

— Non, mais ils nous tueront, murmura en pleurant ma sœur cadette.

Quant à moi, je n'avais pas la force de parler.

Nous débouchâmes sur la grande place, espèce de champ de foire, où les habitants et les voleurs bu-

Digitized by Google

vaient pêle-mêle. La voix de Perchin frappa nos oreilles; mue par je ne sais quel sentiment, je l'appelai. Il se retourna et, m'apercevant, il demanda ce que nous faisions là. On le lui expliqua, mon père *osa* se plaindre de ce qui nous était arrivé; jamais je n'oublierai la figure de Perchin pendant qu'il l'écoutait, il devint pâle et rouge, et cria d'une voix tonnante :

— Tout le monde ici !

Ces mots retentirent jusqu'au bout de la place, et en quelques minutes la bande fut rassemblée; on quitta tout, les verres restèrent à moitié pleins, on se mit sur deux lignes, le silence se fit comme par enchantement.

— On a méconnu mon sauf-conduit, on a pris leurs effets à ce gentilhomme et à sa famille; rendez-les à la minute, et que les coupables se nomment, ils seront passés par les armes.

Mon père et ma mère, à cette sentence, se jetèrent à bas du carrosse pour empêcher l'exécution sanglante dont on nous menaçait : nous poussions les hauts cris. Pas un murmure ne se fit entendre; en un clin d'œil les effets furent apportés et les bandits reprirent leurs rangs en silence. Le chef tenait un pistolet de chaque main et ne semblait pas même écouter les explications de mon père.

— Personne ne se montre? demanda-t-il en roulant ses yeux autour de lui. Je vais décimer la troupe alors.

Digitized by Google

— Cela vaut-il la peine pour quelques misérables oripeaux, dit un vieux soudard appuyé tout près de notre carrosse, de verser le sang de tant de braves?

— Ah! tu raisonnes, Martin! répliqua froidement le capitaine; tu payeras pour les autres, c'est bien.

Et, l'ajustant froidement, il l'étendit roide mort. Son sang et sa cervelle rejaillirent sur moi; je m'évanouis.

— Monsieur, continua Perchin en se tournant vers mon père, ainsi que cela m'a été raconté depuis, si je ne les tuais pas à propos, ils me tueraient.

Quant à moi, je ne vis rien, je crus mourir, je restai comme insensée jusqu'au moment où nous arrivâmes enfin à notre château. J'en eus la fièvre plusieurs jours et je fus longtemps à me remettre; mes parents ne valaient guère mieux. La semaine suivante, le cheval fut ramené à la nuit avec plusieurs pièces d'étoffe des Indes, dont une de brocart noir spécialement à mon adresse. Je restai plusieurs semaines sans pouvoir me distraire de ce spectacle, et il ne contribua pas à me faire chérir le Dauphiné. Nous n'eûmes pendant longtemps que ce sujet de conversation; j'en rêvais chaque nuit, c'était un cauchemar. Cependant l'impression s'effaça un peu, nous revînmes à Villebelle, je revis Martine et je me tranquillisai *dans ses bras*. Les moqueries recommencèrent, les plaisanteries, les petites scènes; je m'ennuyais de plus en plus.

Depuis quelques jours, je remarquais de chucho-

Digitized by Google

tements, des rires à mon approche, il se méditait quelque chose; je cherchais à pénétrer ce mystère : hélas! que j'étais loin de la vérité!

— Olympe, me dit ma mère après le souper, vous viendrez demain dans mon cabinet, dès que vous serez levée, j'ai besoin de vous. Vous me dispenserez, j'imagine, de votre sotte compagne, et vous la laisserez à la basse-cour, d'où elle ne devrait point sortir si vous aviez le sens commun.

Je m'inclinai sans répondre. Le lendemain, en renvoyant Martine, je la suivis des yeux longtemps, longtemps, comme si j'avais prévu le malheur qui nous menaçait. Ma mère me fit écrire des lettres toute la journée; le matin suivant, je devais recommencer. A mon grand étonnement, Martine ne parut point; inquiète, je voulus savoir la cause de cette absence, on ne m'en laissa pas la possibilité. A dîner, tout le monde me regardait : ma mère me félicitait sur mon talent de secrétaire, mes sœurs me plaisantaient; je ne les avais jamais trouvées si aimables. On me servit de plusieurs plats, un surtout que chacun vanta fort, et j'y revins à deux fois, si distraite, que c'était plutôt pour faire comme les autres.

— Comtesse, me dit ma sœur aînée pendant qu'on mettait le dessert, vous avez trouvé le salmis très-bon?

— Oui, ma chère, et il m'a semblé que vous étiez de mon avis.

— Eh bien, madame, ajouta-t-elle en prenant un

Digitized by Google

air tragique et en se servant des mémorables paroles de Fayel dans la ballade, vous avez mangé de ce ragoût, composé de ce qui vous était le plus cher en ce monde... votre oie!

Je ne trouvai pas de réponse, je me levai de table, sans en demander la permission, et j'allai pleurer dans ma chambre. En vérité, Gabrielle de Vergy ne fut pas plus désespérée en apprenant qu'elle avait dévoré le cœur du tendre Raoul.

Il n'y avait plus moyen d'habiter ces lieux, témoins de la mort de Martine; j'écrivis sur-le-champ à madame la princesse de Beauveau, ma supérieure immédiate, et je lui *signifiai très-humblement* que, si l'on ne m'envoyait pas chercher, je m'en irais toute seule, ne pouvant plus tenir à un supplice sans cesse renouvelé, couronné par l'action la plus lâche et la plus impie. Madame l'abbesse rit aux larmes de ma lettre, et envoya mon escorte pour me ramener, avec le même cérémonial, à l'abbaye, dans la maison de ma tante. Je partis le cœur encore bien gros de la perte de Martine; je ne repris un peu de gaieté qu'à l'aspect de mes chères montagnes, de ces Vosges que j'estimais bien au-dessus des Alpes; le mont Blanc me paraissait un insolent monsieur d'oser s'élever *quelque peu* au-dessus du Haunek ou du Balcon d'Alsace; encore fallait-il que je fusse en douceur pour en convenir.

Il résulte de tout ceci, en examinant bien mon cœur, que ce que j'ai le plus et le mieux aimé...

Digitized by Google

c'est mon oie. Au moins, est-ce la seule affection de ma vie qui n'ait point eu de déception, car ce n'est ni sa faute, à mon oie, ni la mienne, si j'ai trouvé ce malheureux salmis trop bon, et si j'y suis revenue à deux fois!

Latour, le fameux peintre de pastel, me fit la cour, il y a de cela beaucoup d'années, hélas! Il me peignit Martine sur une boîte, et ne se douta pas qu'il me rendait le plus doux de mes souvenirs. Les *choses* qu'on aime sont ce qu'on les fait et non pas ce qu'elles sont?

VI

Mon Dieu! que j'étais heureuse, je vous l'ai dit, de me retrouver près de ma tante, dans mon cher chapitre, avec mes bonnes amies et débarrassée de mes *tyrans!* La mort de Martine me mettait presque au cœur une vengeance italienne; je me regardais comme obligée de haïr ses bourreaux, c'était un crime de lèse-affection. Madame de Sircourt et madame l'abbesse me firent raconter vingt fois mon histoire en tous ses détails. Je prenais des airs tragiques et des gestes à la Clairon, pour représenter cet horrible festin, plus noir à mes yeux que celui des Atrides. Cœur-de-Roy, le brave homme! en pleura trois larmes.

Digitized by Google

— Je sais ce que c'est, madame, répliqua-t-il : j'ai aimé en ma vie une dinde blanche que ma femme mit en galantine; j'en ai été malade un mois. C'est comme si on mangeait les aras de madame l'abbesse. Je vous demande ce qu'elle en penserait!

La comtesse Olympe avait depuis longtemps le projet de passer l'hiver à Paris. Elle délibéra si elle m'emmènerait; enfin le parti en fut pris d'après mes supplications, car l'idée de rester seule ne me souriait pas, malgré toutes mes amitiés. Ce projet ne put s'exécuter; ma tante fut obligée d'attendre à Remiremont jusqu'en 1722, à cause d'un procès intenté au chapitre par les parents d'une chanoinesse, et dont on la chargea spécialement de s'occuper : nous le gagnâmes. Libres enfin, nous nous mîmes en route; j'avais douze ans, toutes les circonstances de ce voyage me sont parfaitement présentes, et je commence à pouvoir parler de mon temps un peu mieux que je ne l'ai fait jusqu'ici. Le chemin était long jusqu'à Paris; nous le fîmes dans deux carrosses avec une grosse suite. Ma tante tenait très-grandement sa maison : elle aimait le faste, et dépensait son revenu, soit en aumônes, soit en magnificence. Nous étions attendues, à Paris, dans un petit hôtel qu'elle louait tout proche du Louvre; le Marais commençait à passer de mode et le faubourg Saint-Germain ne la tenait pas encore. L'aspect de Paris me surprit moins que celui de Marseille, à cause de la mer. Je ne fus étonnée que des palais, les plus beaux qui soient au

Digitized by Google

monde; mon jeune esprit en voulut saisir les richesses, en expliquer les traditions : je demandais, je m'informais sans cesse, au point que ma tante me fit taire bien des fois, dans la crainte des réflexions. Pour vous donner un échantillon de ma naïveté, un jour, le contrôleur général Desmarset était chez la comtesse : on me recommanda d'être prévenante, je le fus; mais je ne voudrais pas jurer que la malice de mon premier âge ne l'emportât sur la politesse. Il avait trois fils appelés MM. de Maillebois, hauts de quatre pieds, avec les jambes torses, et parfaitement hargneux. Ils semblaient toujours vouloir vous mordre à belles dents. Cette image se présenta à mon esprit lorsqu'on en parla devant moi.

— En vérité, dis-je, ces trois messieurs ressemblent à trois bassets.

Je vous laisse à penser les figures ! On me mit dans ma chambre, avec défense d'en sortir de trois semaines, — une semaine par basset ! Mais le mot fit fortune et le surnom en resta aux Maillebois, qui le portèrent toute leur vie.

Ma tante avait de grands amis dans la finance : dans son séjour au chapitre, ils subirent une grande métamorphose par le dégraissement et la taxe que l'on fit des traitants. MM. Pâris, gens de beaucoup de mérite et que j'ai vus intimement jusqu'à leur mort, s'en tirèrent admirablement. Le comte de Haran vint leur offrir de les faire délivrer moyennant trois cent mille livres; on leur en de-

Digitized by Google

mandait douze cent mille ; c'était un bénéfice tout clair.

— Ma foi, monsieur le comte, répondit avec finesse le grand Duverney, j'en suis désolé, vous venez trop tard ; j'ai fait mon marché avec madame la comtesse pour cent cinquante mille livres.

Le comte de Haran, le plus avare des Harpagons, en voulut à sa femme tant qu'elle vécut. Ils se querellèrent souvent à ce sujet, ce qui confirme le récit de Pâris, dont on aurait douté peut-être. C'était un drôle de temps que cette bonne Régence ! La banque de Law, le ministère de Dubois, sont des choses trop connues pour que je veuille vous en rebattre les oreilles : tout le monde les sait. Je les vis souvent, ces grands personnages, mais pas longtemps l'un et l'autre, surtout Law ; sa débacle totale arriva peu après. Ma tante eut le bon esprit de ne pas donner dans les actions ; elle conserva mieux sa fortune, et me l'a laissée intacte, grâce à Dieu ! Quant à moi, je ne la laisserai à personne, puisqu'on me l'a prise. Je ferai un testament en faveur de ces excellents républicains, pour leur ôter les remords, et je compte, à ma dernière heure, instituer pour héritière la république française. Mes neveux ne sauraient m'en vouloir, je ne suis pas la maîtresse de faire autrement.

Law était beau ; mais il n'avait pas l'air ouvert. Dubois ressemblait à un putois de toutes les manières. Je le rencontrais presque tous les jours au Palais-Royal, où l'on m'envoyait jouer chez la marquise de

Digitized by Google

la Fare, avec ses enfants. Nous nous mettions sur son passage, quand il allait au conseil, pour admirer sa soutane rouge et son rochet de dentelle. Il était déjà fort malade; on le soutenait. Son œil avait néanmoins une vivacité incroyable, pénétrante, embarrassante pour ceux qui en comprenaient la portée. Un jour, il me remarqua et me fit approcher. Il me demanda mon nom; je répondis fort hardiment :

— La comtesse Olympe de Villebelle, novice à Remiremont.

— Ah! ah! petit serpent, et vous négligez déjà la résidence. Voilà comme se donnent les bénéfices!

— Monseigneur, répliquai-je, ne me ferez-vous pas voir le roi et M. le régent?

Il me regarda étonné.

— Si jeune et déjà si hautaine! répliqua-t-il. Vous ferez une excellente chanoinesse.

Encore une épigramme contre ce pauvre chapitre! Je ne sais d'où me venait cette témérité, moi qui, d'ordinaire, me cachais derrière les autres. En cherchant bien, je crois que c'est de l'orgueil : on m'examinait, tous les yeux étaient sur moi, je ne voulus pas paraître empruntée.

— M. le régent va passer tout à l'heure, vous le verrez; et, quant au roi, si vous voulez assister au lit de justice, vous le verrez aussi. Je vous ferai donner une permission; je ne sais rien refuser à une jolie et fière petite fille comme vous.

J'ignore sur quelles flatteries il avait marché ce

Digitized by Google

jour-là; mais, de mémoire de courtisan, on ne l'avait vu aussi aimable pour personne. Je me rengorgeai à en mourir de vanité; il y avait bien de quoi! et je forçai mes petites compagnes à attendre M. le régent, malgré le risque certain d'une pénitence. Le prince ne tarda pas, en effet, à paraître au bout de la galerie. Il avait alors quarante-cinq ans; il était borgne; mais il conservait des restes de beauté et une grande distinction. Son visage exprimait la bonté, et, bien que cela paraisse extraordinaire, une sorte de mélancolie souffrante. Le cardinal lui parla bas en m'apercevant; il vint droit à moi. L'idée que c'était le régent m'imposa; je me mis à trembler, je fis la plus gauche des révérences, et je me tins les yeux baissés, avec une envie de pleurer presque irrésistible. Mesdemoiselles de la Fare souriaient au prince, qu'elles connaissaient, leur père étant capitaine de ses gardes.

— Vous êtes madame de Villebelle, me dit M. le duc d'Orléans; je connais votre famille et M. votre père, un homme de nom et de marque en Dauphiné.

Les princes ont une mémoire!

— Vous êtes novice à Remiremont; c'est un grand chapitre : y mange-t-on bien des confitures?

A peine osai-je répondre :

— Oui, monseigneur.

— Je veux que vous sachiez si celles du roi valent celles des chanoinesses; je vous en enverrai.

Et il passa. Il tint parole : je dois avouer que les

Digitized by Google

confitures ne furent point oubliées; mais je n'en goûtai pas. Ma tante, désolée et furieuse de la manière libre et inconvenante dont on m'avait présentée, en fit offrir ses excuses à Son Altesse royale. Ma punition fut de ne pas manger de confitures; j'eus beau supplier, elle fut inflexible. Cet oubli de mon nom, de ma dignité, lui semblait impardonnable.

— Que ferez-vous donc à dix-huit ans, quand vous serez la maîtresse? répétait-elle incessamment.

Je me mourais de peur qu'on ne me supprimât aussi le lit de justice; mais l'ambassadrice d'Angleterre, lady Stair, ayant offert à ma tante des places dans sa lanterne, elle les accepta. Jamais spectacle plus auguste n'avait enchanté mes jeunes yeux; ils dévoraient tout. Cette compagnie imposante, ces chambres assemblées en robes rouges, les pairs laïques et ecclésiastiques, les princes du sang et légitimés, et surtout le roi, cet enfant de mon âge, assis sur le trône, la couronne en tête, le sceptre à la main, le manteau d'hermine sur les épaules, tout me frappa d'étonnement et d'admiration. Louis XV annonçait la singulière beauté qui le rendit depuis le plus charmant souverain du monde. Il salua avec une affabilité gracieuse et dit, de sa voix grêle de douze ans, avant de s'asseoir :

— Messieurs, mon chancelier vous fera connaître ma volonté.

Le chancelier s'agenouilla devant lui, comme pour prendre ses ordres, et déclara ensuite tout haut les

Digitized by Google

résolutions du conseil de régence. Ce jour-là, pour la première fois, on mit en usage les nouvelles étiquettes envers les princes légitimés; étiquettes qui terminèrent la grande discussion du *bonnet* entre les ducs et pairs et Messieurs. Je vis M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse arriver à leurs places sans traverser le parquet, honneur réservé aux seuls princes du sang et conquis par le grand Condé. Je vis M. le premier président les saluer *du bonnet*, ce qu'ils rendirent comme par un ressort. Le duc du Maine était rouge à étouffer, M. le comte de Toulouse semblait indifférent; il l'était, en effet. Un amour puissant l'occupait plus que ses prérogatives : il les eût données toutes pour un sourire de madame de Noailles.

C'était le second lit de justice que tenait Louis XV depuis son avénement. Le premier eut cela de remarquable, que, pour la seule fois de la monarchie, la gouvernante du roi, madame la duchesse de Ventadour, y joua le rôle de la reine mère régente, et prit la parole au nom de son élève âgé de cinq ans. Celui-ci mangea des pistaches pendant toute la séance, en demandant à la duchesse :

— Maman, est-ce que je me tiens bien?

Et, dans cette séance, on cassait le testament de Louis XIV!

Le jour où j'y assistai, le roi ne mangea pas de pistaches, mais il ne tourna pas la tête un seul instant; il semblait en pénitence et très-embarrassé de son attirail. En sortant du palais, nous allâmes dîner

Digitized by Google

chez la marquise de Prie, notre parente, qui joua un si grand rôle peu d'années après. Elle nous aimait beaucoup et faisait tout au monde pour que je ne prononçasse pas mes vœux. Elle voulait me marier, elle cherchait parmi les jeunes seigneurs celui qui devait me rendre heureuse. Ma tante se montrait inflexible.

— Soixante mille livres de rente et le ruban moiré, ou bien un mari sans dot : que ma nièce choisisse, répliquait-elle.

— Ma tante, je ne veux d'autre mari que celui-ci.

Et je montrais son affiquet. Le choix n'était pas si bête pour un enfant, et je n'ai jamais connu de femme plus constamment gaie que moi ; un vrai mari m'eût fait pleurer.

Ce jour du lit de justice, nous rencontrâmes, chez madame de Prie, les femmes les plus célèbres du moment. D'abord la marquise de Parabère, que M. le régent avait quittée pour la duchesse de Falaris. Puis la duchesse de Falaris elle-même, la comtesse Alexandrine de Tencin, chanoinesse de Neuville, et le cardinal son frère, archevêque d'Embrun. Madame de Parabère était jolie comme un démon : trop brune pour un ange, elle avait dans les yeux quelque chose de diabolique, de meurtrier, de fatal ; presque tous ceux qui l'ont aimée sont morts de mort violente. Son esprit, si fin, si pénétrant, formait la plus grande partie de son charme. Sa rivale, ou sa remplaçante, ne la valait pas. Blonde, fade, grasse,

Digitized by Google

sans élégance de tournure, elle ne parlait presque pas, mais elle buvait à faire peur. La comtesse de Tencin passait pour être la maîtresse du cardinal Dubois, et cette *charge* la faisait rechercher partout. Pleine d'esprit, pleine d'apparente bonté, cachant ses griffes sous son sourire, elle avait beaucoup d'amis. Dalembert ne fut point son fils ; c'est une calomnie, je le sais de science certaine, et cette sotte histoire est une invention des philosophes. Ils en ont tant fait !

Toutes ces personnes dînèrent chez madame de Prie, plus belle et plus séduisante qu'elles, si c'est possible. Je n'oublierai jamais cette étrange réunion. Je ne parlai point, j'écoutai, assise droite sur le bord de ma chaise. C'était une grande faveur, à mon âge, que d'être là ! Ma tante n'avait pas encore fait ses visites de cour, c'est-à-dire elle ne s'était point présentée chez les princes et princesses ; depuis la mort du feu roi, ces devoirs n'étaient plus aussi faciles à rendre. M. le régent, qui aimait Paris et son Palais-Royal par-dessus tout, se souciait peu de Versailles ; il entraînait le roi à sa suite. Celui-ci habitait les Tuileries, ou ses châteaux de plaisance, la plupart du temps. Madame restait au Palais-Royal ou à Saint-Cloud ; madame la duchesse du Maine, à l'Arsenal ; M. le comte de Toulouse, à Rambouillet ou à son hôtel à Paris ; les princesses de Bourbon et de Condé, à l'hôtel de Condé ou dans leurs résidences ; madame la duchesse de Berry, au Luxembourg. La cour n'était

Digitized by Google

plus *une*, elle se disséminait; il fallait bien du temps pour la chercher en détail. Madame de Prie engagea vivement la comtesse Olympe à venir avec elle à Marly, où l'on donnait un goûter au jeune roi et à l'infante, sa fiancée; elle se faisait fort de lui procurer une invitation.

— Et, pour cette chère petite, ajouta-t-elle; c'est une fête d'enfants, nous n'y sommes que des hors-d'œuvre : le triomphe est pour eux. Ils mangeront avec Sa Majesté, elle l'a demandé à l'évêque de Fréjus et au maréchal de Villeroi : c'est une chose sans conséquence, pour cette fois.

Jamais je ne vous rendrai mon émotion en entendant ces mots; mon cœur battit à cette nouvelle; c'est assurément un des plus vrais plaisirs de ma vie. Combien ces premières impressions ont de puissance! L'idée de me trouver admise à la table du roi, à celle des princes et princesses de sa famille, avec tout ce que la France renfermait de plus illustre, bouleversait ma jeune tête. Le roi! Oh! combien les niveleurs modernes ont perdu en arrachant cette croyance et ce dévouement! combien de nobles actions, de grandes choses, se sont opérées, pour le roi, parmi la noblesse des anciens siècles et du nôtre! Que nous l'aimions! quel culte sacré! On a supprimé Dieu, on supprime les religions, le niveau passera sur tout, et bientôt l'espèce humaine n'aura plus de mobile que l'égoïsme et l'intérêt personnel. Dites alors adieu à la France, elle est perdue de ce jour-là.

Digitized by Google

Nous reçûmes, en effet, une lettre de M. le duc de Villeroi; il nous prévenait que nos noms avaient été mis sur la liste et agréés par Sa Majesté. On s'occupa de ma toilette, et je ne l'oublierai pas, cette toilette, malgré sa simplicité; mais c'était la première! On me fit une jupe et un jupon en gros de Tours gris de perle; pour cette solennité, je quittai le noir. On me coiffa de rubans rattachés par des perles fines, modeste bijou que ma tante me donna. On mit mon beau ruban au côté gauche, et des nœuds pareils à ma coiffure garnissaient mon corps de jupe. J'étais fort bien ainsi. Je ne mangeai pas de trois jours, et, quand nous montâmes en carrosse, mon impatience me dévorait.

La comtesse me gronda; elle m'enseignait la science de la vie, et ces impressions si vives n'étaient pas de son goût.

— Modérez-vous, ma chère, disait-elle, ou vous n'arriverez jamais au terme de votre existence; vous vous tuerez en chemin.

J'écoutais, je ne comprenais point : mon esprit était ailleurs. Je brûlais les espaces; j'arrivai mille fois avant d'arriver; enfin nous aperçûmes le château, les carrosses, les gardes, tout ce charmant tapage d'une résidence royale : j'attendis à peine qu'on baissât le marchepied, je m'élançai à bas. Ma tante me retint par mon jupon et m'ordonna de marcher derrière elle. On m'avait appris à saluer le roi, je tremblais de ne le plus savoir faire. Quelques personnes atten-

Digitized by Google

daient déjà dans les salons; parmi elles, on remarquait ce chafouin de duc de Saint-Simon, si orgueilleux, si vain, si sec, mais si supérieur néanmoins; le duc de Richelieu, ce charmant papillon, alors dans tout son éclat : j'aurai occasion d'en parler plus tard, je l'ai beaucoup connu; le duc de Noailles, une des lumières du conseil de régence; puis madame la duchesse de Créquy, si grande dame; madame la princesse de Soubise, madame la marquise de Simiane, toutes les dames des princesses, que l'on annonça successivement. Madame, d'abord, mère de M. le régent, son portrait est partout; madame la duchesse d'Orléans, fille de Louis XIV et de madame de Montespan; madame la duchesse de Berry, sa fille; madame la duchesse de Bourbon, sa sœur; madame la princesse de Conti, première douairière, fille du feu roi et de madame de la Vallière; mesdemoiselles de Condé, les princesses filles de M. le régent, madame la duchesse du Maine. Ma tante salua tout cela, et moi derrière elle. Je n'avais jamais rêvé qu'il y eût tant de pierreries au monde. Je reçus des compliments; j'étais jolie et point empruntée.

Les deux battants s'ouvrirent de nouveau; on annonça le roi! Il entra suivi de tous les princes, M. le régent en tête, et, après, d'une vingtaine de marmousets, devenus depuis des hommes sérieux, dont le plus joli, selon moi, était le petit de la Trémouille; il a tenu toutes ses promesses. Mais le roi! vous ne pouvez vous figurer ce visage, ces yeux, ce teint, ce

Digitized by Google

front, cette taille ! Déjà il était majestueux, sans rien perdre de sa grâce; il était enfant ce qu'il fut homme, la séduction personnifiée. Il salua, fit le tour du cercle, sourit à tout le monde, trouva le mot voulu pour chacun, et ne se trompa pas une seule fois. Quand il me parla, quand nos yeux se rencontrèrent, je baissai les miens : ce regard limpide étincelait. Il me demanda si je me plaisais au chapitre, et si je ne craindrais pas de prononcer mes vœux.

— Oh ! non, sire, répondis-je; on est heureux à Remiremont, et l'on en sort quelquefois aussi.

M. le duc d'Orléans m'adressa un signe d'approbation. Le roi me regarda beaucoup. Hélas ! pourquoi nous l'a-t-on gâté? Qu'il était charmant alors ! M. le cardinal de Fleury ne vint point à la fête, fort triée, du reste; nous n'étions pas, en tout, plus de quatre-vingts personnes. J'avais pour compagnes mademoiselle de la Fare et mademoiselle de Beauveau, depuis maréchale duchesse de Mirepoix; mesdemoiselles de Nesles, qui devinrent, l'une comtesse de Vintimille, l'autre duchesse de Châteauroux. Que de jeunes cœurs, s'ignorant encore, qui devaient battre un jour pour Louis XV ! Mademoiselle de Montmorency, tout enfant, était aussi à côté de nous; elle parlait à peine, on l'emmena tout de suite. On attendait encore l'infante d'Espagne, élevée en France, pour être la femme du roi. La fête lui était dédiée, et elle se trouvait en retard, ce qui étonnait fort. Enfin elle arriva : son carrosse ayant éprouvé un accident en

Digitized by Google

route, dont elle s'était effrayée, il avait fallu s'arrêter. On nous présenta, et nous fûmes tout de suite pour faire sa cour, comme les petits garçons faisaient celle du roi. L'infante était brune, d'une mine éveillée, l'œil vif; elle aimait beaucoup le roi et ne se doutait guère de ce qui lui arriva plus tard. Elle avait une robe de brocart d'argent et rose, c'était admirable ; une petite couronne de diamants sur la tête, des perles au cou, et, dans un bracelet, le portrait du roi d'Espagne, entouré de brillants. Le roi portait un justaucorps de velours bleu, avec des nœuds blancs et or, des points de France en jabot et en manchettes; un feutre un peu sur l'oreille et, qu'il mit sous son bras, en entrant, avec une parfaite élégance, et le diamant le plus beau à son épée, celui que M. le régent avait acheté et qui porte son nom. Dès que l'infante fut arrivée, on passa dans la salle à manger ; où le goûter était disposé. Nous eûmes l'insigne honneur de servir Sa Majesté et Son Altesse royale; ensuite nous nous assîmes avant qu'ils fussent levés, mais sur d'autres tables dressées à côté. Les pères et mères se tenaient debout en cercle, comme au grand couvert, sauf les duchesses, à qui l'on apporta leur tabouret. Ce spectacle m'éblouissait. Qu'il y avait loin de là à Villebelle et à la pauvre Martine ! Après le repas, on monta en carrosse et l'on se promena dans les jardins, malgré le froid; ensuite on tira une loterie, où tous les lots gagnaient. Le roi les remettait aux jeunes filles, et l'infante aux cavaliers ; j'eus une

Digitized by Google

bague de saphir, que je n'ai jamais quittée depuis.

VII

Cette journée laissa des traces ineffaçables dans mon esprit, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Louis XV ne l'oublia pas non plus. Il ne m'a jamais revue de fois, qu'il ne m'ait fait l'honneur de m'en parler.

— Vous étiez une jolie petite fille, me disait-il, et vous portiez votre ruban d'un si grand air qu'on aurait cru voir votre abbesse en miniature.

Nous nous trouvâmes tout de suite admirablement placées par cette faveur. Ma tante, un peu effacée en son absence, reprit sa position dans les salons les plus triés; moi, je fus reçue comme une *demoiselle*, bien que je ne fusse encore qu'une enfant, et cela grâce à ma croix. Je pris ainsi de très-bonne heure une consistance dans le monde, consistance que je n'ai point perdue, grâce à Dieu! et que les années ont accrue jusqu'au jour où nous avons quitté la France, chassés par les démolisseurs, par les bourreaux. Je crois bien mourir sur cette terre d'exil; mais je la préfère à la patrie qu'on nous a faite. Quel déguisement, bon Dieu! Qui pourrait reconnaître la France sous ces haillons?

Digitized by Google

J'ai oublié, dans le chapitre précédent, une visite que nous reçûmes à Remiremont; elle me vient à l'esprit à cause d'une singularité que j'ai à dire; mais elle trouvera fort bien sa place ici, et je vais commencer par là, le reste viendra après; je n'ai pas juré de suivre les dates. Une veille de Toussaint, à l'abbaye, madame l'abbesse était souffrante et ne tenait pas salon; nous n'avions guère d'étrangers à cause de cela : on était allé passer les fêtes ailleurs. Il faisait un temps horrible, très-froid, très-mouillé; nos montagnes disparaissaient dans le brouillard, on n'y voyait pas au bout de son nez. Ma tante et deux ou trois familières étaient près du feu de madame, et, par une faveur insigne, on m'accordait de veiller auprès d'elle jusqu'à minuit. Le plus absolu silence régnait; la pluie frappait les croisées, le vent battait les grands arbres du jardin et faisait tourbillonner les feuilles tombées. Tout se taisait dans la ville et dans nos maisons.

— En vérité, madame, dit la comtesse Diane de Lénoncourt, voici une veille de Toussaint bien conforme à la tradition; c'est un jour parfait pour les revenants, et, si nous n'en voyons point, c'est qu'ils y mettront de la mauvaise volonté.

Je jouais dans un coin; on ne faisait pas attention à moi : j'écoutais pourtant de toutes mes oreilles.

— Il y a dans mon pays une croyance, justifiée, dit-on, par une expérience répétée. On assure que, la veille de la Toussaint, lorsque le temps est comme celui d'aujourd'hui, le premier voyageur qui vient

Digitized by Google

demander l'hospitalité entre onze heures et minuit est destiné à mourir dans l'année, de mort violente et fatale, dit la comtesse Marie de Raynach, chanoinesse alsacienne.

— J'espère que nous n'aurons point à vérifier la justesse de votre prophétie, ma chère comtesse Marie, répliqua madame ; les choses merveilleuses frappent tellement l'imagination, que, s'il venait ce soir un hôte quelconque à l'abbatiale, j'en serais inquiète. Heureusement, il tombe des cascades, et personne ne se met en route par une pluie semblable.

A peine madame la princesse achevait-elle ces mots, qu'un laquais se présenta, annonçant qu'un jeune seigneur étranger, voyageant en chaise, désirait passer la nuit à l'abbaye. Ces dames se regardèrent et devinrent pâles ; moi, je restai attentive dans mon coin, ayant peur plutôt d'instinct que de raisonnement.

— Quel est le nom de cet étranger? demanda l'abbesse, et pourquoi venir me rompre la tête de cela? Il fallait simplement prévenir madame l'assistante.

— Ce monsieur a désiré qu'on parlât à madame elle-même ; il sollicite l'honneur de la voir.

— Mais, enfin, quel est-il?

— C'est M. le comte de Horn; il se dit parent de madame la princesse.

— C'est vrai, c'est parfaitement vrai. Mais je ne puis le recevoir ici ; je suis malade, et, malgré toute

Digitized by Google

mon envie de lui être agréable..., faites-lui mes excuses.

— Oh ! madame, reprit ma tante, ce pauvre jeune homme !

— Venir exprès peut-être par une nuit pareille, ajouta une autre.

— Il y aurait de la barbarie ! poursuivit une troisième.

— Madame a déjà reçu bien des gens dans ce petit salon, continua madame de Lénoncourt, et un cousin...

— Je conçois, mesdames, vous êtes curieuses... La légende... Eh bien, faites mes excuses, je le répète, à M. le comte de Horn, et dites-lui que je l'attends dans mon appartement, parce qu'il m'est impossible de descendre.

Le laquais sortit.

— Miséricorde ! s'écria une vieille chanoinesse, qu'est-ce que vous allez penser là ! Un comte de Horn mourir de mort violente et fatale, est-ce que cela se peut, madame ?

— Tout se peut, comtesse Julie ; on est tué à la guerre.

— Ou bien on tombe de cheval.

— Ou l'on est assassiné en voyage.

— Ou l'on se rend coupable de haute trahison, comme le comte d'Egmont, dans le pays de M. le comte, et l'on monte sur l'échafaud.

Digitized by Google

Toutes ces exclamations partirent presque à la fois, mais la dernière souleva des cris de terreur.

— L'échafaud ? Ah ! taisez-vous, madame de Raynach, cela fait mal à supposer, répliqua l'abbesse avec effroi.

Quant à moi, je ne remuais pas. La porte s'ouvrit, on annonça M. le comte de Horn ; nous vîmes entrer un beau jeune homme de vingt-trois ans à peu près, grand, mince, pâle et distingué comme un roi. Ses beaux yeux bleus étaient tristes comme une élégie. Il salua d'un si bon air, qu'il me sembla le plus charmant être que j'aie rencontré de ma vie. Son front avait je ne sais quelle marque fatale, qui, en vérité, ferait croire à la prédestination. Il resta une demi-heure, pendant laquelle je l'examinai tout à mon aise, cachée derrière un fauteuil. On lui servit à souper dans la salle à manger particulière de madame : deux chanoinesses l'accompagnèrent ; il revint un instant, on le conduisit à la chambre qu'on lui destinait ; il partit le lendemain matin, nous ne le revîmes plus. Je vous fais grâce des commentaires de l'abbaye, et même de l'étonnement, de la terreur qui nous frappa toutes, lorsque, au mois de mai suivant, nous apprîmes que le comte de Horn avait été roué pour un assassinat commis rue Quincampoix, dans le temps du système. Je n'oublierai jamais ce beau visage. Combien il a dû souffrir ! et quel supplice ! Un comte de Horn roué ! Toutes les grandes maisons de l'Europe déshonorées par cette tache, à commencer par

Digitized by Google

M. le régent, dont les Horn étaient alliés! Quelle énormité, mon Dieu!

Je voulais vous parler non pas du *systême*, cela traîne partout, mais de ses suites. Quand nous arrivâmes, il n'en était plus question, ou du moins fort peu. Ce qui restait après lui, c'était la ruine des uns et la fortune des autres. Ces fortunes étaient quelquefois singulièrement placées. Nous en eûmes un complet échantillon par une bizarrerie de madame de Prie, laquelle aimait fort à se divertir avant que l'ambition satisfaite fût venue tuer chez elle tous ses autres goûts. M. le duc de Bourbon, dont elle était la maîtresse, avait gagné à la banque des sommes fabuleuses. La marquise imagina de donner deux bals : un pour les victimes, un pour les vainqueurs. Au premier, on ne verrait que des morts; au second, que des ressuscités, car la misère est une mort aussi. Ceux qui perdaient (j'entends les gens de bel air) ressemblaient à tous. Ceux qui gagnaient, c'était autre chose. Elle fit cette collection de caricatures; jamais je ne vis rien de semblable. D'abord, la Caumont, *vendeuse* de lits à l'armée, qui se trouvait à la tête de *soixante et dix millions* pour orner ses yeux éraillés, son nez en marmite et ses dents de manche de couteau. C'était à qui l'épouserait; les plus beaux, les plus jeunes, les plus recherchés couraient après elle. Elle s'était mise sur son vilain cou trois rangées de chatons, agrafés d'un rubis balais large comme un petit écu et qui valait trois cent mille livres. Sa

Digitized by Google

robe était brodée de pierreries, couverte de dentelles, de points d'Espagne, de fleurs et même de plumes; rien n'y manquait. Elle ressemblait à une pagode. On en riait à se tordre, et sa conversation suivait sa toilette. Ma tante l'entreprit, j'écoutai.

— Mon Dieu! madame la comtesse, quelle idée saugrenue a eue madame la marquise d'introduire chez elle ces gens enrichis? Quelles manières cela a-t-il? Tenez, voici là-bas la propre cuisinière d'un de mes voisins, marchand de ferrailles. Elle a gagné quinze cent mille livres, et fait la dame. On lui a vendu une baronnie, elle est madame la baronne. Qu'en dites-vous?

— Puisque vous êtes si bien instruite sur cette société inconnue pour moi, vous me nommerez, j'espère, quelques-uns de ces masques. Ce monsieur... ?

— Ah! oui, il a une gibbosité, à ce qu'il dit. Une gibbosité, comprenez-vous? Ces mots-là n'existent pas pour les pauvres. Il les a trouvés au fond de son sac de huit cent mille livres, qu'il a gagnées en prêtant sa *gibbosité* pour servir de pupître aux agioteurs. Il peut l'aimer, sa gibbosité, elle lui rapporte gros! Ah! en voilà des laquais! Celui qui a le nez si long s'est trompé le premier jour où il a eu un carrosse: au lieu d'entrer dedans, il est monté derrière, selon son habitude. Celui qui lui donne la droite en est un autre, appartenant, s'il vous plaît, au curé de Saint-Germain des Prés; il a commandé un vis-à-vis pour

Digitized by Google

lui-même, et, quand on lui demanda quelles armes il y voulait mettre, il répondit : « Les plus belles ! » Le voilà, c'est *lui-même ;* aussi il ne lui manque que la livrée. Et tous ces autres ! cela n'aurait point de fin. Moi seule, dans cette séquelle, j'avais des antécédents de fortune et de rang. Je connais les maréchaux, les généraux ; ils m'appellent *maman Caumont*, et, si je voulais être duchesse, j'ai des duchés à revendre. Mais, bah ! j'aime mieux m'appeler *la* Caumont ; je n'ai ni gêne ni étiquette, je mets mon pot-au-feu dans ma chambre, si cela me plaît, et l'on ne m'en fait pas moins de révérences.

Cette femme avait beaucoup d'esprit naturel ; elle tapait à droite et à gauche, sans calculer, mais dans un langage impossible à rapporter ici. Elle servit de jouet à la moitié de la cour, dont elle se moquait elle-même quelquefois plus finement que les courtisans les plus déliés. Elle dit encore à la comtesse Olympe quelque chose que je me rappelle :

— Est-il vrai, madame, que le roi soit si charmant? Un de *mes* ducs assure que, l'autre jour, à son petit lever (son lever sera petit jusqu'à ce que le roi soit grand), enfin, on assure donc qu'on lui a présenté M. de Coislin, évêque de Metz, et qu'en l'apercevant, il s'est écrié : *Ah! mon Dieu qu'il est laid!* L'évêque ne sait guère vivre, à ce qu'il me semble, car il a répondu : *Voilà un petit garçon bien mal appris.* Comme si cet enfant n'avait pas le droit de trouver laid cet évêque de Coislin, qui est venu quêter chez

Digitized by Google

moi et qui est affreux! Aussi, je ne lui ai donné que trois pistoles.

Ma tante riait aux larmes et le cercle avec elle.

— Parlez-moi du régent, à la bonne heure! continua la veuve, ravie de son succès; il est franc, au moins, celui-là : il appelle tout par son nom et ne marchande pas ceux qui l'ennuient. Il faut vous dire que, du matin au soir, mon hôtel est plein de gens qui veulent épouser mes écus; cela m'amuse et me paye l'intérêt de ce que je leur prête; quelquefois le fonds aussi, et il ne me reste que celui-là. J'en ai de toutes les couleurs et de toutes les tailles, de toutes les professions et de tous les rangs. J'ai des ducs, vous le savez; j'ai aussi des présidents. Il y en a un que je déteste depuis qu'il m'a raconté une petite histoire en dérision de ce bon régent. Il faut voir son air pincé, quand il en parle! Il l'assommait de ses harangues et de ses remontrances, depuis deux heures il le massacrait de paperasses, le prince avait mieux à faire, et je le comprends bien! Impatienté, il lui jeta un *Allez-vous faire... tout ce que vous voudrez!* Un petit robin, joli comme un cœur, qui venait aussi chez moi avec son grand flandrin de président d'oncle, lui répondit d'une voix futée : *Votre Altesse ordonne-t-elle qu'on fasse registre de la réponse.* Sans lui, ces imbéciles se fâchaient; ils promenaient leurs robes rouges dans les rues, on les envoyait à Pontoise, et voilà le beau grabuge qui en résultait. Je n'épouserai jamais un de ces museaux-là!

Digitized by Google

— Épousez un duc, madame, c'est votre vraie destinée.

— Un duc! Lequel? Valent-ils les robins? Au parlement, n'a-t-on pas craché cette phrase aux ducs de Gèvres et de Villeroi, qui voulaient passer avant M. de Luxembourg : « Il est bien étonnant, messieurs, que les descendants de deux notaires, qui ont autrefois signé le contrat de mariage du bisaïeul de M. de Luxembourg, viennent aujourd'hui lui disputer la préséance. Le voilà, le contrat, messieurs; il est signé *Neuville* et *Patin !* » Que dites-vous de cela?

— Elle est charmante, madame Caumont, dit M. le duc de Bourbon, qui s'était approché pour entendre; elle sait toutes les histoires et tous les ponts-neufs.

— Je le crois bien, que j'en sais des histoires ! J'ai des amoureux plein ma chambre : tout Paris! Que diable voulez-vous qu'ils me disent? Des fadaises, des compliments, cela m'ennuie, et, en bonne conscience, les pauvres gens, ce serait trop leur demander. Ils me racontent les aventures de leurs voisins, afin de se nuire mutuellement, et croyant, les sots! qu'en écartant les autres ils arriveront. Ils ont bien trouvé leur bête! Je les connais! J'ai vendu des lits à l'armée. Quant aux ponts-neufs, oh ! que oui, je les sais, je les sais tous, et les vieux et les jeunes. En voulez-vous un?

La fille à Dangeau
Ressemble à Dangeau,
Et M. Dangeau
Ressemble à...

Digitized by Google

— Voulez-vous vous taire, interrompit un M. de Lamoignon, placé à côté d'elle; cette chanson est de madame la duchesse de Bourbon.

— Vous pouvez parler tout haut, monsieur; ce n'est pas un secret, tout le monde sait cela. Elle en a bien fait d'autres? En voulez-vous encore?

Monseigneur de Conti...
Le petit duc mon ma...

Ma tante lui mit la main sur le bras et lui montra le prince qui se retirait en arrière.

— Ah! mon Dieu! madame la comtesse, vous avez raison, c'est sa mère, à ce brave prince, et peut-être cela l'ennuie! Je l'aime, parce qu'il a gagné au *système* et qu'il a prêté son carrosse pour faire évader M. Law; il n'est point ingrat, celui-là.

Toute la soirée, elle tint le dé et amusa le bal. Cette fantaisie, en apparence si futile, de madame de Prie, couvrait des desseins politiques imminents Dans la prévoyance de l'avenir et pour amener M. le duc de Bourbon aux affaires, elle méditait un emprunt considérable. Quand le jour fut venu, elle le trouva chez tous ces gens qu'elle avait flattés d'une manière désintéressée en apparence, en particulier chez la Caumont, qui lui resta dévouée, même après son exil. C'était une habile femme que madame de Prie!

Elle aida à sauver le duc de la Force, qui, gorgé d'argent par le *système* et ne sachant qu'en faire, imagina, s'il vous plaît, de se mettre épicier! un pair

Digitized by Google

de France! et cela afin de s'enrichir encore! La noblesse en fut si indignée, qu'on lui fit son procès et qu'on l'accusa en parlement. On voulait le décréter de prise de corps : le maréchal de Villeroi, madame de Prie, ses autres amis, firent si bien, qu'on discuta des questions d'étiquette; on gagna du temps, et le tout se borna à une réprimande. Il fut tenu d'en user d'une manière plus convenable et plus conforme à sa dignité de pair de France.

On me combla de joie en me conduisant à une superbe cérémonie qui eut lieu à Versailles. C'était la réception de Méhémet-Effendi, ambassadeur de la Porte. Le roi y fit son premier acte de royauté publique, sans être patronné par M. le régent ou par ses gouverneurs. Il parut seul sur le trône, revêtu de ses habits royaux et des diamants de la couronne; on l'en avait chargé. Il était si beau ainsi, que personne ne pouvait s'en taire. L'ambassadeur le salua à la manière orientale et ne sut pas réprimer un mouvement d'admiration à l'aspect de cette cour magnifique, de cette galerie splendide, où l'or et les cristaux étincelaient au feu de mille lumières, de ce jeune monarque, l'espoir du premier pays du monde. Il assura Louis XV qu'en sa considération, Sa Hautesse prenait sous sa protection les religieux de Jérusalem, et qu'elle avait donné des ordres pour la réparation de l'église et du monastère du Saint-Sépulcre. Sa Majesté n'écoutait guère; elle examinait curieusement les habits de l'ambassadeur, les perles et les dia-

Digitized by Google

mants qui les couvraient, et dit tout bas au maréchal de Villeroi, pendant que le musulman faisait ses salamalecs à la manière du *Bourgeois gentilhomme :*

— Croyez-vous, monsieur, que toutes ces pierreries soient fines? Il en aurait donc autant que moi?

Ce propos est bien d'un enfant de treize ans !

Ce Méhémet-Effendi mit la cour et la ville en révolution. On avait annoncé qu'on le défrayerait de tout. Au bout de quelques semaines, il se plaignit et demanda qu'on remît l'argent à ses domestiques, afin qu'ils pussent s'arranger selon les lois de leur religion. On y consentit; il n'en coûtait pas moins de deux mille livres par jour. L'ambassadeur mangeait en public; c'était à qui irait y assister, surtout parmi les femmes. Il était beau et avait l'œil remarquablement intelligent. Il regardait celles qui passaient d'une façon étrange, comme s'il n'avait qu'à étendre la main pour les saisir. On ne voyait point son sérail; aussi faisait-on mille contes là-dessus. J'en sais un véritable, que tout le monde ignore et que madame de Prie me confia, sous le secret, à l'époque de son *ministère*. Un jeune fille de la maison d'Effiat, destinée à prendre le voile, fut amenée un jour à cette audience. Elle allait quelquefois, en attendant son noviciat, chez la marquise de Chauvelin, à qui elle donna mille ennuis par la suite. Cette jeune personne avait le couvent en horreur ; elle cherchait tous les moyens de s'y soustraire, et les plus romanesques lui semblaient les meilleurs. Elle se monta la tête

Digitized by Google

pour cet homme, en devint éperdûment amoureuse, et lui fit savoir que, s'il voulait l'emmener, elle le suivrait dans son pays, à condition qu'il ne la forcerait pas à se faire Turque. Méhémet accepta ; il donna ses instructions à un agent ; il en résulta un bel et bon enlèvement. Elle disparut, une nuit, des Ursulines, sans que nul pût imaginer où elle était, et certes on ne pensa pas à l'ambassadeur. On la fit chercher partout ; il la cacha si bien sous les voiles et le costume de ses odalisques, qu'il lui fit quitter Paris à la barbe du lieutenant de police, pendant que celui-ci se donnait au diable de ne pas la trouver. Le plus beau de l'affaire, c'est qu'arrivé à Marseille, toujours aux frais de l'État, le Méhémet remettait de jour en jour son embarquement sous tous les prétextes possibles. Il s'y décida enfin ; mais il se prétendit si malade, qu'il fallut le débarquer à Gênes. La frégate du roi qui le conduisait, attendit ses ordres. Il décampa simplement, emportant avec lui les présents de Louis XV à son maître et ce qu'il avait pu accrocher d'argent. Il planta là la novice et le reste. Jugez de son désespoir !... Elle qui avait tout quitté pour lui, rester sans ressource si loin de Paris, avec une confession comme la sienne à faire à sa famille ! La pauvre enfant ne s'en sentit pas le courage. Elle chercha d'abord parmi les oripeaux de l'ambassadeur (et ce qu'il avait laissé n'était pas lourd), elle chercha de quoi avoir un morceau de pain; cette friperie ne valait pas un écu de six livres.

Digitized by Google

Les femmes du sérail se jetèrent sur elle et la battirent cruellement pour se venger des préférences du maître, maintenant qu'il n'y était plus. Puis elles la mirent à la porte, sur la place, presque nue, en l'appelant : « Chienne ! » ce qui est une manière de politesse à la façon turque, à ce qu'il paraît. Elle pleurait et cachait son visage dans ses doigts, ne sachant où aller ni que faire. Les passants en eurent pitié, et, devinant dans ses paroles entrecoupées qu'elle était Française, ils la conduisirent à l'ambassadeur, c'est-à-dire à celui de France ; le Méhémet courait les champs. Là, ce fut une autre chanson, elle ne voulait point dire son nom. Ils firent tant, qu'ils la persuadèrent : elle le murmura honteuse. On écrivit à sa famille, et, quand on reçut l'ordre de la renvoyer à son couvent des Ursulines, il se trouva qu'un noble Génois, épris de sa beauté vraiment extraordinaire, la demanda en mariage, passant par-dessus la peccadille turque, dont on ne parla point. Elle devint sa femme, et rencontra ainsi son bonheur dans cette aventure si mal commencée. Méhémet-Effendi était un aventurier, un fripon adroit qui, après avoir joué la comédie en France, n'osait retourner dans son pays de peur de la bastonnade et du pal.

Digitized by Google

VIII

Croyez-vous aux sorciers? Quant à moi, je vous déclare que j'y crois comme à ma croix de par Dieu, que j'y croirai toute ma vie, et cela par la bonne raison que j'en ai vu plusieurs. D'abord le comte de Saint-Germain et Cagliostro, et puis un autre dont c'est le moment de conter l'aventure, car elle arriva vers cette époque et devant mes yeux. J'ai vu le sorcier; je crois bien aussi que j'ai vu le diable et sa mule, ou, du moins, cela y ressemblait fort. Je tressaille quand j'y pense après tant d'années, et ces visages sont tellement gravés dans ma mémoire, que, si jamais je vais en enfer, ce dont Dieu me garde! je reconnaîtrai ce maître diable et sa monture.

Dans la maison qui touchait la nôtre, derrière Saint-Germain-l'Auxerrois, proche de la rivière, demeurait un procureur nommé Dumas. Il était prodigieusement riche et n'exerçait plus. Cette maison, de la plus haute antiquité, avec une tourelle à chaque angle, semblait un petit château fort. Le procureur, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, était un petit vieillard leste, rose, pimpant, l'air godelureau, courant encore après les jeunes filles du quartier, somme totale, ne portant pas plus de soixante an-

Digitized by Google

nées. Il avait un fils nommé Eudes, âgé de cinquante ans, qui semblait son père, desséchait du célibat et n'osait pas regarder une femme, tant il était bête et dévot. Sa sœur Louise, vieille fille hargneuse, pelée, au nez rouge et aux yeux miteux, tourmentait du matin au soir une pauvre servante nommée Margariton, qui venait se réfugier chez nous et que mademoiselle Sauvert protégeait. Elle racontait sur son maître des histoires étranges et nous donnait envie de les éclaircir. Les commères du quartier la soutenaient, et la famille Dumas était aussi détestée que crainte, depuis Saint-Germain-l'Auxerrois jusqu'à la Grève, où, assurait-on, elle prendrait fin un jour.

Maître Dumas passait pour sorcier. On basait cette croyance sur ce qu'il lisait beaucoup, sur son absence complète de l'église, et sur ce que nul prêtre n'avait entendu sa confession. Il s'était fait disposer, au haut d'une de ses tourelles, une chambre que je voyais de la mienne, et qui me faisait venir la chair de poule; il allait y étudier les astres, y dresser ses thèmes de nativité, et nombre de gens venaient l'y consulter la nuit, assurait-on.

Tous les vendredis, à trois heures précises après midi, maître Dumas montait à son réduit, comme madame Marlborough, et s'y enfermait à double tour. A peine y était-il installé, que le pas d'une mule se faisait entendre dans la rue; elle portait un homme d'une taille remarquable, et je puis vous les décrire tous les deux, après un signe de croix, car je les

Digitized by Google

vus bien souvent pendant mon séjour à Paris; ils passaient sous mes fenêtres. La mule était haute comme un grand cheval, elle allongeait le trot et le galop. Elle était belle à miracle, noire de jais, et c'eût été la plus charmante monture de voyage, sans une plaie saignante et vive, sur la cuisse gauche, qui restait toujours dans ce même état, sans jamais guérir.

L'homme avait la mine fière et dure; il était vêtu d'un justaucorps noir, avec une veste rouge, le tout à la mode antique, ainsi que son chapeau à plume cramoisie. Il avait sur le front trois blessures semblables à celle de sa haquenée, ce qui le rendait hideux et forçait à détourner les regards, quoi qu'on en eût. Il semblait qu'un feu subit vous montât au visage, comme à l'entrée d'un four, et cela à travers la vitre; je vous atteste que je l'ai éprouvé. Depuis trente ans, homme et bête venaient chaque semaine, à la même heure, au même jour; nul ne les avait rencontrés ailleurs que sur le quai, d'où ils semblaient surgir, et, quand on les suivait, ce que les apprentis essayèrent vingt fois, on les perdait toujours de vue vers le cimetière des Innocents.

Le cavalier, dès qu'il arrivait, mettait pied à terre dans la cour : il laissait sa mule sans l'attacher; elle restait immobile à la même place, était toujours alerte et ne souffrait pas qu'on l'approchât.

L'homme montait à la chambre secrète, ouvrait la porte bardée de fer, entrait, s'enfermait une heure avec Dumas; puis il redescendait sans parler à per-

Digitized by Google

sonne, enfourchait sa mule et disparaissait au grand trot. Le procureur ne revenait jamais, ces jours-là, près de ses enfants qu'au moment du souper. Les prêtres s'étaient à plusieurs reprises mêlés de ce mystère; M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois essaya en chaire une allusion positive, rien n'y fit.

Le 31 décembre 1723, un mercredi, je me mis au hasard à la fenêtre, j'attendais mes étrennes de madame de Prie, et je bravais le froid pour les voir venir de plus loin. Il était dix heures du matin. J'entends tout à coup dans la rue un pas lourd et retentissant, je me retourne et j'aperçois l'inconnu et sa mule, se dirigeant très-vite vers la maison de maître Dumas. Étonnée de cette visite inaccoutumée, je courus à ma chambre, qui donnait sur la cour voisine, en face de la tourelle ensorcelée; je vis très-distinctement l'homme passer devant toutes les fenêtres de l'escalier tournant, on ferma la porte du réduit, et je restai involontairement comme attachée à ma place, curieuse de ce qui allait s'ensuivre. La mule était dans la cour, comme à l'ordinaire. J'entendis un grand cri, puis une discussion très-vive, les voix s'élevaient fort haut, sans qu'on pût distinguer les paroles. Cette querelle dura plus de deux heures; enfin l'étranger s'élança dehors, descendit si vite les degrés, qu'à peine le vîmes-nous par les ouvertures, sauta sur sa mule et disparut comme un éclair. On n'eut pas le temps de le reconnaître. Les croisées de tout le quartier étaient garnies de spectateurs; on se

Digitized by Google

questionnait avec empressement, et vous jugez si les histoires allaient leur train. Ce fut bien pis quand Marqueriton accourut et raconta, avec de grands cris, que maître Dumas était changé du blanc au noir; qu'au lieu de ses belles couleurs, de sa jeunesse prolongée, de son esprit vif et présent, c'était maintenant un cadavre que la mort couvrait de sa face livide, qu'on ne l'entendait plus parler, et qu'enfin il n'avait pas pour deux heures de vie. Il balbutia à ses enfants qu'il ne dînerait pas avec eux, puis il témoigna le désir de remonter à la chambre secrète; mais, au lieu de grimper sur son échelle comme un chapard, il fallut le hisser à grand'peine et l'asseoir dans son fauteuil. Sa fille lui dit que certainement il ne reviendrait pas sans aide; il ordonna qu'on vînt le chercher à quatre heures, qu'on l'enfermât à double tour, et que son fils emportât la clef.

Vous jugez dans quel état de curiosité excitée se trouvait notre voisinage. Je ne quittai pas mon observatoire, je l'avoue : ma tante me gronda, et elle eut raison; elle se moqua de ma crédulité, elle eut tort, la chose valait la peine d'être crue. A quatre heures, les enfants se disposaient à monter près de leur père, lorsqu'un audiencier, ami de la famille, vint faire une visite; on lui proposa d'aider à la descente du crucifié, Dumas en avait l'air. Ils allèrent à la porte, l'ouvrirent : la chambre était complétement vide; maître Dumas avait disparu sans laisser de traces. On chercha partout, jusque dans les endroits invrai-

Digitized by Google

semblables, dans les cornets, dans les tiroirs, dans les rayons de la bibliothèque, rien! On fit venir les maçons, les architectes, on sonda les murs, la police s'en mêla, et, malgré toutes les investigations, il fut impossible de savoir ce que le diable avait fait de son confident. Je ne dormis pas de deux mois; je croyais toujours voir des figures atroces, des cornes et des pieds fourchus, et je tremblais des pieds à la tête quand la lueur, éclairant la tourelle maudite, la détachait du sombre bâtiment. L'idée que le *malin* avait été là, qu'il hantait peut-être encore cette poivrière, me faisait faire des signes de croix désordonnés, au point que je ne connaissais plus ma main droite de la gauche. Peu à peu, cependant, ces impressions s'effacèrent, j'oubliai maître Dumas et ses sortiléges. Une circonstance tout aussi singulière me les rappela bien des années après.

En 1745, j'étais un soir à Marly, dans le petit appartement que Sa Majesté s'était fait arranger au quatrième pavillon, et où il ne recevait que ses intimités particulières. Le temps était horrible, il tonnait, l'obscurité la plus profonde régnait sur la nature, bien qu'il ne fût que sept heures du soir au mois de septembre. C'était un petit voyage, c'est-à-dire un voyage sans suite et sans courtisans, de ces échappées de trois jours que Louis XV aimait tant à prendre sur la grandeur et l'étiquette. Le comte de Saint-Germain, alors tout nouveau à Versailles, était auprès de nous; cet homme donnait souvent à a

Digitized by Google

conversation un tour vers le merveilleux; quoi qu'on en eût, on l'écoutait, on le croyait, et il inspirait une terreur superstitieuse. On raconta quelques histoires de revenants : il en savait plus que personne sur ce chapitre; il nous donna des explications étonnantes, entre autres celles du masque de fer, qu'il avait connu, assurait-il, et qui faisait dresser les cheveux; je vous la raconterai quelque jour. Le roi, qui savait le secret, ne voulut rien nous répondre; mais il frissonnait et répétait hors de lui :

— Taisez-vous, comte, taisez-vous!

— J'ai découvert bien des choses encore, bien des choses que je ne raconterai pas au roi; car j'aime peu la Bastille, j'y ai passé six mois sous le roi François Ier pour une épigramme contre la duchesse d'Étampes, et cela m'en a guéri à jamais; d'ailleurs, la Bastille ne fera pas de vieux os, comme dit la nourrice de mesdames de France.

Nous ne relevâmes point ce propos, il ne me frappa réellement que depuis, quand il reçut sa triste exécution. Ce soir-là, j'étais toute à la curiosité.

— J'ai vu un sorcier avant de vous voir, monsieur, et je suis convaincue que j'ai vu aussi le diable.

— Cela se peut, madame, il se montre souvent; et, si vous avez seulement un créancier, vous ne devez pas vous faire faute de le rencontrer. Mais de quel sorcier s'agit-il ?

— L'enfer l'a englouti tout vivant, corps et âme : c'est le procureur Dumas.

Digitized by Google

— Ah! je me rappelle cette histoire, s'écria le roi; elle m'a très-effrayé dans mon enfance. On n'en a jamais pu savoir le fin mot; le lieutenant de police en a failli perdre la tête. On a accusé sa famille, je crois.

— Bien à tort, ils étaient innocents, surtout les chefs.

— Savez-vous donc quelque chose à ce sujet, monsieur?

— Je sais l'histoire tout entière, madame.

— Quoi! le sort de Dumas vous est connu?

— Comme le mien propre.

— Ah! sire, permettez au comte de nous raconter cela!

— Non-seulement je le lui permets, mais je le lui ordonne.

— Dites vite, dites, monsieur le comte.

— Cela ne se peut pas ainsi, il faut d'abord une petite préparation; je ne demande que dix minutes, et je suis aux ordes du roi.

Il se leva alors, prit dans sa poche une baguette d'ivoire, admirablement travaillée, traça un cercle autour de lui, prononça des paroles étranges, écrivit sur ses tablettes des figures hiéroglyphiques, puis il dit:

— Les ouvriers chargés de chercher les traces de Dumas, dans sa maison, ne les ont point trouvées, parce qu'une puissance terrible rendait ces recherches vaines. Voici pourtant le fait: Dumas avait dans cette

Digitized by Google

chambre haute une trappe, si artistement mise qu'on ne put la découvrir. Sous cette trappe se rencontre un escalier à vis; il conduit aux entrailles de la terre, dans un caveau peuplé d'instruments e chimie et de creusets. Dumas, grâce à une liqueur réconfortante, put descendre cet escalier; il s'assit, prit une coupe d'agate dans laquelle il trouva une potion préparée, qu'il lui était ordonné de boire : il la but. Cette potion lui donna le sommeil éternel.

— Le mystérieux visiteur était donc Satan, alors ?

— Sire, il ne m'est pas permis d'en révéler davantage, sous peine de m'exposer aux plus grands malheurs ; mais, si le roi veut se faire rose-croix, je lui apprendrai cela et bien d'autres choses qu'il lui serait utile de savoir.

Le roi ne répondit pas : il n'était point rassuré, ni moi non plus; cependant je poussai la chose à fond.

— Le roi serait bien bon, dis-je, d'ordonner au lieutenant de police de nouvelles recherches aux endroits indiqués; nous verrions si réellement M. le comte est devin.

— Vous avez raison, comtesse, et, pas plus tard que demain, nous en aurons le cœur net.

Les ordres furent donnés, les recherches faites; la trappe était au lieu désigné, cachée sous des rainures imperceptibles, l'escalier aussi. On descendit, on trouva le cadavre de Dumas, encore vêtu, parfaitement conservé, couché sur un tapis et semblant dormir. A côté de lui étaient une coupe d'agate et

Digitized by Google

un flacon de cristal brisés. Aussitôt qu'on le toucha, il tomba en poussière, comme un homme brûlé par le feu du ciel. Le rapport fait, vous jugez combien nous crûmes au comte de Saint-Germain ! Je ne finirais pas, si je vous énumérais les mille circonstances où il prouva véritablement un pouvoir surnaturel. Je suis très-facile à persuader sur ces matières ; pourtant j'ai vu bien des déceptions, entre autres celle du comte et de la comtesse de Réaucourt, chez lesquels j'étais en visite à leur château de Pont-au-Bois, près de Fontainebleau, quand cela arriva. Ce fut une des vraies *mystifications* (voilà un mot inventé par la détestable queue de ce siècle ; je le prends néanmoins), je répète, une des vraies *mystifications* de ma vie. Trois domestiques de la comtesse imaginèrent de lui voler ses diamants et de les aller enterrer, jusqu'à ce qu'ils puissent les reprendre, les partager et se faire à chacun une jolie fortune, afin de vivre *en bourgeois*. On employa tous les moyens possibles, absolument comme pour le procureur Dumas, seulement le comte de Saint-Germain n'était pas là pour découvrir la cachette ; les complices se turent, on ne sut rien. La comtesse, en désespoir de cause, eut recours à un devin habitant le plus proche village, et lui fit offrir une grosse somme, s'il consentait à venir à Pont-au-Bois et à y exercer son ministère d'interprète entre le diable et le trésor. Le devin ne se sentait pas très-certain de son fait, malgré son assurance ; il refusa d'abord : on insista si vivement,

Digitized by Google

qu'il craignit de perdre sa réputation et accepta à des conditions fabuleuses. Il demanda à rester trois jours au château, à y faire trois dîners aussi exquis que *les riches*, à être servi par un laquais, enfin de mettre le nez à une lucarne pour regarder la vie élégante, et s'en aller après gros Jean comme devant. Ceci fut accordé. Il avait un drôle de nom, ce sorcier, il s'appelait Selleri. On envoya le carrosse au village le chercher et l'amener, on le logea dans une belle chambre, on mit tout à sa disposition, on le pria d'examiner la maison et de ne se laisser manquer d'aucune chose. Les voleurs, peu crédules, confiants à leur discrétion mutuelle, ne s'inquiétèrent pas. L'un d'eux fut désigné pour servir le devin : il servit le premier dîner spécifié dans le contrat. Le paysan se gobergea à son aise, avala tout, vin exquis, gibier, volailles, petits pieds, tout y passa. Le laquais se divertissait infiniment de cette ripaille, riant dans sa barbe de ses maîtres, assez simples pour croire en cet imbécile, et de cet imbécile lui-même, qui se donnait de si grands airs. Quand il eut bien bu, bien mangé, Selleri se leva enfin, la *bedaine* si ronde qu'en conscience on n'y eut pas logé une mauviette. Il poussa un soupir de regret, en regardant le valet placé en face de lui, et murmura d'une voix lamentable :

— En voilà un !

Rien n'est traître comme la conscience; le domestique, qui se sentait coupable, s'effraya du regard

Digitized by Google

fixe du sorcier et se crut deviné par lui. Il alla vite trouver ses complices, leur conta la chose et assura qu'il ne resterait pas davantage sans se trahir auprès de cet homme redoutable. Un de ses camarades, moins poltron que lui, se moqua de sa frayeur et lui offrit de le remplacer le lendemain, en l'assurant que lui ne se laisserait pas intimider. Le lendemain, la même scène se renouvela : Selleri mangea le succulent dîner, il le dégusta avec le même bonheur, et en se levant il dit, d'un accent plus tragique encore que la veille :

— En voilà deux !

Le laquais, si brave de loin, frappé de cette coïncidence, courut à ses amis, plus effrayé encore que l'autre, en ajoutant que cet homme était sorcier et qu'il savait toute leur affaire.

— Vous êtes des lâches ! s'écria le troisième; j'irai, moi ! Vous verrez que le hasard seul a amené vos frayeurs et qu'il ne me reconnaîtra pas.

Il y alla, en effet. Pendant tout le dîner, Selleri ne prononça pas un mot, il fit des soupirs d'ouragan, prolongea le dessert autant que possible; enfin il fallut bien se lever, et, plus triste, plus désespéré que jamais, il s'en alla, le regardant d'un air furieux :

— En voilà trois !

Pour le coup, le sceptique n'y tint plus : lui et ses camarades, persuadés que la science les avait devinés, espérant obtenir de l'indulgence par un aveu tardif, se jetèrent aux genoux du grand homme, con-

Digitized by Google

vinrent de leur crime, offrirent la restitution, à la condition expresse de ne point être livrés à la justice. Selleri d'abord étonné, ne comprenant pas qu'il fût si habile, se remit peu à peu et retrouva son adresse de paysan.

— Vous voyez que rien ne m'est caché, il m'est tout aussi facile de dire où vous avez mis le trésor; mais je veux éprouver votre franchise, et, si vous ne me trompez pas, je vous promets d'intercéder pour vous.

Les valets s'empressèrent de montrer la cachette, le sorcier la remarqua très-exactement, puis il dit à ses victimes :

— C'est bien, vous êtes de braves voleurs ; pourtant, croyez-moi, détalez : il en est temps encore; quand j'aurai arrangé votre affaire, je vous préviendrai.

On convint d'un moyen de communication, et les coupables s'éclipsèrent; en même temps le rusé Selleri se fit emmener au salon, où nous étions tous, déclara qu'il avait vu les diamants, que les coupables s'étaient fait justice et qu'il allait conduire immédiatement la comtesse à l'endroit où étaient déposées ses pierreries. Nous partîmes, très-empressés; M. de Réaucourt était absent et, nous autres femmes crédules, nous nous en donnions à cœur joie de ne pas douter. Notre homme prit une baguette, fit mille simagrées, eut l'air de chercher, enfin la baguette tourna à l'endroit voulu, on fouilla et tout fut re-

Digitized by Google

trouvé. Nous criâmes au miracle. Dans le canton, on ne parla d'autre chose, et la réputation du devin fut telle qu'il gagna de l'argent comme un financier. Sur ces entrefaites, M. de Réaucourt revint. Il se moqua de nous et prétendit que notre sorcier devait sa science à quelque intrigue et que certainement il serait très-facile de le confondre.

— Faites-le venir, ajouta-t-il, et nous verrons.

Nous étions trop sûres de notre fait pour hésiter. On manda Selleri, on réunit toute la maison, et là M. de Réaucourt, dit :

— Voici une petite boîte bien scellée : si tu peux savoir ce qu'elle renferme et le faire connaître, je te considérerai comme un vrai magicien et je te ferai compter vingt louis ; mais, si tu te trompes, je t'accuserai d'être complice des voleurs, je te ferai donner cinquante coups de bâton et je te livrerai à la justice.

Le malheureux prit la boîte en tremblant, et joignant les mains, il s'écria :

— Ah ! pauvre grillon, te voilà pris !

M. de Réaucourt resta stupéfait : il avait enfermé dans sa boîte un petit grillon des champs ; il le montra à tout le monde et il ne douta plus. On donna non-seulement les vingt louis, mais encore un présent considérable. Selleri se crut lui-même sorcier et voyagea dans toute la France pour augmenter son magot et pour exalter sa réputation. J'appris ainsi le mot de l'énigme. M. Selleri vint exercer son indus-

Digitized by Google

trie à Remiremont ; les gens de madame l'abbesse l'arrêtèrent, on le mit en prison, je le sus, je reconnus mon homme, je voulus l'interroger. Il se jeta à mes pieds et me raconta l'histoire des voleurs; quant au grillon, c'était le hasard : en faisant ses sortiléges, il imitait le chant de cette mièvre bête, qui n'en pouvait mais. De là, les paysans le surnommèrent le *Grillon*, et c'était en parlant de lui-même et dans la crainte mortelle qui l'avait saisi, qu'il s'écria : « Pauvre Grillon ! »

Il n'était pas plus sorcier que cela !

Et moi qui l'avais tant prisé ! Ce me fut une déception, et je n'en crus pas moins au comte de Saint-Germain et au procureur. Nous en causions encore avec le roi, en revenant de Marly, et M. de Nédonchel, officier des gardes, qui courait à la portière, me fit une peur horrible, par une grande plaque de boue qu'il envoya sur l'habit de Sa Majesté. Il me sembla qu'un lutin entrait par la fenêtre. Le roi se pencha en dehors, et dit fort tranquillement :

— M. de Nédonchel, vous me crottez !

— Oui, Sire, à l'anglaise, répondit l'officier, qui dans sa manie anglomane prenait un mot pour l'autre.

Louis XV se contenta de relever la glace, en souriant :

— Ce bon M. de Nédonchel, ajouta-t-il, ne parle et ne pense plus qu'anglais.

Je vous assure que Louis XV était bien bon et bien

Digitized by Google

spirituel, et que, si on ne l'avait pas gâté, ce pauvre royaume serait encore debout.

IX

Je ne m'astreins pas aux dates, je l'ai déjà annoncé. J'écris à mesure qu'un souvenir me vient, et selon que ma mémoire est tournée. C'est ma boussole : souvent elle me montre obstinément un personnage, dont il me faut parler malgré moi, et alors je ne saurais dire autre chose. Pourtant, quand elle me laisse tranquille, je cherche à mettre de l'ordre dans mon récit; aujourd'hui je puis retourner en arrière et reprendre la Régence où je l'ai laissée, à l'arrivée de l'infante, dont nous avions eu l'honneur de former la cour. Je n'ai la prétention d'apprendre à personne qu'elle était fille de Philippe V, roi d'Espagne, et, par conséquent, cousine germaine du roi. On arrangea politiquement ce mariage, assez difficile à digérer, l'infante n'ayant que six ans et le roi treize. Il fut convenu qu'on élèverait la princesse en France; on lui donna un appartement au Louvre, et l'on arrangea pour ses jeux ce petit parterre, en face de la Seine, qui depuis a conservé le nom de *jardin de l'Infante*.

Digitized by Google

Dans le bal dont j'ai parlé, Son Altesse royale m'avait remarquée; j'eus le bonheur de lui plaire, et, bien que plus âgée qu'elle, elle demanda que je fusse admise à son intimité. Vous jugez qu'on ne la refusa point; mais vous ne sauriez vous figurer la guerre de petites filles que cela amena. Mes compagnes m'auraient volontiers arraché les yeux; je retrouvai les jalousies de mes sœurs, les fureurs intestines, les ironies et les malices. Ceci me fit penser deux choses : d'abord, j'acquis une grande opinion de moi, puisque partout je faisais tant d'envieuses; ensuite je pris mon sexe en une horreur assez méritée. Je ne me rendais point compte alors d'une vérité très-claire que voici : les femmes sont généralement bonnes pour les hommes; elles ont pour eux le dévouement, la passion, la tendresse, tout ce qui vous plaira, lorsqu'elle ne leur font pas manger le blanc des yeux à force de coquetterie et de despotisme. Mais entre elles elles sont impitoyables, elles sont féroces. Elles se font tout le mal imaginable, soit à coups de griffes, soit à coups de dents; elles ne s'épargnent pas plus une piqûre qu'une embuscade : c'est une paix armée, plus dangereuse qu'une hostilité ouverte. Et quelle sottise! l'esprit de corps les sauverait de bien des ennuis : les hommes sont en cela plus adroits qu'elles; ils se soutiennent, sauf les cas de rivalité déclarée, et encore la galerie se partage-t-elle en deux camps. Chez nous, au contraire, si deux femmes se disputent, les autres tombent sur toutes les deux; c'est plus sûr, il

Digitized by Google

semble qu'on abatte ainsi deux ennemis au lieu d'un. On n'a ni merci ni pitié, on tape à tort et à travers: sauve qui peut! et personne ne se sauve; en évitant un guêpier, on en trouve cent autour de soi, et l'on y tombe la tête la première.

L'infante était une charmante enfant, un peu brune, un peu jaune, à cela près jolie comme un ange. Son appartement était le sanctuaire du bonheur rêvé par les enfants! il y pleuvait des joujoux. Le roi, M. le régent, tous les princes, le cardinal Dubois, lui en envoyaient chaque jour. Elle avait une galerie de poupées représentant les princesses de la maison de Bourbon, dont chaque soir nous lui formions un cercle. Rien n'était plus plaisant que cette charmante mièvre jouant à la Majesté. Elle prenait des airs de tête et d'éventails que lui eussent enviés les plus fines couronnes; elle regardait son service, ses chevaliers d'honneur et ses pages, d'une façon qu'elle ne pouvait apprendre et qu'elle devinait. Il fallait l'entendre me dire :

— Comtesse, voyez qui est chez le roi ce soir! — pour se faire une idée de cette précoce dignité et de cette intuition de femme, sûre de sa position et de ses charmes. Quel dommage de l'avoir renvoyée! Elle n'eût point souffert en silence comme la sainte Marie, et Louis XV ne se fût pas impunément livré à ses Dubarry et à ses Pompadour! Enfin, cela devait être ainsi. On nous contait, plus tard, comment le mariage avait été proposé au roi par M. le régent, obligé

Digitized by Google

de prendre des mitaines à quatre pouces, s'il vous plaît, et de faire un discours entortillé comme une pilule dans une hostie. Le roi ne répondit point; il avait le cœur gros, tournait ses doigts, et ses yeux se remplissaient de larmes. Le précepteur (l'évêque de Fréjus) lui dit quelques mots d'encouragement, représentant les avantages d'une telle alliance et la bonne fortune de faire élever la future reine au milieu de ses sujets. Le maréchal de Villeroi, gouverneur, ne voulut pas être en reste :

— Allons, mon maître, dit-il, il faut faire la chose de bonne grâce.

Le régent, fort embarrassé, M. le duc, muet comme une carpe, attendaient que le roi parlât, ce qui dura presque un quart d'heure; l'évêque marmottait Dieu sait quoi à l'oreille de son élève, qui l'écoutait la tête basse et ne soufflait mot. La position devenait tout à fait embarrassante : l'abbé Fleury se tourna du côté du régent et lui dit :

— Sa Majesté ira au conseil; mais il lui faut un peu de temps pour s'y disposer.

— Je suis fait pour attendre la commodité du roi, répondit M. le régent en s'inclinant d'un air plein de respect et d'affection.

Tout le monde sortit, hors le maréchal et l'évêque; ce cuistre de Dubois se permit un propos que Madame aurait voulu, disait-elle, lui faire rentrer dans la gorge en avalant sa crosse :

— Voilà un marmouset auquel j'ôterais volontiers

Digitized by Google

ses chausses, et auquel un fouet conditionné apprendrait bien vite à faire tant de façons.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aucun des membres du conseil n'était à portée de l'entendre. On causait tout bas de l'événement du jour, et on attendait impatiemment; enfin le roi parut, les yeux rouges et l'air embarrassé. Il salua sans regarder personne; dès qu'il fut assis, M. le régent lui demanda s'il trouvait bon qu'il fît part de son mariage; il répondit un *oui* si bas qu'on le devina plutôt. Les discours s'échangèrent alors, tout fut convenu; le roi resta sérieux pendant vingt-quatre heures, et eut beaucoup de peine à s'accoutumer à cette idée.

Quand on pense que c'est Louis XV qui se montrait si difficile à l'endroit de son mariage! Louis XV pour qui rien ne fut sérieux dans la suite, et qui joua avec la vie comme avec les boules d'un escamoteur!

Il avait fait un livre, qu'on imprima, qu'on admira, et qui n'était autre chose qu'un traité de géographie intitulé : *Le cours des fleuves en Europe.* Le petit roi s'en montra très-fier, et une de ses grandes faveurs était d'en donner aux courtisans. Il m'en envoya un exemplaire, après une superbe partie de cligne-musette chez l'infante, en me recommandant de l'apprendre par cœur, ce que je n'ai pas manqué de faire. Le plus étrange est que je ne l'ai pas oublié et que je m'en souviens encore.

A peu près vers cette époque, le roi tomba malade et fort dangereusement. Il fut attaqué d'une fièvre

Digitized by Google

violente, avec redoublements et délire, ce qui plongea toute la France dans la consternation; quant à nous, les yeux ne nous séchaient pas. Les médecins perdirent la tête, les mauvais propos contre M. le régent recommençaient, le peuple murmurait qu'on ôtât le roi de ses mains, qu'il le tuerait ainsi qu'il avait tué toute sa famille. Dieu sait quelle calomnie! On proposait cent remèdes et on n'osait en faire aucun. Helvétius, très-jeune alors, que nous avons vu depuis médecin de la reine, indiqua la saignée au pied. Tous les autres la rejetèrent. Maréchal, premier chirurgien, s'écria :

— S'il n'y avait qu'une lancette en France, je la casserais pour ne pas m'en servir.

M. le régent, M. le duc, le duc de Villeroi, la duchesse de Ventadour, la duchesse de la Ferté, sa sœur, marraine du roi, se désolaient et l'on ne savait que résoudre. On appela les premiers médecins de la ville, Dumoulin, Silva, Camille Falconnet; Helvétius prêcha tant qu'il les ramena à son avis.

— Voici mon ultimatum, dit-il enfin, si on ne saigne pas le roi, il est mort; c'est le seul remède décisif et même urgent. Je sais qu'en pareille matière je ne puis démontrer la certitude du succès, je sais à quoi je m'expose si je ne réussis pas; mais j'engagerais volontiers ma tête, s'il le fallait, tant ma conscience est tranquille.

Après cette opinion si claire, madame de Ventadour se leva et demanda formellement la saignée.

Digitized by Google

Tout le monde se rendit à cet avis, sauf Maréchal, qui, néanmoins, voulut opérer lui-même. Une heure après, le roi était sauvé. Les églises se remplirent, bien qu'il fût huit heures du soir quand la nouvelle s'en répandit dans Paris. Partout on entonna spontanément le *Te Deum*. Depuis huit jours les autels étaient assiégés de prières, on entendait tout haut sangloter; aussi cette joie prit feu comme une fusée. Jamais on ne pourra se le figurer. On s'embrassait, on se félicitait. Les fêtes publiques n'eurent pas besoin d'être ordonnées, on ne voyait que danses et festins dans les rues. Les bourgeois soupaient à leur porte, et invitaient les passants à boire à la santé du roi. Tout Paris semblait donner un repas de famille. Il en fut de même dans tout le royaume. Ah! Louis XV était bien véritablement un fils de France! Et c'est cette même nation qui a tué le meilleur des monarques, le plus auguste des princes! Combien il a fallu que ces détestables philosophes aient distillé de venin sur cette race si essentiellement dévouée à ses souverains! qu'ils ont dû employer d'adresse infernale pour pervertir ce peuple, le plus loyal, le plus sincèrement bon du monde entier. A l'heure qu'il est, j'espère qu'ils rôtissent bel et bien, en récompense. Que Dieu me pardonne ce souhait, il n'est peut-être pas fort catholique, mais il est essentiellement patriote, au moins!

J'ai été très au fait des choses intérieures du roi, parce que Sa Majesté elle-même a daigné souvent me

Digitized by Google

les raconter. Un des souvenirs les plus vifs pour lui, une des impressions les plus fortes qu'il ait reçues, ce fut la furie de M. le régent contre son gouverneur. Il en était encore impressionné en en parlant, bien des années après. Ce vieux Villeroi, parfaitement insupportable, souverainement impertinent, était, il est vrai, la créature la plus superlativement désagréable qui se pût voir. C'était pourtant le même homme appelé dans sa jeunesse *le charmant*. Madame de Sévigné, madame de Coulanges, toutes les belles et grandes dames du XVIIe siècle l'avaient porté aux nues. Ce que c'est que de nous! Il prit des airs fort déplacés vis-à-vis de M. le duc d'Orléans, il refusa tout nettement de le laisser seul avec son élève, un jour que M. le régent le désira.

— Je ne puis quitter Sa Majesté de vue, monsieur, répondit-il; entretenez-la en ma présence.

— Monsieur, vous oubliez à qui vous parlez, et, si le respect dû au roi ne me retenait pas, je...

— Monsieur, vous oubliez, vous, quels sont mes droits en ce palais. Feue la reine Anne d'Autriche, mère de Sa Majesté Louis XIV, et régente du royaume, ordonna à mon père, le maréchal de Villeroi, gouverneur de son auguste fils, de rester près de lui, même quand on lui communiquait les affaires de l'État, en lui disant : « Puisque je vous ai confié l'éducation de mon fils, il n'y a point de secret pour vous, et vous ne devez jamais perdre sa personne de vue. »

Digitized by Google

— La reine était la maîtresse, monsieur; maintenant le roi est le maître, et, s'il l'ordonne...

— M. le maréchal, reprit le roi, laissez-moi avec M. le régent.

Le maréchal fut forcé d'obéir; mais le régent se promit une autre vengeance. Il le mit une fois tellement en colère, après un conseil, que Villeroi s'emporta tout à fait. Le marquis de la Fare, capitaine des gardes de Son Altesse, avait le mot: il attendit le duc au passage, lui demanda son épée, que le vieil enragé ne consentait point à céder, l'emballa, quoi qu'il en eût, dans une chaise de poste et, prit la route de Villeroi. Le maréchal invoqua le paradis, le bon Dieu, les saints, la Vierge, le genre humain tout entier, jura que le roi était mort du moment où il ne le surveillerait plus, et où il tomberait aux mains de son atroce parent. La Fare l'assura, avec tout le respect possible, qu'il allait le faire bâillonner s'il continuait à tenir des propos inqualifiables, ajoutant que la Bastille ne serait pas de trop pour un aussi grand seigneur. Il se tut; mais qu'il pesta, mon Dieu!

— Le roi me rappellera! ajouta-t-il pourtant; il ne saurait vivre sans moi.

Pendant ce temps, une autre scène se passait au château. M. le régent prévint son pupille de la mesure qu'il avait prise. L'enfant pleura et demanda son gouverneur. M. le régent lui dit que, pour des raisons trop longues à lui expliquer, l'intérêt de l'État exigeait son remplacement, et qu'il avait nom-

Digitized by Google

mé M. le duc de Charost à sa place, comme la personne de la cour qui agréait le plus à Sa Majesté.

Le roi se tut alors. Mais, un instant après, il fit appeler l'évêque de Fréjus : on ne le trouva point. Ce furent des cris à percer les nues, une colère, une rage, un désespoir, des menaces qui eussent effrayé tout autre que M. le régent.

— Je le veux ! je le veux ! répétait l'enfant royal, et, si on ne me le rend point, je me laisserai mourir de faim.

On fureta Paris, Versailles, on envoya chez les amis du précepteur, enfin on le dénicha à Issy, où il s'était retiré, comme un vieux hibou dans son nid, selon l'engagement pris entre le duc de Villeroi et lui, la retraite de l'un devant forcément amener celle de l'autre. *Il eut l'air* de céder à la violence ; on le ramena en triomphe, Louis XV se jeta dans ses bras et le revit avec le même bonheur qu'une femme aimée, il me l'a cent fois répété depuis.

Le roi avait atteint l'âge prescrit pour son sacre ; on le conduisit à Reims pour la cérémonie, retardée de plus de quinze mois parce qu'on n'avait pas eu l'idée de se précautionner de peaux d'hermines pour son manteau et celui de tous les pairs de France. Pour la première fois depuis bien des siècles, les six grands vassaux portant les insignes furent représentés par six princes du sang *. Louis XV ne pouvait se

* Le duc d'Orléans représenta le duc de Bourgogne, le duc de

Digitized by Google

taire de cette cérémonie, plus fatigante, disait-il, qu'une bataille.

— J'étais moins las après Fontenoy : ces mille révérences, ces onctions, ces changements d'habits, cette représentation de théâtre, me donnèrent la fièvre, d'autant plus qu'il fallut communier et que je me mourais de faim.

Cependant cette imposante et superbe cérémonie du sacre présentait bien la majesté de la monarchie et de la couronne. Ces traditions, ces anciennes observances, pratiquées depuis des siècles et qui devaient se transmettre de siècle en siècle encore, imposaient comme quelque chose d'auguste et de solennel. A son retour de Reims, le roi s'arrêta d'abord chez M. le régent, à Villers-Cotterets, où on lui donna des fêtes magnifiques; puis à Chantilly, chez M. le duc. J'assistai à celle-ci, et je vous proteste que rien n'était plus beau. Le château neuf, bâti par M. le duc lui-même, resplendissait d'un luxe princier; l'ancien était admirablement restauré, les jardins, la forêt, les chasses, le bal, les festins royaux, tout était à miracle. Certes, M. le duc n'avait rien à envier à son aïeul, qui reçut triomphalement Louis XIV, au grand malheur du pauvre Vatel ; les mille écus de jonquil-

Chartres le duc de Normandie, le duc de Bourbon le duc d'Aquitaine, le comte de Charolais le comte de Toulouse, le comte de Clermont le comte de Flandre, et le prince de Conti le comte de Champagne.

Digitized by Google

les, les bois d'orangers, les tables à quatre services furent surpassés. Le prince avait beaucoup gagné au système de Law, et il eut l'art de conserver son gain; aussi M. le duc d'Ayen, bien jeune encore, et déjà méchant comme un singe, dit-il en regardant les belles eaux de Chantilly :

— Qu'on ne me parle plus du Pactole, le Missisipi roule de plus belles ondes, et c'est ce fleuve qui passe par ici.

Louis XV chassa, dans cette occasion, pour la première fois de sa vie, et, depuis lors, ce plaisir devint pour lui une passion à laquelle il se livra frénétiquement comme à tout ce qui l'amusait. Ce fut aussi au retour du sacre qu'il dit au conseil ce mot charmant, lorsqu'on lui demanda sa volonté sur les gens exilés depuis le commencement de son règne.

— Mais, répondit-il, je n'ai exilé personne.

En revenant de Chantilly, où Sa Majesté avait eu la bonté de me remarquer et de m'adresser la parole, ma tante me conduisit à Chelles pour me présenter à la princesse, fille de M. le régent, qui en était abbesse.

On nous fit attendre au parloir; Madame était grandement occupée, nous dit-on; peu d'instants après nous la vîmes paraître, suivie d'un jeune abbé de Noailles, attaché au conseil de conscience, et tellement furieuse qu'elle ne nous reconnut point.

— Dites à M. le régent, monsieur l'abbé, que l'abbesse de Chelles est maîtresse chez elle et que les

Digitized by Google

pères auxquels elle a donné asile n'en seront pas chassés.

— Mais, madame...

— Mais, monsieur, je l'entends ainsi. Quoi! des malheureux se réfugieront à l'ombre du sanctuaire, sous la double protection de Dieu et d'une fille de saint Louis, et on les arrachera de chez moi! Non, non, mille fois non! je ne le souffrirai pas ; je briserais plutôt ma crosse et je jetterais mon annneau à la rivière.

— M. le régent l'exige absolument, madame, je suis forcé de vous le répéter.

— Qu'il vienne me le dire lui-même, et je saurai que lui répondre. Deux pauvres bénédictins, des vieillards, coupables d'une infraction à vos lois qu'ils ne connaissent point! mon père n'aura pas cette barbarie.

A l'instant même les grilles de la cour tournèrent sur leurs gonds, un bruit de chevaux se fit entendre, et l'abbé de Noailles, debout près de la fenêtre, s'écria :

— Le voilà, justement, madame!

— Ah! tant mieux, nous nous expliquerons.

La princesse, en se retournant, se trouva en face de nous et nous regarda pour la première fois. Son visage changea soudain.

— Vous étiez là, comtesse? s'écria-t-elle, pardonnez-moi, je ne vous avais pas aperçue.

— Je venais présenter ma nièce à Madame; mais

Digitized by Google

je la gênerai sans doute, j'aurai l'honneur de la revoir dans un autre moment.

— Non, non, restez, je le veux, je n'ai point de secrets : voici mon père.

M. le régent entra souriant et s'avança vers sa fille, qui l'attendait à la porte de clôture. Madame de Chelles était belle et charmante ; son voile et son costume religieux, arrangés avec coquetterie, l'embellissaient encore. Ses yeux et ses longs cils noirs ressortaient sous ces mousselines, et ses lèvres de corail, cerclées de perles, s'entr'ouvaient sous un léger duvet blond, bien cavalier pour une fille du Seigneur. Elle eût eu les plus belles mains du monde sans celles de sa sœur, madame la duchesse de Berry, dont rien ne peut donner l'idée. Elle salua son père avec une hauteur digne de Louis XIV, son aïeul maternel ; elle lui ressemblait beaucoup.

— Monsieur, lui dit-elle, sans lui laisser le temps de parler, est-il vrai que vous *m'ordonniez*, sans rémission, de livrer à votre police deux pauvres religieux auxquels j'ai ouvert mes grilles?

— Madame, répondit très-sérieusement le prince, rien n'est plus exactement vrai.

— Vous étiez très-sûr que je n'y consentirais point.

M. le duc d'Orléans adorait ses filles, et celle-ci plus que les autres peut-être : il se montrait à leur égard d'une faiblesse désespérante ; aussi, madame de Chelles était bien fondée à se croire sûre de son

Digitized by Google

fait. Mais, dans cette circonstance, une raison politique et inconnue se rattachait à ces deux bénédictins, et les traits de M. le régent prirent une expression d'inflexibilité à laquelle personne n'était accoutumé.

— Madame, répliqua-t-il, le roi le veut, et moi je l'ordonne; vous allez remettre sur-le-champ ces pères à M. de Noailles.

Nous nous étions retirées, par discrétion, à l'autre bout du parloir ; pourtant il nous fallait bien voir et entendre.

— Non! dit l'abbesse avec un accent de rocher.

— Écoutez-moi donc alors.

Il s'approcha de son oreille et murmura quelques mots inintelligibles pour nous. Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cette scène. Jamais un visage humain n'exprima une horreur plus profonde que celui de la princesse après avoir entendu son père; elle jeta un cri, mit sa main devant ses yeux :

— Ah! prenez-les! prenez-les! s'écria-t-elle, et que je ne les revoie plus.

Il se fit un silence solennel; sans nous en rendre compte, nons sentions tous quelque chose d'horrible. L'abbé de Noailles s'approcha sur un signe de M. le régent.

— Qu'on vous les livre, monsieur, et qu'ils soient conduits à leur destination.

— Ah! monsieur, en êtes-vous certain, cela est-il possible?

Digitized by Google

— Je n'en puis douter, madame, et je vous en donne ma parole.

Trente ans plus tard, j'appris le mot de cette énigme, que je vous conterai en son lieu. Elle est horrible, en effet, et M. le duc d'Orléans faisait acte de haute justice. Le hasard me révéla ce que je n'aurais jamais deviné assurément, et ce qui fut un grand secret renfermé dans trois familles les plus puissantes de la cour : vous verrez !

Cet incident fini, madame de Chelles fut tout aimable. Ma tante l'avait beaucoup connue, avant et depuis son entrée en religion. On nous servit un goûter ; M. le régent voulut y prendre part, sans cérémonie et sans étiquette. Il nous raconta mille choses curieuses; les religieuses aiment les nouvelles, et madame sa fille l'accablait de questions. Le roi avait atteint ses quatorze ans, il était majeur.

— Il gouverne lui-même, disait M. le régent en riant; en voulez-vous une preuve? Il a fait ôter de sa chambre le lit de son gouverneur, et en a exilé le duc de Charost. Il a fallu le prier à genoux, pour obtenir que, nonobstant, il couchât près de lui trois ans encore, ainsi que cela avait eu lieu pour Louis XIV. On dresse, à cet effet, un pavillon chaque soir en dehors de sa balustrade, et on l'ôte le matin.

— Comment, il a fait tout cela! reprit en riant madame de Chelles.

— Oui, il est très-volontaire pour ses démarches

Digitized by Google

personnelles et fait bon marché des autres; ce sera un roi facile à conduire : il aura des favoris.

— Ou des favorites, et plutôt l'un que l'autre. A propos de favorites, monsieur, comment va la vôtre, ma très-chère sœur, mademoiselle de Beaujolais? Est-elle toujours languissante? A-t-elle bien pleuré cette semaine?

Mademoiselle de Beaujolais, avant-dernière fille de M. le régent, était la meilleure de la famille; ses sœurs en étaient jalouses, et cherchaient sans cesse à la dénigrer. Vous la retrouverez, la pauvre princesse! et vous l'aimerez, ainsi que tout le monde l'aimait, quand vous saurez ce qu'elle a souffert.

X

Je ne vous parlerai pas en détail de madame la duchesse de Berry; il n'est pas un ana où l'on ne trouve son histoire, et j'avoue, en toute franchise, que je ne sais rien de plus sur elle que tout le monde. Ma tante n'allait pas au Luxembourg, une honnête femme ne l'eût pas osé, sauf une première visite de politesse, dans laquelle on n'était presque jamais reçue; la princesse avait mieux à penser. On assure qu'elle a épousé M. de Riom; je ne lui en fais pas mon compli-

Digitized by Google

ment. Il n'avait ni beauté, ni esprit; il se présentait comme un goujat, et saluait de l'air du monde le plus gauche, ainsi que le disait le duc de Richelieu :

— Ce garçon infecte la province, et tout le musc du Palais-Royal ne le parfumera pas.

Il resta provincial jusqu'à sa mort; il y a des gens que rien ne décrasse. Madame la duchesse de Berry périt à vingt-cinq ans, après avoir épuisé une existence d'un demi-siècle. Personne ne la pleura, que M. son père; madame la duchesse d'Orléans ne sut si elle en était bien aise ou fâchée, après la première douleur qu'une mère ne peut éviter. C'est qu'aussi c'était une terrible et lourde charge qu'une fille semblable, et madame la duchesse d'Orléans passait pour la femme la plus pareresseuse de la terre.

Dubois mourut aussi et ne fut pas plus pleuré qu'elle; madame de Prie y voyait de loin; elle visa dès lors sa place pour M. le duc.

— Ou M. le régent mourra de ses débauches, ou il s'y plongera de telle sorte qu'il deviendra incapable de gouverner. Quant à s'en guérir, jamais! C'est désormais un besoin pour lui. Alors la partie e belle, et c'est moi qui la jouerai, disait-elle à ma tante.

Elle commença à préparer ses batteries, et quand le moment fut arrivé, elle se trouva en mesure. M. le régent survécut peu à son ministre; il mourut subitement à côté de la duchesse de Phalaris, sa mai

Digitized by Google

tresse, ce qui fit dire à la *Gazette de Hollande*, spirituelle souvent :

« M. le régent est mort assisté de son confesseur ordinaire. »

Ces deuils furent très-tristes à porter; ils dérangèrent les plaisirs. Cependant la marquise les prit avec délices; car, le jour même où M. le duc d'Orléans ferma les yeux, M. le duc de Bourbon fut nommé premier ministre, et elle put s'écrier :

— La France est à moi !

Madame de Prie, fille du financier Pleneuf, passa sa première jeunesse à se révolter contre sa mère, plus acariâtre qu'elle, et le reste à dominer son amant et le royaume. Elle était charmante; jamais physionomie ne tint moins ses promesses. Son sourire n'était que malin, ses yeux n'étaient que spirituels, sa physionomie annonçait un caractère décidé, des passions vives, c'était tout ! Sous ce masque, il y avait une méchanceté, une finesse, un art calculateur et adroit qui dépassait son orgueil, si c'est possible. Elle n'aimait rien ni personne qu'elle. Elle avait soif d'honneurs, d'argent, de puissance, de plaisirs; elle buvait à cette coupe sans songer aux suites de l'ivresse et sans voir au-delà de son désir accompli. Elle ne sut pas se créer des amis; elle ne fit de bien qu'à elle. Aussi, dans sa disgrâce, ne trouva-t-elle point de consolateurs. Je n'eus pas à m'en plaindre, au contraire, elle fut pour moi aussi bonne qu'elle put l'être;

Digitized by Google

cela ne fut guère, mais ce fut un peu, et je m'en suis souvenue.

Elle s'arrangea dans la puissance, croyant y rester longtemps et ne voyant pas d'autre influence à combattre que celle des femmes, lorsque l'âge de les craindre serait arrivé pour Louis XV Elle ne devinait pas cette vieille taupe de Fleury, creusant son trou sans se montrer, jusqu'à ce qu'il eût renversé l'édifice et se fût mis à sa place, lui tout seul, bien établi dans sa taupinière, dont nul ne le chassa et où il mourut repu d'années et de pouvoir. La marquise avait pourtant la vue longue et hardie ; elle se dit que, si elle pouvait faire une reine, cette reine n'oublierait pas un pareil bienfait et qu'elle survivrait à la cour, à son amant lui-même, que le caprice du roi renverrait plus tôt ou plus tard. La voilà donc complotant contre ma petite infante Marie-Victoire, si gentille, si fière, si chérie du peuple, et méditant de la rendre à son auguste père, ni plus ni moins qu'une bourgeoise de la rue Mouffetard ; encore faut-il qu'il n'y ait pas de dédit. Elle travailla M. le duc en conséquence, elle lui répéta à satiété que l'infante était trop jeune, que le roi se marierait trop tard, que la France, que l'Europe attendaient un rejeton de cette frêle plante isolée et en butte à tous les vents.

— Ce n'est pas tout, ajoutait-elle, nous pouvons faire un choix dont nous ayons à tirer d'immenses avantages. Vous avez des sœurs : en plaçant la couronne dans votre maison, vous vous rapprochez du

Digitized by Google

trône ; consultez madame la duchesse votre mère, et vous verrez si elle n'est pas de mon avis.

— Mais l'Espagne?

— On l'apaisera.

— Mais mes sœurs ne sont plus d'âge, ni de conduite à épouser le roi, tout le monde criera.

— On finira par se taire. Et puis mademoiselle de Vermandois, si jeune, si belle, si pure, qui n'est pas encore sortie de Fontevrault! — Le roi l'aimera comme un fou, et par elle nous tiendrons longtemps les rênes de l'État, pensez-y!

Il y pensa, il y pensa beaucoup. Il en parla à madame la duchesse, et la fille de Louis XIV sentit son cœur battre à l'espoir de placer sa fille sur le trône de son père. M. le duc n'osa plus dire non, tourmenté par elles deux, et on se mit à chercher les moyens de parvenir sûrement, promptement et habilement. La marquise n'était point femme à se laisser duper, l'exemple de la princesse des Ursins était devant ses yeux ; elle ne s'en rapporta à aucun intermédiaire et voulut traiter ses affaires elle-même. Un matin, elle entra chez ma tante en costume de voyage.

— Ma toute belle, lui dit-elle, il faut que j'aille à Fontevrault et que je parte sur-le-champ. Je ne veux point voyager seule, et la prudence me défend d'amener aucune suite. Donnez-moi cette petite comtesse ; elle verra du pays, elle connaîtra la première abbaye de France, et je vous la rendrai saine, sauve et un peu plus savante

Digitized by Google

La comtesse Olympe y consentit; je sautai de joie et mes préparatifs furent bientôt faits. Nous montâmes dans un carrosse tout simple, sans armoiries, qui nous attendait à la porte, attelé de quatre chevaux conduits par un postillon sans livrée; du reste, pas même un laquais. Madame de Prie me fit placer en face d'elle et me parla peu tout le temps de la route; nous brûlions le pavé; partout les relais étaient préparés, nous courûmes jour et nuit. Je m'endormis comme dans ma chambre. Le second jour, au soir, ma cousine me dit:

— Ma chère enfant, vous allez faire une école qui vous profitera plus tard et qui peut vous conduire loin; je ne vous ai pas emmenée sans dessein: quoi que vous voyiez ou que vous entendiez, soyez muette. Je vous initie à un secret d'État; le révéler serait jouer avec le feu: vous vous brûleriez.

Je me sentis saisie à ces paroles, et je résolus de me montrer digne d'une pareille confiance. Je me promis de me taire même envers ma tante, et ce fut la tête haute que je répondis:

— Soyez tranquille, madame, vous serez contente de moi!

Peu d'heures après nous entrions à l'abbaye; la marquise, infatigable, ne voulut prendre ni repos ni nourriture. Elle fit demander mademoiselle de Vermandois pour une affaire pressée, de la part de madame sa mère, et ne se nomma point. La princesse vint et vint seule, selon la prière de l'ambassadrice.

Digitized by Google

Je la trouvai presque aussi belle que madame de Prie; elle était d'ailleurs beaucoup plus jeune. Mademoiselle de Vermandois s'informa d'abord des nouvelles de toute sa famille, puis elle s'inquiéta de ce que l'on désirait d'elle.

— Madame, répondit la marquise, je viens consulter Son Altesse sur de grands projets; il est question de son mariage.

— Avec qui? demanda vivement la jeune fille.

— Avec une tête couronnée et des plus hautes; que madame m'excuse de ne la point nommer, je ne le puis. Il s'élève quelques difficultés à cette cour, et les résolutions de Son Altesse pourront seules les lever. Que feriez-vous si vous étiez reine, si vous aviez un mari plus jeune que vous, sans expérience ni sans aucune entente de la vie?

— Je règnerais pour lui.

— Cette réponse fit froncer le sourcil à ma cousine; elle ne perdit cependant pas courage.

— Êtes-vous reconnaissante, madame?

— Je n'oublie jamais ni le bien ni le mal.

— Sauriez-vous gré à celui qui vous ferait la plus belle destinée du monde?

— Jusqu'à la mort.

— A quoi vous engageriez-vous d'avance?

— A tout.

— Si je vous emmenais aujourd'hui de ce triste couvent, si je vous conduisais à la cour en attendant

Digitized by Google

votre mariage, seriez-vous soumise aux volontés du prince, votre frère ?

— Venez-vous de sa part, madame? Soyez franche.

La marquise fronçait de plus en plus le sourcil, elle en arrivait au Jupiter tonnant; cependant elle fit encore un effort et répondit :

— Supposez que cela soit, supposez que M. le duc voulût bien contribuer à vous donner une couronne, quelles conditions lui feriez-vous ?

Pour que madame de Prie arrivât à un tel degré de franchise envers une jeune fille de dix-sept ans, il fallait qu'elle la jugeât bien supérieure à son âge. Ses idées étaient changées depuis le commencement de cette entrevue; elle voyait dans mademoiselle de Vermandois, non plus une enfant à conduire, mais une alliée à ménager, mais une alliance offensive et défensive dont les termes devaient se débattre de puissance à puissance. J'entendais tout sans comprendre, je n'ai rien oublié et j'ai compris depuis. Mademoiselle de Vermandois se leva, jeta son fauteuil loin d'elle d'un coup de pied : ce mouvement résumait toute la grandeur et toute la fierté de sa race ; puis, la tête haute, l'œil en feu, la voix souveraine, elle dit :

— Mes conditions, madame? Avant de penser à moi, je pense à l'honneur de mon nom, à celui de mon frère qui le représente; d'abord et avant toute chose, je pense que vous ne me contrarierez pas,

Digitized by Google

j'exigerai de lui qu'il jette à la porte cette intrigante, cette fille de juif, cette marquise de Prie, à laquelle on accole le premier prince de la famille royale, qui le traîne après elle par la chaîne honteuse de la faiblesse : je n'entrerai pas à l'hôtel de Condé qu'elle n'en ait été renvoyée pour jamais ; ensuite, nous verrons pour le reste. Une fois cette femme partie, nous nous entendrons en famille.

Mademoiselle de Vermandois semblait Bellone ou la jeune Pallas, en ce moment. Elle était belle à miracles, et certes aucun homme n'aurait résisté à cette guerrière si noble et si magnifique. C'était bien une reine, la couronne et le sceptre n'auraient rien ajouté à sa majesté. Madame de Prie, en l'écoutant, pâlit à s'évanouir; elle gonfla ses narines, mordit ses lèvres, pour attendre la fin de la phrase et prendre sur elle la puissance de ne pas interrompre; mais quand mademoiselle de Vermandois se tut, elle se leva à son tour, renvoya aussi en arrière son siége d'un coup de pied, et répondit, en serrant les dents, furieuse, hors d'elle-même :

— Cette intrigante, cette fille de juif, cette marquise de Prie, que vous voulez jeter à la porte, mademoiselle, c'est moi, c'est moi qui venais vous offrir la couronne de France ; mais, je le jure sur ma part de paradis, vous ne serez jamais reine et vous n'aurez d'autre sceptre que la crosse de cette abbaye. Adieu !

Elle sortit sans saluer, sans baisser son front. Avant

Digitized by Google

de la suivre, j'essayai une révérence timide. Je vis la princesse, debout à la même place, attérée, les bras pendants, le visage morne; elle se croyait seule : en m'apercevant, elle retrouva son énergie :

— Dites à votre maîtresse (s'écria-t-elle avec une arrogance extrême, et Dieu sait pour qui elle me prenait, j'en eus les larmes aux yeux!), dites à votre maîtresse que la petite-fille du grand Condé n'est pas faite pour ramasser la couronne dans la boue.

Je courus, éperdue, jusqu'au carrosse où madame de Prie m'attendait déjà, aussi rouge qu'elle était pâle un instant auparavant.

— Ah! nous verrons, murmurait-elle en mordant son gant de colère, nous verrons si l'héritière d'un traitant n'aura pas raison de l'insolente princesse. Nous verrons! nous verrons!

Elle tint parole : mademoiselle de Vermandois, quoi qu'elle en eût, dut rester à l'abbaye de Fontevrault. Notre voyage se fit plus rapidement encore, si c'est possible, que la première fois; nous semblions voler. La marquise me faisait peur, tant son silence était farouche et obstiné; elle ne prenait pas le temps de manger ni de dormir. Un peu avant Étampes, son front s'éclaircit.

— Petite, me dit-elle, je suis contente de vous, vous êtes fort réservée; je vais vous garder chez moi, et je vous emmènerai encore ailleurs, d'ici à quelques jours; cela vous déplaira-t-il?

— Si ma tante le veut, madame... Pourtant...

Digitized by Google

— Pourtant?

— J'aurais voulu saluer madame l'infante avant que de repartir; elle doit être très-mécontente de moi, je ne lui ai pas demandé ses ordres.

— C'est justement ce qu'il ne faut pas. Vous vous expliquerez plus tard avec elle.

Je n'osai répondre; cependant je préférais bien ma chère et gracieuse infante à cette cousine si altière et si terrible. Nous descendîmes à l'hôtel de Condé; on ne me défendit point d'accompagner madame de Prie; je la suivis jusqu'au cabinet de M. le duc. Elle m'oublia et me laissa debout derrière le grand bureau : je ne savais quelle contenance tenir.

— Eh bien, chère marquise, s'écria le prince, où en sommes-nous?

— Nous avons été trompés, monseigneur, ce n'est pas la personne qu'il nous faut; mais je crois ir trouvée maintenant. Je me repose cette nuit, je repars demain; je veux voir par moi-même.

— Et qui ce sera-t-il?

— La fille de l'ancien roi de Pologne, Marie Leczinska : celle-là nous devra tout absolument, et nous serons sûrs d'elle; du reste, encore une fois, je la verrai.

— Attendez, marquise, attendez; car, enfin, ma sœur reine...

— Votre sœur reine, monsieur! c'est la perte de votre crédit, c'est le règne de madame votre mère, à laquelle la jeune princesse obéira à votre détriment.

Digitized by Google

Croyez-moi, mon cher prince, je ne veux que votre gloire, que votre bonheur, et, si vous laissez madame la duchesse au pouvoir, elle l'envahira bientôt tout entier; vous la connaissez.

— Pendant votre absence, il s'est présenté une autre combinaison, dont il faut parler avant toutes choses. Pourquoi cette enfant reste-t-elle là debout?

— Cette enfant, répliqua madame de Prie, qui m'apercevait enfin, cette enfant est mon élève, ma parente; je veux qu'elle devienne quelque chose, et je la forme.

Se penchant à l'oreille du prince, elle lui glissa quelques mots que je n'entendis pas, mais dont le sens me fut expliqué depuis. Il me regarda curieusement.

— Elle est jolie, en effet, dit-il; quel âge a-t-elle?

— L'âge du roi; de plus que lui, elle a de ça, ajouta-t-elle en montrant ma tête, et un esprit de démon.

Je fis mon profit du panégyrique, que je n'étais pas censée entendre.

— Qu'elle reste donc où elle est et qu'elle prenne un siége, continua M. le duc; elle est fatiguée, cette petite. Enfin, pour en revenir à nos affaires, je ne sais comment Kourakin a eu vent de notre rupture d'union. Ces diables d'ambassadeurs savent tout; il est arrivé hier pour me proposer, de la part de la czarine, la grande-duchesse Élisabeth, sa fille, aussi du même âge que le roi, et il m'a offert, en

Digitized by Google

échange de mes bons offices, le trône de Pologne, après la mort d'Auguste; qu'en dites-vous?

La marquise réfléchit quelques minutes :

— Je dis que mon projet vaut mieux. Comment amener cette sauvage sur le trône de France? Comment surtout décider les évêques à accepter une schismatique, et voudra-t-elle abjurer? Ces gens sont entêtés comme des mouches, à l'endroit de leur hérésie.

— Alors il n'y aurait rien de fait; car la reine de France doit absolument être catholique, vous le savez.

— Ces changements de religion, où mènent-ils? Voyez Madame, n'est-elle pas restée protestante au fond de l'âme? Ce n'est pas tout. Ce royaume de Pologne, vous le donnera-t-on? Une fois le mariage accompli, ils enverront leur promesse aux nuages. N'y aurait-il pas un moyen de concilier les deux?

— Lequel?

— Répondez à Kourakin (vous allez voir si je vous suis dévouée et si je me sacrifie pour vous), répondez-lui que le roi ne peut s'unir avec la czarine, que les combinaisons politiques du midi de l'Europe s'y opposent; mais que vous serez bien plus sûr de sa protection pour la Pologne, s'il veut vous donner la grande-duchesse en mariage, en vous faisant élire comme successeur du roi actuel.

— Nous séparer! répliqua vivement le prince.

— Je vous suivrais là et partout, mon bien-aimé

Digitized by Google

duc, et cette fille du Nord ne m'effrayerait pas. Non, tirez parti de cette négociation pour vous; marions le roi pour vous, profitons des dés qui nous viennent, et jouons notre jeu tout entier.

M. le duc prit la main de sa maîtresse et la baisa. Cette scène, fort peu convenable devant moi, ne me parut cependant pas aussi étrange qu'on pourrait s'y attendre. J'étais d'une parfaite innocence, je ne soupçonnais pas le mal. Madame de Prie, m'avait-on dit, pour aller au-devant de ma curiosité, était l'amie intime de M. le duc, son amie d'enfance, sa parente; je trouvais donc leur familiarité naturelle, et ne m'en offusquai pas. Quant à eux, ils m'avaient oubliée, et j'en eus la preuve dans un geste de la marquise, qui, se souvenant de moi, repoussa doucement M. le duc en lui disant à voix basse :

— Ah! monsieur! cette enfant!...

— Vous parliez donc de la princesse de Pologne, madame; vous n'y avez pas réfléchi, sans doute. C'est presque une mendiante.

— Tant mieux!

— Son père n'est plus roi; d'ailleurs, il n'a jamais été qu'un roi électif.

— Encore tant mieux!

— C'est un simple gentilhomme; on dira que nous faisons faire au roi un détestable mariage. Un cadet de famille en voudrait à peine.

— C'est là ce qu'il nous faut.

— Vous irez vous-même faire la proposition?

Digitized by Google

— Non, pas si simple? J'irai sous un prétexte quelconque, je prendrai un nom d'emprunt, j'examinerai et je déciderai en conséquence.

— Vous partirez seule?

— Avec *mon élève;* c'est la plus sûre de toutes les compagnies : elle ne me compromettra pas.

Je ne m'attendais guère à l'honneur d'être l'élève de madame de Prie. Ma tante, — et que sa mémoire me le pardonne ! — agit peut-être un peu légèrement en me confiant à une pareille femme. Plus tard, quand je lui en demandai la raison, elle me répondit qu'elle ne la supposait pas dangereuse pour moi. Ma tante aussi croyait peu au mal ; c'était une nature adorable, confiante jusqu'à l'excès, incapable d'une mauvaise action et surtout d'une tromperie. Elle eut peut-être des faiblesses, c'est une querelle vidée entre Dieu, son confesseur et elle; le monde, et moi encore moins, nous n'avions à y voir. Elle voulut m'apprendre la science difficile de la vie, je l'appris mieux qu'elle, et je n'ai pas mal tiré mon épingle du jeu.

Madame de Prie développa longuement son plan : je tombais de sommeil; on me fit, par son ordre, remonter en carrosse et on me conduisit à son hôtel. Je me couchai sans demander mon reste et sans m'inquiéter si elle me suivait. Le lendemain, je vis madame de Sircourt à mon réveil. Elle ne m'adressa point de questions, et, chose singulière ! je n'éprouvai aucun besoin de parler; je fis ainsi tout naturel-

Digitized by Google

lement l'apprentissage de la discrétion, une de mes plus grandes qualités, celle qui me fut le plus utile, celle qui passe toutes les autres, lorsque l'on veut faire son chemin à la cour surtout, où il faut tout savoir et ne rien répéter.

Le même soir, nous remontâmes en carrosse et nous partîmes pour Wissembourg. De nouvelles recommandations me furent adressées.

— Écoutez-moi, et dites en tout comme moi, Olympe ; nous travaillons pour le bien de l'État ; vous commencez bien jeune, c'est bon signe.

— L'État, c'est M. le duc ? demandai-je en souvenir de ce que j'avais entendu la veille.

Louis XIV avait dit : *L'État, c'est moi !* Son petit-fils n'était pas de même étoffe. Cette naïveté fit rire ma cousine ; elle la prit peut-être pour une épigramme. Nous arrivâmes le troisième jour, au soir, à notre destination ; mais, avant de vous raconter notre visite, il faut vous instruire de tout ce qui concerne la bonne reine Marie. Ce roman si touchant de sa première jeunesse inspire de la reconnaissance pour le ciel, fait croire à sa justice. Peu d'existences ont été aussi tourmentées pour finir aussi brillamment. La reine Marie porta deux couronnes : celle de la sainteté et celle de la résignation au malheur ; écoutez et vous verrez

Digitized by Google

XI

Stanislas Leczinsky, roi de Pologne, fut renversé par une de ces révolutions si communes dans les États électifs, comme chacun sait. Le roi Auguste de Saxe, nommé à sa place, et la diète polonaise, mirent sa tête à prix et le forcèrent de chercher un asile dans presque tous les pays de l'Europe. Il se réfugia d'abord en Turquie, puis en Suède, aux Deux-Ponts, et enfin en France. Tant que Charles XII vécut, il fournit aux besoins de Stanislas et de sa famille; mais, après sa mort, le prince exilé se trouva absolument sans ressources. Il écrivit à M. le régent et lui demanda la permission de rester à Landau, en secret; il implorait de sa *charité* les moyens de ne pas mourir de faim. Ses ennemis le découvrirent bientôt; toutes les mesures furent prises pour l'enlever; il fut prévenu à temps heureusement et se cacha près du commandant de la place, qui le garda chez lui jusqu'à ce qu'on lui eût préparé, sous la protection de la France, une demeure officielle où il pût au moins souffrir en paix. Il existait à Wissembourg une vieille commanderie dont les murailles tombaient en ruine: on ne les releva pas, on arrangea un pavillon tant bien que mal, c'est-à-dire qu'on y mit des portes et des fenêtres afin de garantir de la pluie; mais les fe-

Digitized by Google

nêtres ne fermaient point, les portes s'ouvraient toutes seules, et, quant à des tentures et à des meubles, il n'en fut pas question. Cette hospitalité misérable fut pourtant un bienfait pour cette malheureuse famille; ils respirèrent pour la première fois depuis leur chute en se trouvant en sûreté. Cependant le roi régnant de Pologne s'en plaignit, voulut encore leur ôter ce dernier refuge, et fit demander par M. Sum, son envoyé, l'expulsion de Stanislas.

— Monsieur, répondit M. le duc d'Orléans, mandez au roi, votre maître, que la France a toujours été l'asile des princes malheureux.

Leczinsky resta donc. Il avait près de lui sa femme et sa fille, retrouvées d'une manière miraculeuse après sa fuite. Inquiet, désespéré de les avoir perdues, il entra dans un pauvre village sur la frontière d'Autriche; la reine et la princesse, obligées de se déguiser et de se cacher, — car leur mort était jurée aussi, — s'étaient établies dans une écurie, au milieu des chevaux et de toutes les bêtes; le roi les rencontra là par miracle; mais il fallait que la grande destinée de Marie s'accomplît. Grande, d'une beauté digne et modeste, plus sensée que spirituelle, plus dévote que princesse, elle joignit à ces qualités éminentes une force de caractère et de courage qui résistèrent à ses adversités. Elle essaya d'embellir la retraite de ses parents, elle se multiplia pour les servir et tâcher qu'ils ne souffrissent pas trop de leur changement de position. Sa douce gaieté

Digitized by Google

embellissait leur retraite comme un rayon de soleil. Elle chantait les airs du pays, elle parlait du pays, elle montrait l'avenir et l'espérance et répétait sans cesse :

— Nous reviendrons chez nous, quelque chose me le dit au fond de l'âme.

Elle alla bien ailleurs, ma foi ! que dans sa sauvage patrie, et plus on y pense, plus cette existence paraît miraculeuse. Elle eut beau faire, néanmoins, la misère les visita souvent. Marie raccommodait les bas et les vêtements de la famille; la munificence de M. le régent ne s'étendait guère. Louis XIV reçut autrement le roi Jacques, il est vrai que c'était un Stuart et son cousin germain, et que Louis XIV était Louis XIV, cela répond à tout. On envoya cependant un régiment à Wissembourg pour faire honneur aux Majestés tombées; les officiers devaient leur former une espèce de cour et n'y manquèrent pas. Des amis imaginèrent de relever la fortune du monarque en mariant sa fille au margrave de Bade; les États voisins permettaient des relations fréquentes; le prince vint incognito à Wissembourg comme ami d'un officier; il vit Marie à son insu, il vit la masure qu'elle habitait et trouva le parti trop mauvais pour lui : il refusa. Plus tard, sa position devint très-délicate, quand madame sa sœur épousa le fils de M. le régent et que Marie Leczinska fut reine de France ; ils s'en tirèrent par des adulations exagérées. Parmi les officiers en garnison à Wissembourg, il s'en rencon-

Digitized by Google

tra un, le comte d'Estrées, depuis maréchal de France, dont la beauté, la jeunesse et les façons triomphantes devaient attirer les regards de toutes les femmes. Il venait, chaque soir, jouer au reversi à la commanderie, sans oser parler d'amour à la chaste princesse; il levait souvent sur elle des yeux dont le respect tempérait l'ardeur. L'âme si belle et si pure de Marie n'avait eu jusqu'alors d'autre sentiment que l'amour filial, d'autre désir que celui de faire oublier à son père ses grandes infortunes; elle ne remarqua point des hommages auxquels elle était loin de s'attendre. Comme on le pense, l'étiquette était bannie de cette cour déchue. Marie ne vivait point en princesse, et son plus grand bonheur était de courir la campagne, de visiter les environs, accompagnée d'un vieux valet de chambre, le seul serviteur qui les eût suivis dans leur détresse, et que Stanislas a gardé jusqu'à sa mort. Elle cueillait des fleurs au bord des ruisseaux, dans les prairies; elle causait avec les villageois, buvait du lait qu'elle allait traire elle-même : jamais idylle ne fut plus complète. Il n'y manquait que le loup, ainsi qu'aux pastorales de M. de Florian. Un matin, sortie de très-bonne heure, avant le réveil de ses parents, ainsi que cela lui arrivait presque toujours, elle entra dans une ferme dont elle connaissait les habitants et demanda des œufs frais. Elle les mangea sur la table rustique en jouant avec les enfants, avec les chiens et les chats du logis. Tout à coup, au milieu de ses joies naïves, elle

Digitized by Google

lève les yeux ; une ombre se plaçait entre elle et la fenêtre : elle reconnnt le comte d'Estrées. La fille de Stanislas n'était point traitée en princesse, on l'appelait tout bonnement *mademoiselle Marie*, non pas dans la maison de son père, mais dehors, et les paysans ne lui donnaient pas d'autre nom ; ils furent donc profondément étonnés de voir un beau seigneur, tout couvert d'or, entouré de domestiques, traiter la simple fille avec un si grand respect. Quant à elle, elle n'y pensa point. Son cœur ne parlait pas encore, ou du moins, c'était si bas, si bas, qu'elle n'entendait pas son langage.

— Monsieur le comte, dit-elle, vous voilà en campagne de bonne heure ; êtes-vous donc en chasse?

— Non, madame, répondit-il sérieusement.

— Alors vous voulez goûter le lait de Cattle, ou manger de ses œufs; vous avez raison, c'est un excellent régal.

— Je suis seulement sorti pour me promener.

— Ah ! je conçois. Vous vous ennuyez à Wissembourg; c'est une vie si triste pour vous, accoutumé à Versailles, à Paris, pour vous qui avez connu le grand roi et ses merveilles.

— Je n'ai jamais été aussi heureux que je le suis, madame ; aucun lieu ne m'a jamais offert autant de charmes que cette petite ville, où j'habite depuis six mois.

— Ne devez-vous pas bientôt retourner à la cour?

Digitized by Google

— Cela est possible, madame, et j'espère qu'alors ce ne serait pas pour longtemps.

Tout en parlant ainsi, ils sortaient de la ferme et marchaient dans un joli jardin, terminé par un bosquet assez touffu au bord de la rivière. La princesse s'y reposait d'ordinaire et l'habitude y conduisait ses pas. Le vieux valet n'était point présent; il la laissait toujours seule dans ses haltes à la ferme, pour aller conclure quelque marché de provisions avec les paysans, afin de payer moins cher. Il n'avait pas vu le bel officier, et Marie ne songea point à le demander. Elle s'assit, comme chaque jour, sur son petit banc ombragé; le comte d'Estrées resta debout; elle lui fit un signe familier en lui montrant une place, elle était si loin de penser aux étiquettes de cour! La conversation continua entre eux sur mille sujets divers; le jeune homme était sérieux, il avait évidemment quelque chose à dire, quelque chose de fort difficile et qu'il ne savait comment formuler. Il ne s'y prit pas trop mal néanmoins.

— Madame, commença-t-il enfin après avoir amené le discours sur un terrain où il pût se faire comprendre, n'avez-vous point songé à votre avenir?

— A mon avenir, monsieur? Non; est-ce qu'il y a un avenir pour moi? Dieu en est le maître et c'est à lui de le régler; je n'en prends point de souci et je l'accepte d'avance.

— Au moins, vous avez fait quelquefois des rêves de bonheur, en Pologne, ici même?

Digitized by Google

— Mes rêves de Pologne et mes rêves de France e ressemblent peu, monsieur le comte, et cependant tous ont le même objet, le bonheur et la gloire de mon père.

— Ils n'en ont pas, il n'en ont pas *eu* d'autres, madame? demanda-t-il timidement.

— Et lequel pourraient-ils avoir?

— Il y a d'autres amis qu'un père, dans la vie d'une femme.

— Non pas pour moi, monsieur, répliqua-t-elle avec un accent mélancolique. Mon père est mon seul ami, ma seule espérance. La fille d'un roi détrôné n'a plus ni affections ni courtisans.

— Et madame n'a-t-elle jamais songé... à... se marier?

— Me marier, moi! avec qui? qui voudrait de moi? qui partagerait la misère d'un souverain proscrit? Ni prince ni gentilhomme ne m'offrirait son nom et je ne puis accepter celui des autres. Non, monsieur le comte, vous me demandez quel sera mon avenir, je crois pouvoir vous le dire : un cloître quand mon père n'existera plus.

M. d'Estrées se troublait de plus en plus en face de cet ange qui ne soupçonnait même pas un hommage; cependant il était venu dans l'intention de parler, il fallait qu'il parlât; rassemblant ses forces, il essaya.

— Madame!...

Marie le regarda étonnée et attendit ce qu'il allait ajouter.

Digitized by Google

— Madame, reprit-il, je suis bien hardi, bien téméraire, vous me repousserez loin de vous ; mais je ne puis me taire davantage, le bonheur de ma vie en dépend : j'ai osé vous aimer, je vous aime ; je me jette à vos pieds pour implorer votre pardon ; le plus ardent de mes vœux est de vous offrir mon nom et la position que je tiens des bontés de mon souverain, si vous daignez les accepter. Avant d'adresser ma très-humble supplique à Sa Majesté le roi de Pologne, j'ai voulu savoir si vous m'y autorisiez. Un tel honneur, une félicité si grande, ont besoin d'un semblable appui. Sans votre consentement, ce serait une présomption trop folle. Je ne suis qu'un simple gentilhomme, je n'ai pas de grands biens ; mais je vous aime, je vous aime avec tout le respect et le dévouement que peut renfermer le cœur d'un homme, c'est là mon seul mérite, mon seul titre à la faveur insigne que j'ambitionne ; c'est à vous de décider s'il ne vous semble pas indigne d'y prétendre.

Le comte eût pu parler longtemps sans que la princesse cherchât à l'interrompre ; ce langage nouveau pour elle, cette déclaration inattendue, cet horizon qui s'ouvrait à ses regards, et je ne sais quel trouble inséparable d'une première émotion, la rendaient muette. M. d'Estrées attendit avec l'anxiété d'un amant, il dévorait des yeux les traits adorés sur lesquels il cherchait à lire. Enfin Marie se leva ; d'un geste plein de dignité et de noblesse, elle lui défendit de la suivre.

Digitized by Google

— Monsieur le comte, dit-elle, je suis la fille de Stanislas Leczinsky ; adressez-vous à mon père.

Sa physionomie exprimait plutôt une bienveillante impression que la colère; elle marcha vers la maison sans retourner la tête, appela son vieux serviteur, et rentra à la commanderie bien agitée, bien indécise de ce qu'elle devait faire. Au déjeuner, le roi la trouva rêveuse, sa gaieté avait disparu ; il l'interrogea ; elle regarda cette circonstance comme un avertissement de Dieu, et, se jetant aux genoux de son père, elle lui raconta ce qui s'était passé.

— L'aimez-vous, Marie? demanda le bon prince.

— Je ne sais, mon père ; je suis très-profondément touchée de sa recherche, mais je ne me rends pas compte de ce que j'éprouve ; c'est de la joie ou de la crainte, c'est de l'espérance aussi peut-être. Mon père, lisez dans mon âme et décidez de mon avenir.

— Je parlerai aujourd'hui même au colonel, répliqua Stanislas ; je ne veux que votre bonheur, mon enfant; s'il est dans cette union, elle vaudra pour moi toutes les couronnes du globe. Soyez tranquille, ce sera pour le mieux.

La princesse rentra dans sa chambre et n'en sortit pas de la journée. Lorsque les officiers vinrent le soir pour leur partie ordinaire, Leczinsky les engagea adroitement avec la reine et distribua les fiches de manière à laisser M. d'Estrées libre comme lui. Quand tout le monde fut occupé, il l'engagea à passer au jardin, ou du moins il se dirigea avec lui vers le

Digitized by Google

terrain inculte qui portait ce nom, et, sans prendre de détours, il alla droit au fait.

— Ma fille m'a tout dit, monsieur, et je n'ai qu'une réponse bien simple à vous faire. J'ai renoncé pour jamais à la couronne; je ne suis donc à présent qu'un simple gentilhomme comme vous. Je suis pauvre en ce moment, je ne le serai pas toujours. Les démarches que j'ai fait faire me donnent la certitude de recouvrer les immenses biens de mes ancêtres; ma fille les aura en dot. Je ne demande qu'une chose en retour. Je dois au sceptre que j'ai porté des considérations particulières : la fille d'un roi, tout détrôné qu'il est, ne peut renoncer absolument à son rang dans le monde. Obtenez de M. le régent qu'il vous nomme duc et pair, et venez ensuite chercher votre femme ; j'engage ma parole et la sienne que vous la trouverez fidèle et dévouée, nous ne savons pas manquer à nos serments.

— Sire, je partirai cette nuit pour Paris; je n'ai pas de mots pour vous peindre ce que j'éprouve; ma reconnaissance est au-dessus des paroles; ma vie entière vous la prouvera.

Tout ceci se passa sans phrases, sans protestation de part et d'autre, simplement, loyalement, avec une grandeur digne des temps antiques. Je tiens tous les détails de cette affaire du maréchal lui-même, et bien des années après celle où elle se passa. Il ne demanda point à revoir la princesse, il pria le roi de le mettre à ses pieds, comprit le sentiment qui la retenait chez

Digitized by Google

elle et sortit après avoir pris congé de la reine, après avoir obtenu la permission d'écrire souvent et la promesse de réponses exactes et longues. Le lendemain, à son réveil, Marie apprit ce qui s'était passé; elle reçut le baiser et la bénédiction de son père, qui lui dit :

— Votre sort maintenant, mon enfant, est entre les mains de Dieu.

— Que sa volonté s'accomplisse, monsieur, répliqua-t-elle en s'agenouillant devant l'image de la Vierge.

Ce furent là toutes les fiançailles d'une jeune fille à laquelle la Providence destinait la première place du monde entier. Cette histoire m'a toujours paru admirablement naïve et belle ; notre sainte reine en avait pour moi une auréole de plus lorsque j'y pensais. Le comte d'Estrées arriva à Paris, vit M. le régent, lui demanda en grâce le titre de duc et pair, sans lui cacher dans quelle intention. Le duc d'Orléans n'aimait pas les d'Estrées; il fronça le sourcil à cette nouvelle, et, regardant le comte d'un air presque furieux :

— Vous n'avez pas réfléchi à ce que vous sollicitez, monsieur; cette alliance est impossible : l'honneur de la France et des têtes couronnées s'oppose à vos désirs. Nous ne pouvons laisser descendre la fille d'un roi jusqu'au niveau d'un simple colonel. Renoncez-y, n'en parlez pas, c'est une affaire entièrement terminée, un refus sans rémission.

Digitized by Google

Le comte d'Estrées ne fut pas maître d'un premier mouvement de dépit.

— Ah! monseigneur, il s'en est fallu de bien peu que ma grand'tante ne devînt votre aïeule! s'écria-t-il.

— Cela est vrai, monsieur, répliqua le régent avec la dignité qu'il savait si bien prendre quelquefois; mais mon aïeul s'appelait Henri le Grand, et il faisait monter sa femme jusqu'à lui!

M. d'Estrées sortit désespéré, il passa une nuit affreuse; après un refus aussi formel, il ne lui restait qu'une seule chose à faire. Il écrivit à Stanislas, lui raconta mot pour mot sa conversation avec le régent, lui exposa sa position et la nécessité impérieuse qui le forçait à ne plus retourner à Wissembourg.

« J'aime la princesse Marie avec une passion telle, que l'idée de la revoir comme un étranger me tue. Dites-lui, sire, je vous en conjure, que je vais chercher loin d'elle une gloire stérile; elle apprendra que, si le sort la refuse à mes vœux, au moins je n'étais pas indigne d'aspirer à son cœur. »

En recevant cette lettre, la pauvre famille fut frappée d'un coup affreux.

— Croyez-vous aux promesses de M. le régent, ma fille? demanda Leczinsky.

— Comment y pourrions-nous croire en face de la misère où il nous laisse?

— Vous n'avez donc point d'espoir d'un meilleur avenir?

Digitized by Google

— J'espère en Dieu, mon père! répliqua l'angélique fille en joignant les mains.

— Eh bien!... eh bien!... voulez-vous l'épouser nonobstant? voulez-vous être la comtesse d'Estrées, femme d'un colonel?

— Cela ne se peut pas, car je suis la fille de Stanislas Leczinsky, roi de Pologne, et plus mon père est malheureux, plus je dois respecter en moi sa grandeur déchue.

Le bon roi se jeta dans les bras de sa fille, en pleurant. Depuis lors, le nom du comte d'Estrées ne sortit plus de leurs lèvres. Marie l'aima-t-elle? le regretta-t-elle? Qui peut le savoir? Pas un mot, pas un murmure ne lui échappèrent; on remarqua seulement qu'elle ne chantait plus comme l'alouette aux premiers rayons du jour, qu'elle était plus pâle et plus solitaire, voilà tout. La sollicitude de ses parents s'éveilla, non pour sa santé, mais pour son avenir. Ils désespéraient de jamais la marier convenablement, et, lorsqu'ils le lui disaient, elle répondait avec un sourire plein de douceur et de gaieté :

— Eh bien, mon père, j'entrerai en religion. M. le régent aura peut-être un pauvre bénéfice à donner à une proscrite. Et puis, s'il ne m'en donne pas, je me ferai sœur converse. Ce n'est pas trop de la fille d'un roi pour servir le Seigneur et ses autels.

A cette époque, le régent mourut, et, peu de mois après, eut lieu notre visite. Nous arrivâmes à Wissembourg le matin, nous descendîmes à une auberge

Digitized by Google

assez laide, et, sans même prendre le temps de nous reposer, madame de Prie s'inquiéta tout de suite de ce qu'elle voulait savoir. Elle s'informa adroitement du roi, de sa famille, et, comme vous le comprendrez facilement, l'aubergiste ne se fit pas prier pour en dire toute sa pensée. Elle apprit sur Marie, sur Stanislas, les mille anecdotes de leur bienfaisance, de leur piété. L'angélique douceur, la beauté de la princesse furent surtout célébrées. La marquise montra une satisfaction complète en écoutant.

— Peut-on être présentée à cette auguste famille?

— C'est très-facile, madame; ils reçoivent tout le monde : vous n'avez qu'à vous rendre chez eux.

C'était le compte de madame de Prie. Après un léger repas, nous prîmes le chemin de la commanderie. Mon Dieu! quel asile pour une reine de France! dans quelle toilette nous la trouvâmes, et quelle simplicité, quel service! Les larmes m'en vinrent aux yeux, tout enfant que j'étais. Madame de Prie employa les mille détours de son esprit de serpent; elle ne se fit pas connaître; mais, en une heure de conversation, elle sut par cœur cette bonne et sainte famille. C'était là ce qu'il lui fallait; elle n'hésita plus, et, sollicitant de Stanislas un entretien secret, elle lui remit la lettre de M. le duc, par laquelle il lui demandait la main de Marie pour le roi de France. Leczinsky resta comme frappé de la foudre; il n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles. Son premier mouvement fut de remercier Dieu, puis il

Digitized by Google

se précipita, la lettre à la main, vers la piece ou travaillaient sa femme et sa fille, auprès desquelles j'étais restée.

— Mettons-nous à genoux, dit-il, et rendons grâce à la Providence.

— Ah! mon père! s'écria-t-elle, vous êtes rappelé au trône de Pologne!

— Ah! ma fille! le ciel nous est bien plus favorable : vous êtes reine de France!

La reine de Pologne jeta un cri qui retentit sous les vieilles voûtes; la princesse devint pâle comme un linge, se laissa tomber sur une chaise et ne trouva pas un mot, pas un geste. J'étais trop jeune pour être en état de bien observer; mais, autant que ma mémoire peut me servir, elle était plus étonnée que joyeuse, et il passa comme un nuage de regret sur son front. Les premiers moments écoulés, on entra dans les détails essentiels. La marquise se fit connaître et réclama de la reine future la reconnaissance qu'elle lui devait.

— C'est moi qui ai parlé de vous, madame; connaissant les vertus de Votre Altesse, j'ai voulu faire un si beau présent à la France. J'ai eu bien des difficultés à vaincre, je ne vous le cache pas, les cabales étaient puissantes, même dans la famille royale; mais j'ai tant fait valoir votre mérite, qu'enfin nous l'avons emporté.

— Ah! madame, je suis indigne d'un tel honneur!

— Nous vous donnons pour époux le plus beau, le

Digitized by Google

plus charmant prince de la terre; vous serez aussi heureuse avec lui que les Français le seront sous votre sceptre à tous les deux.

— Hélas! vous redoublez mes alarmes! Simple et modeste fille, accoutumée au malheur, comment pourrai-je plaire à votre jeune souverain, à cette cour brillante?

Madame de Prie se confondit en éloges et chercha à se rendre agréable de toutes les manières. Quant à moi, je me sentais émue à en pleurer. Ma cousine me présenta et demanda à la reine ses bontés, qui ne se sont jamais démenties, malgré tout ce qu'on a essayé pour me les ravir. Il fut décidé que nous repartirions le lendemain matin, et que la famille de Pologne se rendrait de son côté à Strasbourg, pour y attendre la demande en forme, les ambassadeurs et tout le service d'étiquette. La princesse ne prit aucune part à ces arrangements; était-elle étourdie de sa nouvelle fortune? sa pensée errait-elle ailleurs? Elle ne l'a jamais dit à personne. Au moment du congé, après les révérences, que nous commençâmes de faire en cérémonie, la marquise me dit :

— Comtesse, pour que ce jour fasse époque dans votre vie, demandez à madame la permission de lui baiser la main; soyez la première à lui rendre l'hommage que vous devez à votre souveraine.

Je m'empressai d'obéir; la princesse me releva et m'embrassa sur les joues. Nous retournâmes à notre

Digitized by Google

auberge. Nous dormîmes vite; le lendemain, nous retournâmes en carrosse, et nous courûmes encore plus vite, si c'est possible. Madame de Prie était radieuse. Notre arrivée fut un véritable triomphe. Tout fut bientôt arrangé. J'appris avec douleur que, pendant mon absence, ma chère infante était partie; elle m'avait laissé une lettre et une foule de présents, ce qui ne me consola point. Hélas! je ne l'ai jamais revue; mais plusieurs fois elle daigna me faire assurer de son souvenir. On envoya M. le duc d'Antin et le marquis de Beauveau pour demander la princesse de Pologne à son père. Le duc d'Antin, fils de madame de Montespan, homme spirituel et fin courtisan, du reste, commit une maladresse. Dans sa harangue, il dit que M. le duc, ayant pu préférer une de ses sœurs, n'avait cherché que la vertu. Mademoiselle de Clermont, venue de Strasbourg à la tête de la maison de la reine, dont elle était surintendante, en entendant ces mots, ne put s'empêcher de répondre :

— M. le duc d'Antin nous prend donc, mes sœurs et moi, pour des *créatures*?

La maison était ainsi composée, et ce, après bien des discussions et des difficultés : mademoiselle de Clermont, surintendante; la marquise d'Alincour, dame d'honneur (son mari passait pour l'amant préféré de madame de Prie); la comtesse de Mailly, dame d'atours, et mesdames de Prie, d'Egmont, de Nesle, de Gontaut, de Villars, de Tallard, de Béthune, d'Épernon, de Chalais, de Rupelmonde, de

Digitized by Google

Mérode et de Matignon, furent les douze dames du palais. Toutes se transportèrent à Strasbourg, portant des présents de noce, portant surtout un trousseau, car notre future reine n'avait que quatre chemises; encore n'étaient-elles pas trop fines!

Leurs Majestés furent mariées le 4 septembre. Le roi pleura beaucoup; il avait une peur abominable de la reine. On eut bien de la peine à le décider aux cérémonies d'étiquette, telles que la chemise et le coucher devant toute la cour. Il fallut que l'évêque de Fréjus fermât ses rideaux: il ne voulut voir personne autre que lui.

Quel dommage que les chanoinesses ne soient pas des officiers de dragons ou des mousquetaires! Quelles drôles de choses on écrirait sur le mariage de Louis XV et des instructions qui le précédèrent! Il en riait de tout son cœur, lorsqu'il les racontait plus tard, dans son intimité, à l'époque où cette ignorance lui semblait un conte de la mère l'oie. Personne ne pourrait jamais croire à cette pure innocence, et lui-même ne s'y retrouvait plus. C'est égal, la reine eut de belles années et de beaux moments!

Digitized by Google

XII

J'ai deux choses à vous dire avant de continuer mon récit, et je vous les dirai, ma foi jurée! car de l'une on m'a mise au défi, et l'autre, qui vient d'arriver il y a deux mois, est un tour si bien joué à nos seigneurs les cuistres anthropophages qui gouvernent cette pauvrre France, que je veux le faire connaître à tous, si tous me lisent, ce que je ne sais point. D'abord, apprenez que je communique chaque jour ces souvenirs pailletés à la société de notre petite ville, laquelle se compose d'émigrés et de gens de la cour ruinés; cela les amuse: ils mangent maintenant leur pain sec à la fumée du passé. Or, hier au soir, ils ont prétendu que je ne saurais pas expliquer convenablement la leçon donnée à Louis XV avant son mariage. J'ai protesté que je le pouvais, et que la fille la plus innocente n'en rougirait point: les innocentes ne rougissent point de ce qu'elles ignorent. Oui, Louis XV, que l'on prend à tâche d'insulter, de traîner dans cette boue où l'on a jeté sa couronne, Louis XV fut vertueux; il le fut longtemps, plus longtemps que bien d'autres ne l'eussent été à sa place, et, s'il cessa de l'être, c'est la faute des philosophes. Ils l'ennuyèrent tant avec leurs discours et leurs im-

Digitized by Google

pertinentes bêtises, qu'il chercha à oublier sa cour, son royaume, le gouvernement et ses sujets. Il fit comme les fils de famille trop retenus : il se dérangea. Mais que de bonnes choses il y avait chez lui! Je ne puis souffrir qu'on le blâme, et j'ai chassé un de mes neveux pour cette dindonnerie. Eût-il volé les buttes Montmartre, est-ce qu'un gentilhomme en doit convenir? C'est permettre aux autres de nous accuser tous, que d'insulter nous-même notre chef. Je retourne à son mariage : on ne l'insultait pas alors! Il était beau, charmant; il avait la grâce de son âge et la majesté du trône : il était ignorant comme une sauterelle, et ne pensait qu'à se jouer. Pourtant, sur lui pesait l'avenir et la destinée du monde! On le mariait pour qu'il donnât des enfants à la France, et la première chose qu'il fit, lorsqu'il fut question de cela, ce fut de pleurer à fontaines ouvertes. M. de Charost, son second gouverneur, était superlificoquentieusement gourmé et d'une bêtise sucrée; il mit ses doigts en pigeon vole et déclara qu'il ne s'en mêlerait pas. L'abbé de Fleury se renferma dans sa soutane. Madame de Ventadour craignait les mauvaises langues et la mémoire des vieux courtisans. Ce furent des conciliabules à double entente, des airs pincés, des points d'exclamation la tête en bas à faire ériger la cour de France en capucinière. Enfin Barjac, valet de chambre de l'évêque de Fréjus, eut une idée qu'on adopta et que l'on fit exécuter sur-le-champ. Tout s'apprend sans se dire : les signes, les figures

Digitized by Google

convenues représentent un fait et même une pensée; l'algèbre, les hiéroglyphes ne sont que cela, et Dieu sait ce que signifient les canards, les hérons à bec et les serpents des obélisques! Nos prudes, qui les contemplent la bouche en cœur, jetteraient de beaux cris, si cela pouvait parler. Barjac, pour familiariser le petit roi avec le sacrement auguste dont il avait une peur si dangereuse, commanda une douzaine de tableaux représentant toutes les scènes de cet hyménée, depuis l'arrivée de la reine jusqu'au lendemain de ses noces. On appela les dieux de la Fable et leurs attributs au secours de cette ingénieuse allégorie; on écrivit sur quelques cartouches les explications nécessaires à la clarté de la chose, et l'on ne négligea ni les fleurs ni les papillons autour de ces légendes. On fit mettre ces tableaux dans la salle de géographie, et, en apprenant la division des parties du monde, le roi s'instruisit sur les mœurs et les usages inconnus à son âge. Nul ne lui dit rien; il étudia et se garda de raconter ce que ses études lui révélèrent. Il n'en pleura que de plus belle le jour solennel, mais ce fut pour quelque chose, au moins, et non pour des rêveries; ensuite, il ne pleura plus : on se console de tout! Vous voilà au fait de cet expédient, et mes censeurs auront leur béjaune. N'allez pas croire que ce soient là les *mousquetades* dont je vous parlais hier! Celles-là, je ne vous les conterai pas, pour deux raisons : la première, c'est que je ne saurais, et la seconde, c'est que vous ne les liriez pas. J'ai

Digitized by Google

quatre-vingts ans passés; mais vous ne les avez point, vous autres, heureusement pour vous!

Maintenant, apprenez la manière dont un mien ami vient de se sauver des prisons de Lyon, c'est-à-dire de *Commune-Affranchie*. (Je passerais à mes chers compatriotes leur férocité et leurs excès révolutionnaires, puisqu'ils sont en révolution et que c'est la manière de peindre de ces jolies époques; mais je ne leur passerai jamais leurs jeannoteries, leur stupidité, dignes tout au plus des Topinamboux et des Ostrogoths : les calendriers, les costumes, les noms changés, les protocoles jacobins, le sans-culottisme, le tutoiement et le reste, la friperie grecque et romaine en tête. Qu'ils soient républicains, s'ils ont été mordus d'un chien enragé; qu'ils se gouvernent eux-mêmes, qu'ils nous volent nos biens, nous coupent la tête et se dévorent entre eux quand ils n'ont plus de chair fraîche sous la dent, ce sera peu honnête, ce sera atroce, ce ne sera pas ridicule; on ne rira pas d'eux, on les craindra, et ils courent la chance de devenir grands, s'ils restent debout sur les ruines; mais, mon Dieu! ces paillasses, barbouillés de sang, arrachent le sourire néanmoins. Si on en voulait prendre le côté bouffon, ce serait une vraie comédie; hélas! on n'a pas le temps d'y penser! Je ferme la parenthèse et je reviens à M. de Combles et à sa fuite.) C'était un magistrat de Lyon, aussi connu par sa fortune que par son attachement aux principes monarchiques; il n'en fallut pas tant pour le désigner à

Digitized by Google

la rage des bourreaux et pour le faire mettre en prison. On l'envoya dans une maison d'arrêt, avec beaucoup d'autres détenus. Toute sa vie, il avait fait de la mécanique, à telle enseigne qu'il mystifia les Parisiens en annonçant l'invention de *sabots marins*, avec lesquels il marcherait sur la Seine, du pont Neuf au pont Royal. Il demandait des souscripteurs, et il en eut par milliers, à commencer par les princes; on prit jour, on prépara tout; M. de Combles alla trouver M. de Flesselles, l'intendant, qui le félicita sur cette magnifique découverte; il lui avoua alors en riant que c'était une plaisanterie, une gageure, et qu'il ne marcherait pas en sabots, même dans les Champs-Élysées. Louis XVI en fut prévenu, et il en rit, les princes en rirent; on donna l'argent aux pauvres, et tout finit là. Cette fois-ci, il prépara une mécanique un peu plus réelle. Il égayait ses compagnons d'infortune et mitonnait sa liberté. M. de Combles fit des marionnettes, avec lesquelles il joua, chaque soir, des pièces nouvelles de sa composition. Le geôlier, charpentier de son état, fut le premier spectateur; simple et pas trop méchant, il se sentit flatté de présider la réunion de ses prisonniers, gens distingués par leur naissance et leur postion. On lui montra beaucoup d'égards; il en crevait d'orgueil dans sa peau de républicain *égalitaire*. (C'est un mot de la façon de ce bon M. Tronchin, de Genève, et qui fait fortune en défaisant celle des autres : il y a usurpation de mots comme du reste.) M. de Com-

Digitized by Google

bles obtint de coucher seul dans sa chambre, et, un jour, il confia, sous le plus grand secret, à l'honnête concierge, qu'il méditait une représentation extraordinaire, qu'il lui fallait de grandes machines, et qu'il le priait de l'aider à arranger tout. Le bonhomme, enchanté, porta ses outils près de M. de Combles, travailla sous ses ordres à plusieurs décorations, entre autres trois petites échelles, de quatre pieds chacune, qui s'emboîtaient solidement les unes dans les autres. M. de Combles les destinait à franchir un mur de jardin qui le séparait de la campagne. Il se fit laisser beaucoup de cordes, une lime avec laquelle il scia un barreau de la fenêtre ; et, quand tout fut prêt, il annonça à l'assemblée que, le lendemain, il donnerait la représentation de la *Fameuse Fuite de Polichinelle*, spectacle très-grandement machiné et très-divertissant. Il demanda, pour faire ses préparatifs, que personne n'entrât dans sa chambre avant midi. Dès que tout le monde fut couché, il descendit avec ses cordes, grâce à ses échelles escalada le mur, et se trouva en liberté, avec plus de douze heures d'avance sur ceux qui le poursuivraient. Il s'est caché dans les montagnes, est parvenu en Suisse, et vient de nous arriver. Jugez si nous l'avons bien reçu ! Nous avons réuni nos bourses pour lui donner à dîner et pour lui avoir une culotte; le pauvre homme, à force de vivre avec les jacobins, se trouve réduit à leur système. Tout fait espérer que, dans notre magnificence, nous compléterons une centaine

Digitized by Google

de livres, avec lesquelles il pourra sortir du paradis terrestre autrement vêtu que le père Adam, et qui lui permettront de manger jusqu'à ce qu'il ait appris à fagotter, comme les autres, des pantoufles et des paniers, afin de gagner le peu de vie que nous ont laissé nos frères en Jésus-Christ, les bénins réformateurs de la société. Quant à moi, je suis trop vieille pour refaire mon éducation; on me nourrit par-dessus le marché, en treizième à la douzaine.

Me voilà aujourd'hui d'une humeur capricante; il me prend fantaisie de faire un salmigondis et de parler de tout à propos de rien. Je suis jeune, en vérité, ce matin; peut-être est-ce la conversation que j'ai eue avec ce bon M. Combles, venu me voir en carmagnole, avec une manière de pet-en-l'air triomphant, qui lui donne l'air d'un membre du comité de salut public en goguette. C'est par le duc de Richelieu que je l'ai connu; nous parlâmes fort de ce pauvre duc, de ses liaisons avec mademoiselle de Charolais, avec mademoiselle de Valois, devenue duchesse de Modène, et la belle-mère de M. le duc de Penthièvre. Ces amours sont aussi connus que la lune; aussi je ne les raconterai point, je n'aime pas à dire ce que tout le monde sait. Mais je saisirai cette occasion de vous parler de mademoiselle de Beaujolais, tout à l'heure, quand j'aurai vidé mon sac d'anecdotes. J'ai appris ces belles amours du duc de Richelieu lui-même; j'ai vu les lettres, les pièces à l'appui. C'est peut-être la seule fois que ce libertin cuirassé

Digitized by Google

ait eu son misérable cœur égratigné d'une impression. Il nous conta tout cela un soir, à Choisy, après souper; un soir où chacun contait des histoires, et où nous exhumâmes une foule de bons mots. Je me rappelle, entre autres, le poulet de madame de Maugiron à son mari, dont j'ai gardé copie :

« Je vous écris, parce que je n'ai rien à faire... Je finis, parce que je n'ai rien à vous dire.

» SASSENAGE, très-fâchée d'être MAUGIRON. »

M. de Maugiron la montrait à tout le monde, se pâmant de rire, et il ne l'avait pas volée, car c'était bien le plus grand parpaillot ! Nous étions beaucoup de monde ce jour-là, c'est-à-dire nous étions cinq ou six, et tout ce qui se confiait dans cette délicieuse salle à manger, où les domestiques ne fourraient pas le nez, ne se répétait nulle part, sauf dans ces intimités où tout se répète; c'étaient donc des manières de secret. Le duc d'Ayen venait de faire son tour de ville et rapportait sa provision de contes. Il avait été à la place Maubert, causer avec les poissardes, qui voulaient étrangler l'archevêque, ni plus ni moins.

— Et pourquoi l'étrangler, ce cher prélat du bon Dieu? demandait le duc d'Ayen, déguisé en maître d'hôtel, et marchandant un turbot de dix livres; que vous a-t-il fait, ma commère?

— Ce qu'il nous a fait? Il nous ôte notre curé Merlin, pour nous donner un prestolet couleur de rose,

Digitized by Google

comme si les Merlin n'étaient pas curés chez nous de père en fils !

A quoi cette bonne âme de duc ajoutait d'un air bénin :

— Ceci n'est pas de mon invention ; je ne le leur fais pas dire !

Il avait été chez madame Geoffrin et ne se taisait pas sur sa *ménagerie*. Elle appelait les beaux esprits réunis chez elle *ses bêtes*. C'était une grande autorité à la ville que madame Geoffrin. Elle recevait des gens de toutes les paroisses, et sa maison offrait une lanterne magique qu'on ne voyait pas ailleurs ; elle faisait loi pour le *goût*, remarquez bien que c'était pour le *goût*, et non pour le *ton*, nous ne l'aurions pas souffert, nous autres gens de cour. Le duc d'Ayen y avait dîné avec un provincial, pédant gourmé, assommant, s'appelant de je ne sais quel nom, quelque chose en *ac;* qu'est-ce que cela fait ? Il était de l'académie de sa petite ville, et croyait triompher à Paris. Il raconta une histoire sans terme ; madame Geoffrin ne savait comment l'arrêter, et le pria enfin de couper une poularde. Il tira de sa poche un petit couteau, semblable à un jouet.

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes dans une profonde erreur ; pour réussir dans ce pays-ci, il faut de grands couteaux et de petites histoires.

Je me souviens, à propos de cette bourgeoise qualifiée par son esprit, que, dans sa dernière maladie, j'envoyai savoir de ses nouvelles. Bien qu'elle fût

Digitized by Google

la bru d'un tisserand, tout ce qui avait des prétentions à l'esprit et au bel air, hors de la cour, comptait avec elle. Son domestique répondit à mon laquais :

— Madame est bien sensible à l'honneur que lui fait madame la comtesse; elle lui fait dire qu'elle a perdu l'usage de la parole.

Il fut aussi question du président Lambert et de son hôtel, où il avait dépensé des sommes folles. On allait le voir par curiosité. On en vint aux extravagances que faisaient les traitants, et on les accablait de moqueries.

— Ne criez pas contre les fermiers généraux, dit le roi, vous auriez tort, car ils soutiennent l'État.

— Oui, sire, répliqua le duc d'Ayen, comme la corde soutient le pendu.

C'était un terrible jouteur que ce duc d'Ayen; il avait un esprit merveilleux, un de ces esprits qui trouvent toujours le mot pour la chose. On ferait un volume de ses reparties. Une des plus jolies dont je me souvienne est à propos de madame du Barry, cette comtesse de ruelle, qui donna le dernier coup de massue à la monarchie. Le roi disait, se complaisant dans sa passion aveugle :

— Je sais bien que j'ai succédé près d'elle à Radix de Sainte-Foix.

— Oui, sire, comme Votre Majesté a succédé à Pharamond.

Le soir dont je vous parle, Dieu merci! il n'était

Digitized by Google

encore question à Versailles, ni de Jeanne Poisson, ni de Jeanne Vaubernier, et nous étions entre nous, chez nous, chez le roi de France. Le duc d'Ayen passa du président Lambert au parlement et du parlement aux procès célèbres. Chacun disait ce qu'il savait et ce qu'il espérait être ignoré des autres. Milord Harcourt nous récita une histoire insulaire fort noire, que j'ai oubliée ; elle était ennuyeuse. Je n'en ai retenu qu'une seule chose. Son aïeul, à l'époque de la république anglaise, rencontra, un 1er mai, jour de la fête des ramoneurs, une bande de ces messieurs qui, selon un ancien usage, renouvelé tous les ans, couraient les rues de Londres, couverts de galons de papier doré et chamarrés de la manière la plus bizarre. Il dit à un membre du parlement-croupion, avec lequel il se trouvait :

— J'avais souvent entendu parler de la majesté du peuple, cependant je n'avais pas encore eu l'honneur de voir les jeunes princes.

On jurerait ce mot fait d'hier pour la république française, tant il est vrai que les générations passent, mais que les travers de l'esprit humain sont éternels.

Le roi écoutait volontiers ces histoires; il en racontait rarement; elles étaient toujours remarquables et souvent tournées du côté du merveilleux. Ce soir-là, il pleuvait, la rivière se donnait des airs de flots et de tempête, l'esprit de Louis XV se frappait beaucoup des objets extérieurs. Il rêva quelques instants, puis il dit :

Digitized by Google

— Vous parliez tout à l'heure de la Voisin et des empoisonnements horribles qui eurent lieu sous le règne de mon aïeul : il est une chose que vous ignorez certainement, et que très-peu de personnes vivantes aujourd'hui pourraient savoir ; je vais vous la raconter, bien qu'elle me donne la chair de poule. Je la tiens de M. le régent, lequel la tenait d'un des témoins; vous savez qu'il a toujours aimé à se mêler de magie. On a écarté ce fait trois fois du procès, par égard pour la maison de Bouillon, et surtout pour la mémoire de M. de Turenne. Un des neveux de ce grand homme, je ne le nommerai pas, car il est trop connu, dignitaire de l'Église, se déguisa un jour en Savoyard, et s'en fut chez la Voisin. Il s'était mis en tête que son oncle, dont pourtant le désintéressement était proverbial, laissait un trésor enterré en quelque coin, et que sa mort subite l'avait empêché de révéler. Il communiqua tout simplement son idée à la sorcière, ajoutant qu'il voulait évoquer cette grande ombre et lui demander des renseignements sur ce trésor prétendu. La Voisin eut peur, elle, qui n'était ni Bouillon ni attachée à l'Église; elle déclara qu'elle n'oserait point tenter ce sacrilége. Le neveu se moqua d'elle; pour l'encourager, il lui offrit cinquante mille livres avant l'évocation, et deux cent cinquante mille si elle parvenait à savoir la place où gisaient l'or, la vaisselle, les pierreries du maréchal. La Voisin trouva le marché bon; elle étouffa la crainte, promit d'évoquer le fantôme et

Digitized by Google

de le faire parler. On compta une partie de la somme, on remit le reste à l'abbé de Choisy, en qualité de mandataire. Pour le peu qu'on voie le maréchal, muet ou non, le neveu n'a rien à réclamer des cinquante mille livres. La Voisin demanda quinze jours de délai, il fallait des évocations puissantes; elle exigea que l'expédition aurait lieu dans l'église de Saint-Denis, où reposaient les cendres du maréchal, un vendredi, 13 du mois, à minuit. Le neveu ne devait être accompagné que de deux personnes; la pythonisse menait avec elle deux prêtres, Le Sage et d'Avaux, qui célébreraient une messe à rebours : tout cela lui fut accordé. Le cardinal prit un de ses gentilshommes et un apprenti nécromancien, le même qui apprit toute cette histoire au duc d'Orléans, en travaillant avec lui. Le jour arrivé, on se mit en route en silence. On avait acheté du sacristain la permission d'entrer la nuit dans l'église, et d'y rester enfermé sans lui. Le neveu la demanda lui-même, pour aller prier, disait-il, sur la tombe de son oncle. Ils montèrent dans la tour, et, de là, descendirent à l'autel. On alluma cinq cierges de bougie noire, les livres saints furent placés contrairement à l'ordre qu'ils occupent dans le sacrifice auguste qu'on parodiait; le Christ fut renversé; les prêtres passèrent leur chasuble à l'envers, et l'horrible sacrilége commença.

» Il faisait au dehors un orage affreux, un de ces orages qui, par leur violence, semblent surnaturels;

Digitized by Google

le cardinal et ses acolytes se mouraient de peur. La Voisin les avait prévenus qu'au moment où les conjurations arracheraient Turenne du cercueil, il paraîtrait en face, et sortirait du milieu de l'autel à l'instant de la consécration, celui où ces abominables scélérats profanaient les paroles divines. C'était au nom de Satan que le mystère devait s'accomplir. Déjà Le Sage, d'une voix sourde et traînante, avait dit par deux fois : *Le mort vient !* D'Avaux allait répéter cette phrase lugubre... Tout à coup les airs sont déchirés par un tel coup de tonnerre, que l'église, le monastère, la ville de Saint-Denis en tremblent dans leurs fondements. Un cri aigu, affreux, déchirant, lui répond en écho; au lieu de venir par la voie indiquée, Turenne paraît dans son tombeau entr'ouvert. La voûte de la basilique s'est soulevée comme un rideau; on n'aperçoit plus qu'un gouffre, dont les profondeurs atteignent le caveau où repose le maréchal. Il se lève, laisse tomber son suaire, d'un geste lent et solennel, s'élance et monte à travers l'espace, comme porté par une force invisible. Les criminels l'attendent en frémissant et se prosternent.

« — Je n'avais qu'un trésor, dit-il, et je l'ai emporté avec moi : c'était la gloire de mon nom et celle de mes victoires. A présent, la maison de Bouillon n'a plus que sa déchéance à attendre ; dans un siècle, il n'en existera pas un seul : ils mourront avant la monarchie ; mais la monarchie mourra comme eux, et les nobles poussières de tant de rois, qui reposent

Digitized by Google

ici, seront jetées au vent. Malheur ! malheur ! malheur ! sur ma race et sur la France !

Un autre coup de tonnerre retentit, l'ombre disparut, et la troupe sacrilége resta encore quelques instants prosternée. Quand ils se relevèrent, ils étaient aussi pâles que le spectre, et le cardinal avait des cheveux blancs. La Voisin raconta ceci dans son interrogatoire secret. Les juges en référèrent au chancelier, et celui-ci au roi, qui défendit l'insertion dans le procès-verbal. Lorsque le régent l'apprit de son aide-magicien, il eut la curiosité de savoir la vérité, et fit rechercher la procédure ; on y trouva ce récit dans tous ses détails. Quand je vois M. de Bouillon d'aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de croire qu'il sera le dernier des la Tour, et cela me donne aussi à penser pour la monarchie. Si ces prédictions allaient être vraies ! Si le tombeau même ne nous abritait pas de la rage de nos ennemis !

Il se fit un grand moment de silence ; chacun était ému. Le duc d'Ayen le rompit en demandant un verre de vin de Champagne.

— Vous avez raison, dit le roi, buvons et oublions !

Digitized by Google

XIV

Venons-en à mademoiselle de Beaujolais et à ce monstre de Richelieu, que l'on ne peut manquer de trouver autour de soi, en ce siècle-ci, de quelque côté qu'on se retourne. Il remplissait tout, et la cour et la ville ; on a parlé de lui quand il n'avait plus de dents, et à quatre-vingts ans, qu'il avouait volontiers, une femme jeune et jolie n'eût pas osé rester seule avec lui. Au temps où je vous parle, il était charmant, car il n'a jamais eu de beauté réelle. Il servait de point de mire aux coquetteries de toutes les dames ; c'était à qui l'aurait, ce que je n'ai point compris du tout. Un amant banal n'eût pas été mon fait : l'esprit de propriété me semble naturel, surtout en pareil cas. Chacune espérait le fixer, et quelle illusion, mon Dieu ! On peut arracher les griffes des lions ; mais les papillons ne perdent leurs ailes qu'en devenant chenilles, et alors personne ne les regarde plus.

Mademoiselle de Beaujolais était l'avant-dernière fille de M. le régent. Plus jolie que les autres, elle ne leur ressemblait en quoi que ce soit du côté du cœur. Pieuse et bonne, son service l'adorait, les pauvres la bénissaient : c'était une de ces âmes marquées

Digitized by Google

pour la douleur pendant leur vie et pour le paradis après leur mort. Depuis son retour d'Espagne, où elle avait été envoyée toute petite, avec sa sœur, pour épouser un infant (ce mariage manqua), depuis donc son retour d'Espagne, elle se tenait à l'écart, restait beaucoup chez elle, partageait ses devoirs entre Madame et madame la duchesse d'Orléans, et ne se montrait en public, ou même à la cour de son père, que dans les occasions indispensables. Sa mise, simple et de bon goût, révélait une âme tranquille et un esprit juste. Instruite des déportements de ses sœurs, elle les fuyait, afin de n'être appelée ni au blâme ni à l'imitation. Ange tombée dans cet enfer, elle priait pour ceux qui péchaient, et, sans la funeste passion qui brisa son existence, elle fût certainement entrée dans un cloître, non pas comme madame de Chelles, mais comme l'a fait depuis madame Louise, avec les vrais sentiments d'une religieuse. Dieu ne l'a pas voulu!

Madame désirant aller passer l'été à Saint-Cloud, qu'elle aimait comme au temps de sa jeunesse, demanda mademoiselle de Beaujolais à madame sa mère, afin de lui tenir compagnie. Madame était brusque comme un crocheteur, témoin ces deux pauvres filles, bâtardes de sa maison, ou du moins filles d'un bâtard, qu'elle fit fouetter un jour, parce qu'elles prenaient le nom et le titre des palatins. Elle n'entendait pas raillerie sur la naissance; à cela près, elle n'était pas méchante et ne tourmentait

Digitized by Google

pas trop dans l'intérieur, pourvu qu'on la laissât écrire, du matin au soir, à toutes les princesses de l'Europe. Un de ses faibles, c'était le rabâchage. J'ai lu bien des choses curieuses sur son compte dans des mémoires inédits de la princesse de Monaco, sa favorite; mémoires intéressants à plus d'un titre, et dont le grand mérite est surtout la franchise. Je ne sais pas s'ils seront publiés; ce serait une bonne fortune de bibliothèque.

Mademoiselle de Beaujolais suivit sa grand'mère sans chagrin. Elle s'établit à Saint-Cloud, comme à Paris, de manière à vivre beaucoup seule, en s'occupant; elle faisait des ouvrages merveilleux. Elle ne voyait Madame qu'aux heures des repas et le soir; encore déjeunait-elle souvent dans sa chambre. Un jour, pour la fête de la princesse, la famille entière vint dîner au château. Mademoiselle de Valois, folle de son Richelieu, trouva le moyen de l'y attirer, sous prétexte de devoirs à rendre; il vit ainsi, pour la première fois, mademoiselle de Beaujolais, et resta ébloui. La jeune fille ne l'aperçut pas, à son grand regret (je veux dire aux regrets de Richelieu); elle dut accompagner sa mère très-souffrante et très-paresseuse, comme de coutume, et qui voulut se retirer juste au moment où il arriva. Elle avait entendu parler de sa liaison avec sa sœur, avec sa cousine; elle savait qu'il était *le grand vainqueur des belles*, et elle n'eût pas été fâchée de juger par elle-même sa prodigieuse célébrité. Le duc l'avait assez entrevue pour l'admirer,

Digitized by Google

pour la désirer, et, chez lui, les émotions ne couvaient pas longtemps. La réserve qui distinguait mademoiselle de Beaujolais lui sembla plus piquante que la facilité des autres, et il n'en fallut pas davantage pour lui tourner l'esprit et lui faire rêver une conquête impossible.

Il avait beaucoup à combattre : ses mouvements n'étaient guère libres, le réseau d'amour qui l'entourait n'était pas aisé à rompre. On le surveillait de toutes parts. D'un autre côté, la réputation de mademoiselle de Beaujolais, cette sagesse inattaquée et inattaquable, disait-on, l'effrayait et demandait un siége en règle. Mais Richelieu ne se rebutait pas; les impossibilités augmentaient sa flamme : elle devint une rage à lui faire négliger ses autres passions; il n'en dormait pas, et quelle puissance il fallait pour empêcher ce beau duc de dormir! Enfin il tourna au tendre, au romanesque, au pastoral, ce qui n'était pas le plus mauvais moyen avec une âme aussi pure et aussi candide. Il rassembla ses souvenirs et sa malice et composa du tout un plan diabolique, auquel il était difficile que la pauvre petite échappât.

Il écrivit des lettres sans signature, dans lesquelles il mit toute l'onction de ses désirs, qu'il donna effrontément pour des sentiments. Il se fit plaindre et occupa l'imagination neuve et vive de la princesse. Il était censé un gentilhomme éperdu d'amour pour cette enfant, si haut placée qu'il n'osait pas la regarder. Il vivait de contemplation à distance; il errait

Digitized by Google

nuit et jour autour du parc et se repaissait du bonheur de deviner sa fenêtre. Ces lettres arrivaient sans qu'on sût comment : elle les trouvait partout ; c'était une obsession continuelle dont elle n'osait se plaindre, car ce secret tenait déjà à son cœur. L'amoureux inconnu se montrait d'ailleurs si respectueux ! Il ne demandait rien, il n'espérait même ni réponse ni attention ; il se contentait de dire qu'il aimait, d'occuper de lui sa divinité : toute autre pensée lui eût paru sacrilége. La Régence eut cela de remarquable qu'elle engendra tous les contrastes. Le vice et la vertu s'y portèrent à l'extrême ; le romanesque envahit ainsi les natures qui résistaient au libertinage. Ce fut un véritable champ de bataille, où les passions et les instincts se déchaînèrent. Mademoiselle de Beaujolais, dans sa solitude, se nourrissait de chimères. Elle connaissait M. le régent ; elle savait qu'il ne contrarierait ses goûts que forcé par la politique, et la politique n'avait rien à voir dans ses affaires. Cadette de sa maison, sans ambition aucune, la grandeur, la richesse ne la séduisaient point ; si quelquefois elle se faisait des plans d'avenir, ils étaient simples et sans éclat. Les lettres de l'inconnu, si tendres, si pleines d'idées religieuses et chevaleresques, rendirent ces dispositions plus prononcées. Un jour même que, seule avec Madame et M. son père, on parlait des moyens de l'établir convenablement, il lui échappa de dire :

— Et si j'épousais un gentilhomme français, de

Digitized by Google

bonne et noble race, quel mal y aurait-il à cela, je vous prie ?

La Palatine jeta des cris de paon, M. le régent sourit et murmura à l'oreille de sa mère :

— Au moins celle-là ne pense qu'à se marier, madame; on voit bien que vous l'avez élevée.

— Fi ! monsieur, vous devriez rougir de plaisanter sur un sujet semblable.

La jeune fille remarqua le sourire de son père et en fit son profit. Le même soir, elle trouva sous son chevet une lettre si brûlante, si pleine de prières et d'amour, qu'elle la relut pendant deux heures. L'inconnu l'avait vue, il l'avait suivie dans le parc, il avait ramassé un ruban tombé de ses cheveux, il implorait à genoux la grâce de le conserver; si cette grâce était accordée, la jeune princesse devait se promener le lendemain au même endroit que la veille : il y serait, il la verrait, s'il ne se montrait pas. La tentation était forte ! la conversation du matin soulevait un coin du rideau de l'espérance ! Qui sait? le gentilhomme était peut-être assez noble, assez grand pour s'allier à elle; s'il lui plaisait, s'il savait mériter un tel honneur, son père ne serait pas inflexible, et le mariage, dût-il rester secret, était possible enfin ! Mademoiselle de Beaujolais descendit au jardin à la même heure que la veille, accompagnée, comme la veille, de madame de Grancey, demi-gouvernante, demi-dame d'honneur, femme d'assez courtes vues et d'esprit ratatiné. Elle s'engagea dans les mêmes

Digitized by Google

allées, lançant autour d'elle un regard furtif, et bientôt elle devint toute rouge en apercevant, derrière une charmille, le plus charmant jeune homme du monde, vêtu du meilleur goût, quoique simplement et sévèrement même; il s'inclina profondément sur le passage de Mademoiselle, et plus bas encore pour sa gouvernante. Chose étrange! la princesse l'avait vu néanmoins, un coup d'œil suffit, et ses traits restaient gravés déjà dans sa mémoire. C'était lui, ce ne pouvait être que lui, bien qu'aucun signe extérieur ne le fît reconnaître. Il était beau, il avait l'air fier, intelligent et résolu, il était pcssionnément amoureux: pouvait-on lui en demander davantage? Mademoiselle n'osa plus repasser par le même endroit; elle rentra pour être seule et pour penser. C'est si doux la pensée dans un amour qui commence! Ce qu'on n'oserait avouer, on le pense; on écoute son cœur, on se repose sur cet odorant oreiller de fleurs fraîches et délicieuses, qui se fanent plus tard et qui nous forment une couronne d'épines. La douce enfant ne s'épargna rien de cette magnifique décoration, et, lorsqu'elle vint se mettre à table pour le souper, son visage resplendissait de bonheur. Madame la regarda avec surprise, elle ne devinait point la source de cette beauté superbe; de très-mauvaise humeur ce soir-là, elle vit avec joie sa petite-fille si éloignée des intrigues, des soucis et des dangers de la cour.

— A la bonne heure pour celle-là, dit-elle à la

Digitized by Google

princesse de Tarente; et si elles lui ressemblaient toutes, au moins !

Les yeux de la jeune fille interrogeaient sa grand'-mère, et il n'était pas difficile de la faire parler, elle en mourait d'envie.

— Il faut qu'elle le sache, princesse, dit-elle ; cela lui servira de leçon, et elle ne sera pas tentée d'en faire autant. Votre sœur de Valois est en pleine disgrâce, enfermée chez elle avec la défense d'en sortir et de recevoir qui que ce soit dans son appartement.

La jeune fille songea à l'allée du parc, et son cœur se serra !

Ne pas sortir, mon Dieu ! quelle punition ! Et que pouvait avoir fait mademoiselle de Valois pour la mériter ?

— Elle a écouté ce vaurien de Richelieu, elle s'est compromise pour lui, elle a eu une scène scandaleuse avec mademoiselle de Charolais, autre folle, timbrée de ce petit musqué. Tout Paris retentit de cette belle aventure, et Richelieu en rit avec ses autres maîtresses, très-heureuses de l'emporter sur des princesses du sang.

— Mon Dieu ! madame, cela est-il possible ? elles sont humiliées à ce point ? Il existe un homme assez lâche, assez vil pour se jouer du sentiment qu'il inspire, pour ne pas respecter le nom et la réputation des filles de la maison royale ? Et cet homme vit ? et on ne le fait pas mourir à petit feu ? Mon père n'a donc ni orgueil ni entrailles ?

Digitized by Google

— Mademoiselle de Valois a demandé qu'on l'épargnât, et mon fils l'a promis, à condition qu'ils ne se reverraient plus : il est si faible avec ses enfants !

Mademoiselle rougit; mais cette rougeur se rapportait à son propre sentiment, à son espoir. Elle songea à l'inconnu et excusa sa sœur; elle s'avoua qu'elle aussi intercéderait pour l'être qu'elle aimerait à ce point.

— Ah ! je hais ce duc de Richelieu ! s'écria-t-elle. Il ne mérite pas un regard d'une femme qui se respecte.

— Eh ! eh ! reprit la douairière en branlant la tête, je suis charmée que vous ne le connaissiez pas. Par l'épidémie qui court sur les princesses, vous y seriez peut-être prise comme les autres, et alors...

— Moi, madame ? — Et elle pâlit d'indignation à la pensée qu'on pût seulement concevoir une pareille idée. — Moi ? je mourrais s'il le fallait, si je me sentais prête à me laisser entraîner par cet homme dangereux ; mais jamais, jamais il ne serait pour moi qu'un étranger, je le jure devant Dieu ! devant vous !

— Voyez la petite déterminée, répliqua Madame en souriant ; que le Seigneur la maintienne dans cette disposition pour celui-là et pour les autres !

L'enfant n'était plus là, son jeune cœur volait sur les ailes du souvenir et de l'imagination ; elle comparait ce volage, ce traître de Richelieu avec son inconnu à elle, avec ce modeste et réservé gentilhomme qui, depuis trois mois, n'adorait que son ombre

Digitized by Google

et le gazon qu'elle avait foulé. Ah ! quelle différence ! Qu'elle était fière et heureuse de se sentir aimée ainsi ! qu'elle était près d'aimer elle-même! Cette conversation fit faire plus de chemin à l'amoureux que toutes ses sollicitations ; l'amour-propre vint en aide à l'amour. Une lettre de feu, des remercîments pleins de délire et de tendresse achevèrent l'impression qu'elle avait reçue, et, pour la première fois depuis le commencement de la correspondance, le billet reposa sur l'oreiller de dentelles, bien près des lèvres de la princesse : c'était déjà la moitié du chemin jusqu'au cœur.

Le lendemain, en jetant un coup d'œil sur le parc, dès son réveil, elle aperçut la même tournure que la vieille ; elle ne s'y tromperait plus désormais. L'audacieux rabattait son chapeau sur son visage ; il craignait les indiscrets, sans doute. Elle se retira vite ; elle avait été vue, car il s'inclina profondément et se dirigea vers les quinconces. Elle se promena à son heure ordinaire et au même endroit ; il y était encore. Le soir, au clair de la lune, une figure se détachait sur le marbre de la balustrade : c'était lui ! Elle le rencontra partout, elle fut entourée de ses lettres, elle ne put se soustraire à cette préoccupation constante et unique, l'amour pénétra dans son âme et s'en rendit le maître absolu ; elle donna un rendez-vous, ou plutôt elle se laissa surprendre, un matin, dans un pavillon où elle se tenait souvent seule pour lire et faire des pastels. Je ne vous raconterai point

Digitized by Google

ces aveux, ces réticences, ces transports, ces enivrements, ces promesses, que nous avons tous connus, qui nous ont révélé des jouissances dont il n'est pas sage de parler quand on est destinée à ne les plus connaître. Pourquoi éveiller les regrets? Bref, ils se séparèrent, liés par un serment de s'appartenir à jamais, innocents encore et décidés à vaincre tous les obstacles. La princesse savait que son amant s'appelait Jacques Duplessis, qu'il était excellent gentilhomme, riche et protégé par des puissances, entre autres par le duc de Richelieu, auquel il avait l'honneur d'appartenir. Au nom de Richelieu, mademoiselle de Beaujolais pâlit.

— Ah! s'écria-t-elle, ne voyez plus ce vilain homme; ne lui demandez rien, ne lui dites rien : qu'il ne mette point sa griffe immonde sur notre amour, qu'il l'ignore, que je ne sois pas forcée de lui rien devoir!

— Vous haïssez donc bien mon noble parent, mademoiselle? Que vous a-t-il fait? En quoi a-t-il été assez malheureux pour vous déplaire?

— Ne me le demandez point, je voudrais me le cacher à moi-même; mais, sachez-le bien, si vous voulez que je vous aime, si vous voulez que nous ne nous séparions point, fuyez cet homme! J'ai le pressentiment qu'il me sera funeste, qu'il tuera notre amour!

L'amant employa les raisonnements et les prières sans pouvoir vaincre cette antipathie.

— Ne m'en parlez plus, monsieur. Cet être dégradé

Digitized by Google

n'a ni cœur, ni foi, ni parole ; il est pour moi un objet d'horreur : je préférerais vous perdre à jamais que de vous devoir à lui.

— Que vous dirai-je? Vous connaissez tous la marche de l'amour : elle oublia bientôt l'homme haï près de l'homme aimé, lorsqu'elle eut obtenu sa promesse de rompre avec ce dangereux cousin. Elle revint tranquille au château ; elle le revit le soir à sa place ordinaire, elle le revit le lendemain au pavillon, elle le revit sans cesse, et il fut bientôt toute sa vie. Pourtant, elle conserva cette pureté angélique qui faisait son principal charme ; l'amant soumis ne demandait que ce qu'elle lui donnait. Les entrevues se passaient surtout à chercher les moyens d'amener ce mariage tant désiré, et ils ne se présentaient pas faciles.

Un soir, il y avait une cour plus nombreuse que de coutume ; M. le régent y était et les dames aussi. On jouait, on causait ; on déchirait son prochain, ce qui a été de tous les temps.

— Laquelle de vous, mesdames, dit tout à coup madame la duchesse de Berry, peut nous donner des nouvelles du duc de Richelieu? Il est perdu, on ne sait où il est : un amour romanesque, assure-t-on, l'éloigne de la cour. Il s'est fait berger, avec des moutons et une houlette, comme le seigneur Quichotis ; il roucoule, il soupire, et déjà la renommée s'occupe de cette belle invisible :

On parle d'eaux, du Tibre, et l'on se tait du reste.

Digitized by Google

Mademoiselle de Beaujolais écoutait avec avidité.

— Ah ! tant mieux ! pensa-t-elle ; s'il est loin, il ne le verra plus : j'en serai plus sûre.

Ses impressions se trahirent sur son visage peu accoutumé à les cacher ; mademoiselle de Valois, qui la regardait par hasard, conçut un soupçon involontaire. Déjà on avait remarqué le changement très-positif survenu dans les habitudes et dans le caractère de sa sœur ; on en plaisantait, on s'en occupait au Palais-Royal. Son obstination à ne pas vouloir quitter Saint-Cloud, à y retenir Madame, lui parut expliquée.

— Si j'allais découvrir les deux mystères à la fois ? Oh ! je le saurai !

Cette résolution prise, mademoiselle de Valois, sans communiquer son projet, demanda à ne pas retourner à Paris. Elle lut une vive contrariété sur la physionomie de sa sœur ; ce fut une raison de plus pour la faire rester. Elle se mit en sentinelle, elle voulut tout voir, tout entendre, elle s'assura bien que l'infidèle ne venait point au palais ; elle interrogea adroitement les femmes de mademoiselle de Beaujolais et crut trouver chez une d'elles de l'indécision, celle justement que le duc avait achetée. et qui, depuis tant de mois, recevait ses lettres et les disposait de manière à en doubler l'effet. Elle la *câlina*, elle lui promit monts et merveilles, elle la manœuvra enfin de telle sorte que, pour une forte somme, elle vendit le secret de sa maîtresse.

Digitized by Google

— Ah! s'écria la jalouse, demain je les surprendrai!

La confidente lui en donna les moyens; elle lui indiqua les signaux, les heures de réunion, tout ce qui lui importait de savoir. Le lendemain, en effet, au moment où la princesse, libre de toute crainte, heureuse du présent et de l'avenir, écoutait son bien-aimé assis à ses genoux, lui répétant ce que déjà il lui avait dit tant de fois et ce qu'elle ne se lassait point d'entendre, la porte s'ouvrit, et mademoiselle de Valois parut sur le seuil.

— C'était donc vrai, dit-elle, ingrat, et voilà où je devais vous retrouver!

Mademoiselle de Beaujolais se leva épouvantée, et, par un mouvement bien naturel à la femme qui aime, elle se jeta dans les bras de son amant pour y chercher une protection. En entendant sa sœur, elle pressentit un malheur affreux; elle releva la tête et demanda, plus morte que vive :

— Que voulez-vous, mademoiselle? Pourquoi ces reproches? Quels droits avez-vous sur lui?

— Quels droits j'ai sur lui, sur Richelieu!

— Richelieu! murmura la malheureuse enfant, et elle tomba inanimée devant eux.

Le duc, désespéré, maudit sa maîtresse, serra mille fois sur son cœur cette pauvre créature qu'il avait trompée, et dont la vie semblait suspendue; elle ne revenait point à elle. On entendit des pas et la voix de Madame; il n'eut que le temps de dispa-

Digitized by Google

raître par la croisée. Mademoiselle de Valois raconta l'évanouissement de sa sœur sans en dissimuler le motif, ce qui mit la douairière dans une furie épouvantable.

— Et même celle-là ! répétait-elle. Oh ! je demanderai justice à mon fils !

On transporta la malade au château, on la mit dans son lit, elle ne reprenait pas connaissance ; tous les médecins de la maison y perdaient leur science : sa syncope dura quatre heures. Madame s'arrachait les cheveux. Enfin, le sang recommença à circuler ; elle ouvrit les yeux, se vit chez elle, entourée de ses femmes, son aïeule à côté d'elle ; elle voulut sourire, le sentiment de sa douleur lui revint : elle fondit en larmes. Mademoiselle de Valois, dont la colère était passée, essaya de la consoler; elle l'arrêta d'un mot :

— Tout est fini, ma sœur ; qu'on ne m'en parle jamais.

En effet, depuis ce jour, ce nom ne sortit plus de ses lèvres, elle ne reçut plus aucune de ses lettres et vécut dans une retraite sévère. Depuis ce jour, aussi, sa santé se dérangea complétement ; une toux sèche, une maigreur horrible, annonçaient la consomption, qu'elle refusa de combattre. Elle ne proféra pas une plainte, on ne vit jamais la trace de ses larmes; elles s'amassaient sur son cœur et l'étouffaient. Elle faisait du bien à tous, elle répandait des charités perpétuelles ; on bénissait son nom : elle y répondait par un sourire si triste qu'il brisait l'âme.

Digitized by Google

Sa douleur était trop grande pour que le bonheur des autres la soulageât. Combien elle souffrit ! Elle ne faisait plus que languir; le combat entre la jeunesse et le désespoir fut long; elle le supporta avec un courage héroïque, avec une piété qui ressemblait au repentir. Enfin, elle s'éteignit au milieu des pleurs de tous ceux qui l'approchaient. Quelques jours après, le duc de Richelieu, réellement affligé pour la seule fois de sa vie, reçut ces quelques lignes que j'ai lues moi-même, après qu'il m'eût raconté cette touchante histoire :

« Armand, je meurs pour vous avoir aimé, je meurs en vous aimant encore, et je vous pardonne. Soyez heureux ! »

Pauvre enfant !... un Richelieu !

Mademoiselle de Beaujolais avait été fiancée au roi d'Espagne ; mais le mariage ne se fit pas.

XV

Ma tante avait passé plusieurs années à Paris ; le temps était venu de retourner au chapitre, et c'était même par une faveur spéciale qu'elle obtint la permission d'en rester si longtemps éloignée. Nous voyions fort souvent et fort intimement les Beauveau;

Digitized by Google

madame l'abbesse leur avait recommandé ma tante. La princesse du Lixin, depuis duchesse de Mirepoix, venait de se marier; c'était une charmante jeune femme; elle m'aimait fort et je l'aimais aussi, malgré la différence d'âge et de position. Quand il nous fallut partir, j'eus d'abord le cœur gros; mais l'idée de revoir mon cher Remiremont me consola tout de suite. Nous laissions madame de Prie dans une position excellente, en apparence du moins; car le Fleury la minait à la sourdine, tandis qu'elle, étourdie par le triomphe, ne s'en doutait même pas. Elle se croyait gouvernante et régente pour le reste de ses jours; la reine, qu'elle avait *faite*, douce et bonne comme une colombe, lui cédait en tout; pourvu qu'on la laissât aimer le roi, dont elle s'était éprise avec la ferveur d'une âme qui ne demandait qu'à aimer, elle s'inquiétait peu du pouvoir et de la domination. Le conseil se tenait souvent dans sa chambre sans qu'elle écoutât, et la marquise se fonda là-dessus pour expulser l'évêque, qui lui portait un peu ombrage par son intimité avec le roi, bien qu'elle fût loin de le croire aussi dangereux qu'il l'était.

— Vous jouez un jeu dangereux, ma cousine, lui dit ma tante en lui faisant ses adieux; prenez-y garde! les habitudes d'enfance sont puissantes sur les souverains, et pensez que l'évêque de Fréjus a élevé et formé Louis XV.

— J'espère qu'il ne l'a point fait à sa ressemblance, au moins.

Digitized by Google

Ceci me rappelle un mot de Fontenelle. L'autre jour, chez M. le duc, l'abbé de Laval lui disait, dans une discussion théologique : « Dieu a fait l'homme à son image. — Il le lui a bien rendu ! » répondit Fontenelle. M. de Fréjus ne se targuera pas de cela, j'imagine; ce serait un titre peu décisif aux yeux de la société : il n'est pas beau!

Nous nous mîmes en route, et nous entendîmes partout des bénédictions pour le roi. Sa première pensée, en devenant maître du royaume, fut pour les pauvres. Il rendit une ordonnance par laquelle on ne devait en souffrir aucun dans toute la France. Il était ordonné aux intendants de nourrir les malheureux incapables de travailler, de donner de l'ouvrage à ceux qui seraient sains et valides *. Ce fut une joie universelle. Louis XV était alors dans toute la pureté de son cœur et de sa jeunesse; si on ne l'eût pas mal entouré, si on ne l'eût pas perverti, il serait devenu un grand prince. Mais qui résisterait à la corruption organisée? On fut ravi de cette loi à l'abbaye, non pour nos vassaux, qui n'avaient besoin de rien, car nous les nourrissions, mais pour ces vagabonds dont les campagnes étaient inondées et dont nous ne savions que faire. Ils volaient et pillaient volontiers; nos justiciers et nos gardes les surveillaient de près, ce qui ne les empêchait pas de se conduire en ma-

* Il est singulier de voir Louis XV ordonner et approuver le droit au travail, que demandent certains républicains, et que refusent certains autres. *(Note de l'Éditeur.)*

Digitized by Google

landrins, dès qu'ils se trouvaient libres de leurs faits et gestes.

Nous étions de retour depuis un mois, nous avions repris nos douces habitudes de campagne; j'avais épuisé mes récits à mes amies, lorsqu'une nuit les grilles de la cour d'honneur tournèrent sur leurs gonds, un carrosse à quatre chevaux y entra, une belle dame en descendit, et demanda, non pas madame l'abbesse, mais la comtese Olympe de Sircourt. Jugez de notre stupéfaction quand on frappa à notre porte à une pareille heure, quand nous vîmes devant nous la marquise de Prie ! Nous jetâmes un cri.

— C'est moi, dit-elle d'un air résolu en s'asseyant sur le premier siége qu'elle rencontra ; c'est moi. Vous l'aviez bien annoncé, comtesse, j'ai voulu aller trop loin, cette vieille fouine m'a gagnée de vitesse; M. le duc est à Chantilly, et il m'est défendu d'approcher de la cour dans un rayon de vingt lieues.

Nous ne répondîmes rien, nous étions atterrées.

— Cela vous étonne, vous, demi-religieuses, accoutumées tout au plus aux intrigues de votre couvent, où la chose la plus sérieuse est un prie-Dieu disputé. Je suis venue à vous, à vous seules; mes amis de là-bas me tourneraient le dos, et, comme j'ai un service à demander, je ne puis compter sur eux.

— Vous savez, ma chère cousine, si je vous suis acquise.

— Certainement, je le sais. Vos soixante mille

Digitized by Google

livres de rente ne doivent rien à personne; du fond de votre cellule, vous bravez les orages, et les honneurs ne vous importent guère.

— Et la reconnaissance, l'affection, les comptez-vous pour rien?

— La reconnaissance, l'affection? Ah! bah! au point où j'en suis, on regarde ces fadaises de bien haut. Deux choses sont vraies : l'ambition, le pouvoir, les jouissances qu'ils donnent, le plaisir quelquefois, comme distraction; le reste ne vaut pas un regret.

— Ah! ma cousine! répliqua la comtesse d'un ton de reproche, cette enfant...

— Cette enfant apprendra la vérité : elle me plaît, c'est le dernier service que je puisse lui rendre; qu'elle sache par moi apprécier les gloires de ce monde, voilà comment elles tombent!

— Mais la reine?...

— Ah! oui, cette petite fille dévote, cette ardente et passionnée créature, qui n'a de cœur que pour son mari! cette esclave couronnée dont je rougis, moi qui l'ai créée reine! Apprenez, comtesse, ce qui s'est passé! Je ne sais quel valet titré est venu annoncer à son cercle mon renvoi, ou du moins, pour l'étiquette, celui de M. le duc. J'étais au clavecin, je chantais; j'entendis la phrase officielle, je m'élançai vers elle, et je lui dis :

«— Souffrirez-vous bien, madame, que M. le duc, à qui vous devez la couronne de France, éprouve la

Digitized by Google

disgrâce qui vient de le frapper? Partez dès ce moment, allez implorer le roi, et souvenez-vous que nous vous avons faite reine !

» La reine, interdite, timide, embarrassée, lâche, alla balbutier quelques paroles au roi; et savez-vous ce qu'il lui répondit?

» — Madame, c'est assez; je n'ai qu'une chose à vous dire : vous exécuterez *les ordres* de M. l'évêque de Fréjus comme les miens; c'est lui qui vous parle par ma bouche.

» Pendant qu'elle s'abaissait ainsi, un officier des gardes m'arrêtait, sous prétexte que le peuple ne voulait plus de nous; les Français sont ainsi : quand ils sont trop bien, ils veulent être mieux. Je criai, je réclamai, j'assurai que j'étais seulement l'*amie* de M. le duc, et que M. le duc de Berry, en lui crevant un œil, m'avait ôté toute idée d'être autre chose. Je voulus pourtant prendre sa défense; ils retombèrent sur le système et les actions. L'un d'eux s'écria :

» — Ah ! madame, vous aurez beau dire, toutes ces actions ensemble n'en valent pas une de celles de son grand-père.

» Mauvais plaisant ! L'officier devait me conduire à Courbépine, chez moi : déjà nous tournions vers la Normandie; mais j'avais mon projet. Je suppliai tant mon gardien, je lui promis tant de choses, qu'il consentit à m'accompagner ici, à condition que nous n'y resterions que quelques heures et que nous reprendrions la route de l'exil. Un prétexte de maladie de-

Digitized by Google

vait colorer son retard. J'ai à vous remettre ce portefeuille, à vous supplier de l'envoyer sur-le-champ à Fribourg en Brisgau, où il est attendu; je ne puis me confier qu'à vous: si ces papiers étaient saisis, je serais perdue, cette fois.

— Comptez sur moi, ma cousine, ce sera fait. J'espère pourtant qu'il n'y a point de crime de haute trahison?

— Eh! non, c'est de la haute finance, voilà tout.

Cette femme me parut plus belle mille fois dans sa disgrâce que dans sa puissance; elle avait un si superbe dédain! elle se plaignait si peu! Elle partit même d'un éclat de rire.

— Comtesse, en quittant Paris, j'ai rencontré la châsse de Sainte-Geneviève, sortie à cause de la sécheresse. « Ces excellents bourgeois, pensai-je, ils ont recours à leur patrone; ils savent déjà que je ne fais plus la pluie et le beau temps. »

— Qui a causé cette disgrâce subite, enfin? D'où cela vient-il?

— Vous l'aviez prévu, le travail chez la reine: Fleury ne me l'a pas pardonné; depuis ce jour, il a miné, miné, miné! Il s'est jeté à Issy, comme mademoiselle de la Vallière aux Carmélites, pour qu'on allât l'y reprendre. On n'y manqua pas: le duc de Mortemart et sa femme se distinguèrent dans cette chasse à la bête puante. On le ramena; de ce jour, il entretint son élève de ses mille sottises, il frappa son esprit, il lui persuada que nous étions des diables à

Digitized by Google

queue et à pied fourchu. Il y a quatre jours, le petit dissimulé travaille avec M. le duc, le nomme pour être de son voyage de Rambouillet, lui recommande de ne pas se faire attendre et part. Trois quarts d'heure après, M. de Noailles, capitaine des gardes, vint signifier au prince de se rendre sur-le-champ à Chantilly et d'y rester jusqu'à nouvel ordre. On assure que M. de Fréjus est nommé premier ministre, j'en fais mon compliment à la France; il deviendra bientôt cardinal, et elle aura été gouvernée, depuis un siècle et demi, par quatre soutanes rouges allant toujours en rapetissant : Richelieu, Mazarin, Dubois et Fleury. Le roi Louis XVI prendra sans doute un enfant de chœur. On a donné ma place de dame du palais à la marquise d'Arlincourt, et, ce que vous ne croiriez jamais, M. le duc a amené madame d'Egmont à Chantilly! Détrônée de toutes les façons, ma chère; chassée de partout : c'est dur, à vingt-neuf ans! Ah! si on avait suivi mon conseil et arrêté ce vieux démon sur la route d'Issy! Mais on a eu peur! Il serait aujourd'hui à Fréjus et nous à Paris; le roi l'aurait oublié. Mon exempt assure que M. le duc est complétement en pénitence et qu'il lui est défendu, de par monseigneur Fleury, à lui, prince du sang, de chasser chez lui. Il le souffrira, soyez tranquille! Quant à moi, ma patience est courte, et nous verrons. A propos de mon exempt, il s'impatiente, je parie, et il faut que je vous quitte; la pointe que nous avons faite le compromet, je lui dois de ne pas le retenir

Digitized by Google

trop longtemps. Adieu, mes belles ; que vous êtes heureuses ici ! Ah ! chère petite, que ne m'a-t-on donné, à votre âge, une croix et une prébende ! je vivrais tranquille et je ne regretterais rien.

Une fille de fournisseur à Remiremont, quel cataclysme !

Elle nous embrassa vivement toutes deux ; elle était sérieusement émue. Nous ne l'avons plus revue depuis ; ma tante remplit fidèlement sa promesse : le portefeuille fut remis sans que nous sachions rien de son contenu. La marquise mourut un an après, en exil : les uns disent de chagrin et de langueur, les autres assurent qu'elle s'est empoisonnée. Elle s'est souvenue de moi dans son testament et m'a légué une paire de bracelets de trente mille livres. Dans l'un est le portrait de la reine ; dans l'autre, celui du roi ; c'était le cadeau de noce de Leurs Majestés. Les diamants en sont superbes et les peintures admirables

Pour finir ce qui concerne madame de Prie, je vais vous transcrire le fragment d'une lettre adressée à ma tante par madame de Tencin. C'est une historiette un peu difficile à raconter ; aussi j'en laisse la responsabilité à la célèbre chanoinesse : elle savait tout dire ; du reste, le fait est *historique*.

« Voici ce que mon frère et le duc de Richelieu ont vu et entendu ; cela m'a paru si drôle, ma chère comtesse, que je ne résiste pas au plaisir de vous en instruire ; vous en rirez avec la princesse, comme l'a fait toute la cour. M. de Prie était dans la chambre

Digitized by Google

du roi, appuyé sur une table ; la bougie alluma sa perruque. Il la prit majestueusement du bout des doigts, sans s'étonner, marcha dessus, l'éteignit avec ses pieds; l'incendie fini, il la remit sur sa tête, ce qui lui donna la figure la plus étrange : il ressemblait à un chien à qui on a coupé une oreille. Vous savez quelle odeur répandent les cheveux roussis; chacun se boucha le nez. Le roi entra en ce moment et fut frappé de ce parfum; il dit sans aucune malice et sans se douter de rien :

» — Il sent bien mauvais ici; je crois qu'il sent la corne brûlée.

» Vous jugez des éclats de rire! Ce pauvre marquis fut obligé de se sauver, la place n'était pas tenable. Une autre que madame de Prie se mettrait à l'écart pendant quelque temps; mais elle riait le lendemain chez M. le duc et se permettait des commentaires, que je ne pourrais vous répéter qu'en mettant ma croix et la vôtre dans nos poches. Quelle femme! Et combien il est dommage qu'elle soit si jolie! »

Puisque je suis en train, je vous citerai encore une autre lettre de la comtesse Alexandrine; je vous la citerai tout entière; elle contient des anecdotes marquées au cachet du temps et de l'esprit de madame de Tencin. Et puis vous l'avez d'original, car ma tante n'en a jamais certes donné copie.

« J'ai tardé à vous répondre, ma chère comtesse; ne m'en veuillez pas, nous avons de grands embarras de famille. Vous savez la mort de la comtesse de

Digitized by Google

Groslée, ma bien-aimée sœur; mais ce que vous ne savez pas, ce sont les circonstances de cette mort. J'ai cru qu'elle ne se confesserait pas : enfin on l'y a amenée, mais dans quels termes ! Mon frère ne s'en mêla pas, elle eût compromis en lui la dignité de l'Église; on fit chercher un cordelier, très-saint homme, assez niais, qui eut le malheur de lui parler de son mari comme d'un point de mire à regarder et à atteindre.

» — Ah ! mon père, si Dieu est juste, il doit être en enfer !

» — Tâchez alors d'aller en paradis, prier Dieu pour M. le comte.

» — Vous croyez que, si je me confesse, j'irai en paradis et que je pourrai, par mes prières, obtenir de Dieu qu'il tire M. de Groslée de l'enfer?

» — Sans aucun doute, ma fille; la miséricorde de Dieu est si grande !

» — Alors je vais me confesser, car j'obtiendrai plus facilement qu'on l'y laisse, puisqu'il y est. Voici ma confession, elle ne scandalisera personne : « Mon » père, j'ai été jeune, j'ai été jolie ; on me l'a dit, je » l'ai cru : jugez du reste ! »

» Il fut impossible de la tirer de là, nous y perdîmes nos efforts, et le pis de l'affaire, c'est qu'on le sait; Vous ne vous figurez pas l'ennui qu'elle donne à mon frère et à moi ; nous en sommes embarrassés : une femme de tant d'esprit !

» Une scène fort singulière a eu lieu l'autre jour

Digitized by Google

entre notre bon maréchal et Chapelle : ils étaient à souper, un samedi, s'il vous plaît, et, quand le vin les eut rendus tendres, ils se mirent à geindre sur leur péché d'avoir fait gras. Ils convinrent que rien n'était si dangereux que de vivre sans religion; mais ils convinrent en même temps que la pratique était impossible, et que le seul moyen de gagner le ciel était le martyre.

» — Si nous allions en Turquie prêcher le christianisme, qu'en diriez-vous, monsieur le maréchal? On nous prendra, on nous conduira à quelque bachi; je lui répondrai avec fermeté, vous ferez comme moi. On m'empalera, on vous empalera après moi, et nous voilà en paradis.

» Le maréchal s'offensa de la seconde place.

» — C'est à moi, dit-il, qui suis maréchal de France et duc et pair, à parler au bachi; je veux qu'on m'empale le premier. Il sied bien à un petit compagnon comme vous de vouloir passer devant moi!

» — Je me moque du maréchal et du duc! répliqua Chapelle.

» L'autre lui jette une assiette au visage; Chapelle fond sur le maréchal; ils renversent tout, on accourt au bruit, et le plus beau, ce fut l'explication de la querelle, qui aurait recommencé plus vivement que jamais, si la maréchale ne les eût séparés. Je vous jure que ce fut une comédie; ils n'osent plus ni se voir ni se parler, car les excuses leur coûtent à faire

Digitized by Google

et à recevoir; jugez des jeunes, si les vieux en sont là!

» Les affaires ecclésiastiques vont bien pour les Pères; le parlement a enfin stipulé, sur la question pendante depuis vingt-six ans, contre le comité de théologie, presque entièrement *éteint* par la mort: aussi les Parisiens l'appellent-ils aujourd'hui la *théologie-carcasse;* je ne sais pas même s'il en reste les os. Ces maudites gens de Paris se moquent toujours de quelque chose.

» Vous rappelez-vous le comte D'Wal, sa gaieté, son esprit irlandais si gai, si fin, si presque semblable au nôtre, que madame la duchesse du Maine voulait parier contre la vertu de madame sa mère? Il lui est arrivé un de ces bonheurs qui tombent du ciel et dont on radote ici, suivi de circonstances inouïes où le diable retrouve ses droits. Il était au bal chez la princesse de Beauveau, on y jouait un jeu d'enfer; il perdit tout, selon sa coutume, et, selon sa coutume aussi, il accabla la fortune de plaisanteries et se montra plus fort qu'elle. Il passa dans une autre salle, une orange à la main, la faisant sauter en disant :

» — Je n'ai plus que cela au monde; qui veut me l'acheter?

» — Moi, répondit une dame masquée (il y avait une partie); je t'en offre un louis, à condition que tu iras le jouer.

— Oh! répliqua-t-il, je n'aurai garde de refuser; j'y cours.

Digitized by Google

» Il y courut, en effet, et non-seulement regagna toute sa fortune, mais encore fit sauter la banque du lansquenet et se trouva millionnaire. Le masque inconnu ne l'avait pas quitté, sans que D'Wal s'inquiétât de lui. Quand il le vit possesseur de pareilles sommes, il lui frappa sur l'épaule.

» — Assez, dit-il, si tu me gardes quelque reconnaissance, et viens demain à deux heures chercher ton orange.

» Elle lui laissa une adresse ; il y courut, comme vous le pensez. C'était la comtesse de Vaudray, riche veuve de Franche-Comté, dont la fille s'était amourachée de D'Wal sur sa réputation de bravoure. Elle la lui a donnée en mariage, et vous croyez voir ainsi la fin du roman. Vous n'y êtes pas. Le surnom de D'Wal l'Orange resta à l'Irlandais; hélas! il ne le garda guère. Il mourut presque subitement, faisant à sa veuve de grandes protestations d'amour, et exigeant d'elle sa parole qu'elle épouserait le chevalier D'Wal, qu'il faisait venir d'Irlande, et qui arriverait juste à temps pour l'enterrer. Il leur laissa tout son bien à eux deux. Ceci se passait il y a deux ans, et je ne crois pas que vous en ayez eu connaissance : vous étiez alors au chapitre, peut-être ne vous l'a-t-on pas mandé. Si je radote, pardonnez-le moi et écoutez le reste, qui n'est pas du réchauffé : cela date d'avant-hier. La comtesse, à la fin de son deuil, épousa avec plaisir, dit-on, le cousin Patrice, il y a un mois, pas davantage ! Il était à dîner samedi dernier, avec sa

Digitized by Google

femme, chez madame de Nesle, quand on lui apporta une lettre; il pâlit en la lisant. Madame D'Wal s'en aperçut et lui fit quelques questions qui lui donnèrent le temps de se remettre. Il répondit que cette lettre l'avait, en effet, un peu ému, parce qu'elle l'obligeait à un départ précipité et imprévu; mais que, dans vingt-quatre heures, il serait de retour. Il demanda ses chevaux, son carrosse, et partit pour Saint-Denis. Là, il reçut une seconde épître, à la suite de laquelle il renvoya ses gens, prit des chevaux à la poste, alla à Corbeil, où il paraît qu'une autre lettre lui fit encore changer sa marche.

» On l'attendit deux jours, trois jours, il ne revint pas; on fit faire toutes les perquisitions possibles, et, avant-hier, on a retrouvé son corps dans la forêt de Fontainebleau, avec trois balles derrière la tête et sans avoir été volé. On se perd en conjectures. Ce chevalier D'Wal était fort beau, et la version la plus répandue est que quelque Irlandaise trahie se sera vengée. Sa femme n'a eu en tout que douze semaines de mariage avec ses deux maris. Je vous demande si c'est la peine de se mettre en frais? Comme elle est riche, elle en trouvera d'autres qui dureront plus longtemps, sans doute, attendu que l'argent dure et reste, lui, quand il est en bonnes terres, en bons hôtels, en bonnes rentes.

» Mon frère me mande qu'il s'ennuie à Lyon; il est gai pourtant toujours et il me raconte des histoires; nous aimons à conter dans la famille : voyez

Digitized by Google

plutôt ma sœur de Groslée! Près de Lyon se trouve un petit village appelé Oullins, où il a une charmante maison de campagne; ses gens se prirent d'une fièvre courant dans le pays; on fit chercher le frater du lieu, nommé Poncey. Il ordonna une potion calmante, dans laquelle il fit entrer du laudanum, et qu'il écrivit ainsi : *Eau d'ânon.* L'apothicaire auquel on remit cette pièce d'écriture, s'écria :

» — Je ne savais pas que le père Poncey se fût fait distiller.

» Les domestiques guérirent; Poncey en fut tout fier, et, pour célébrer sa gloire, il imagina de mettre sur son enseigne :

CLAUDE PONCEY

Chirurgien-accoucheur de monseigneur l'archevêque.

» Heureusement, mon frère fut instruit à temps et fit ôter l'affiche, en dédommageant Poncey comme il sait le faire. Je vous demande le silence sur cette aventure, je vous la confie comme à ma grande amie de cœur; mais elle prêterait trop aux quolibets pour les indifférents. Nous avons besoin de nous défendre entre nous et de ne pas nous livrer comme de faux frères; assez d'autres nous écorchent, respectons-nous. Le duc de Richelieu voudrait fort lire cette lettre, je la lui cache: il irait corner cela à toutes les oreilles de la cour...»

Cette comtesse Alexandrine de Tencin avait beaucoup d'esprit, beaucoup de gaieté, beaucoup d'intri-

Digitized by Google

gue ; mais elle ne m'a jamais plu : elle avait les griffes trop longues et ne les cachait pas assez.

Nous reçûmes au chapitre une illustre et curieuse visite, celle de la veuve du grand Sobieski, revenant des eaux de Plombières et allant à Blois, sa résidence depuis son veuvage. Cette reine de Pologne était mademoiselle d'Arquien, fille d'un gentilhomme tourangeau, sœur de la marquise de Béthune; elle tenait beaucoup à son rang et aux cérémonies qui en étaient la suite, et elle se mourait de chagrin de n'avoir pas obtenu, à la cour de France, la main sur la reine Marie-Thérèse, ni à Rome les mêmes honneurs que Christine. Elle était vieille, laide et grognon: nous lui baisâmes la main; je m'imaginai qu'elle m'avait donné un soufflet.

Pendant qu'elle était là, il arriva un événement singulier et comique à notre aumônier, l'abbé Coquet; nous n'en pûmes rire à notre aise, parce que madame l'abbesse nous eût sévèrement réprimandées, nous autres jeunes filles; nous nous en dédommagions en secret. Sachez d'abord qu'un de nos vassaux fut assassiné la nuit, dans sa propre maison, sans qu'on eût ni vu ni soupçonné l'auteur de ce crime. Notre bailli instruisit; le chirurgien de madame la princesse, nommé Martin, examinait les plaies et dictait le procès-verbal; la chambre était pleine de monde, et l'abbé Coquet récitait des prières. On observait le plus grand silence, quand tout à coup un gros chat s'élança du haut d'une armoire, droit sur

Digitized by Google

la figure d'un homme qu'il déchira de sa griffe et de sa dent. La rumeur que causa cet accident interrompit la procédure. Le médecin, comme inspiré, s'écrie :

—Voilà sûrement le meurtrier; je demande qu'on l'arrête.

A ces mots, le quidam, couvert d'égratigures et tout en sang, veut s'échapper; la foule s'y oppose. Pénétré de terreur, il se jette aux pieds de notre bailli et lui avoue le crime qu'il avait en effet commis. On le pendit haut et court. Le surnom de *Martin-Chat* resta au médecin toute sa vie.

Cependant le criminel n'était pas né chez nous; il était sous la juridiction du chapitre de Nancy. Ces dames réclamèrent, nous nous défendîmes; cela fit un procès : il fallut avoir recours aux supérieurs ecclésiastiques. Madame envoya l'abbé Coquet à sa famille, pour qu'on lui vint en aide, sans qu'elle eût l'air de s'en mêler. Elle était fort jalouse de nos droits et prérogatives. Or, il faut que vous sachiez qu'il se publiait alors un petit volume irréligieux et immoral, sous le titre de *l'Abbé coquet;* on en tourmentait M. le lieutenant de police. Avant de le dénoncer, il voulut le lire, et dit à un de ses agents :

—Ne négligez rien pour découvrir *l'Abbé coquet*, et que je l'aie ce soir.

L'agent ne pensa pas au livre; il ne douta pas qu'il ne fût question d'un abbé en chair en os, portant le

Digitized by Google

nom de Coquet, et, désireux de plaire a son supérieur, il se mit à le chercher dans tout Paris. Il le demanda aux paroisses, point; à l'archevêché, point; dans les couvents d'hommes et de femmes, point. Il mit trois chevaux sur la litière, à force de courir; il fallait que cet abbé introuvable n'habitât pas Paris; il alla alors à tous les coches, diligences et autres engins.

Il désespérait de ses démarches et s'en retournait l'oreille basse et fort triste, lorsque l'idée lui vint d'un cabaret borgne où descendait une manière de pot-de-chambre arrivant de Lorraine. Il y court; un abbé gros et rond parut en douillette, il jeta les yeux sur la valise qu'il portait, et y lut ces bienheureux mots : *L'Abbé coquet.*

— Je le tiens ! pensa-t-il.

Pour plus de sûreté, il le lui demanda encore; l'abbé, simple et naïf comme un enfant, répondit sans se faire prier.

— Eh bien, monsieur, puisque vous êtes l'abbé Coquet, j'ai ordre de vous arrêter et de vous conduire chez monseigneur le lieutenant général de police; point de résistance.

Le malheureux Coquet, atterré d'une réception semblable, en fit tout l'honneur à nos ennemis.

— Je ne croyais pas les dames de Nancy aussi habiles, pensa-t-il. Allons, il faut se soumettre; mais je tâcherai d'avoir la revanche.

Digitized by Google

On le mit en fiacre, on le mena à l'hôtel de la police, on le garda à vue, et alors...

Il me prend envie de terminer là ce chapitre; je suis fatiguée ce soir, mes vieux yeux me refusent le service, et je ne saurais dicter. J'ai en horreur de dire tout haut ce que j'écris. Mon secrétaire me représente un censeur malveillant et intéressé, qui bâille parce que je l'ennuie. Je reprendrai demain l'odyssée de l'abbé; dormez bien d'ici là; moi, je ne dors guère et n'ose plus rêver. Ah! que les regrets sont cruels, mon Dieu! et que l'exil est lourd au cœur!

XVI

Je me surprends à faire des effets et à essayer des manières; cela me semble un peu hardi pour une vieille femme; aussi ne m'en accusez pas, je suis fatiguée et voilà tout. Il fallait les loisirs de l'émigration pour me permettre de rassembler ces souvenirs; à Paris, je n'avais le temps de rien. Le temps! il est partagé par le malheur d'une façon si différente! Cela me rappelle mon cousin l'abbé de Châteaugrand, qui disait à tout propos : *Distinguo*. Son évêque se fit fort de l'embarrasser à cet égard, et lui demanda si on pouvait baptiser avec du bouillon?

Digitized by Google

— *Distinguo*, monseigneur, répondit-il : si c'est avec le vôtre, *non;* si c'est avec celui du séminaire, *oui*.

Nous mangeons joliment le bouillon du séminaire à présent, après avoir mangé celui de monseigneur ! Cette vie d'exil, cette vie sans événements, sans plaisirs, cette vie entre quatre murailles, au milieu des Allemands, me rend stupide. Où est le temps où, chaque soir, on soupait chez moi? où Rivarol m'apportait son charmant esprit et ses bons mots? Ce pauvre Rivarol ! comme il riait après ce dîner de négociants où on l'avait prié en manière de bête curieuse, et où il ne desserra les dents que pour manger ! Enfin, poussé, assommé par ces gens de la rue Saint-Denis, il leur répondit une inconvenance, ce qui leur fit jeter des cris féroces.

— Eh bien, messieurs, répliqua-t-il en faisant d'un regard le tour de la table, eh bien, qu'est-ce que cela signifie? Je n'ai encore dit qu'une bêtise, et vous criez tous au voleur !

Hélas ! aujourd'hui, plus de Rivarol, plus de soupers, plus de plaisanteries ! Des femmes qui pleurent, des hommes qui enragent, de la choucroûte et de la soupe à la bière, deux robes de gourgouran l'hiver et de toile de coton l'été, un vieux laquais sourd et un fauteuil en cuir, voilà tout ce que la bienheureuse république nous a laissé ! Mais ne pensons plus à cela ; je veux revenir au passé et oublier mes misères. J'ai seize ans, je suis à Remiremont, j'assiste

Digitized by Google

au récit de l'abbé Coquet à son retour de Paris, à dix pas de la reine de Pologne, et près de madame l'abbesse. Nous l'avons laissé gardé à vue et fort embarrassé de sa personne et de son martyre. L'exempt, très-fier de son succès, va trouver le lieutenant de police, alors occupé, dans son salon, avec plusieurs personnes.

— Monsieur, lui dit-il tout bas, je tiens l'abbé Coquet.

— C'est bon ! Enfermez-le dans mon cabinet et rapportez-moi la clef.

L'ordre fut exécuté ponctuellement; M. le lieutenant ayant reçu sa clef, monta dans son carrosse et sortit.

L'abbé attendit assez patiemment deux heures à peu près; mais ensuite l'esprit de révolte s'empara de lui. Il maudit, dans tous les termes de son vocabulaire, qui, en fait de méchancetés, n'était point étendu, il maudit les *demoiselles* de Nancy et se promit de se plaindre bien haut dès qu'il serait en plein air. Ensuite il dit son chapelet, puis il lut son bréviaire; la faim le talonnait, il y voyait double : il commença à taper discrètement à la porte, on ne répondit pas; il tapa plus fort, même silence; enfin la colère le saisit, pour la première fois de sa vie, en même temps qu'une inspiration magnifique, et il cogna, il cogna à tout casser en criant comme une hurlubière :

— Je me réclame de monseigneur le prince de Beauveau; je suis protégé par M. le prince de Beauveau.

Digitized by Google

Les laquais, entendant cela, s'en allèrent trouver madame la lieutenante et lui racontèrent ce qui se passait; le nom du prince de Beauveau les effrayait. Elle courut et demanda, à travers la porte, ce que signifiait ce vacarme.

— Ouvrez-moi, madame; je meurs de faim, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures.

— Qui êtes-vous, mon pauvre monsieur? et que parlez-vous de M le prince de Beauveau?

— Je suis Coquet, l'abbé Coquet, l'un des aumôniers de mesdames de Remiremont. Je viens à Paris de la part de madame l'abbesse, et je vais chez son frère, monseigneur le prince de Beauveau.

— Je ne puis vous donner aucun secours jusqu'à l'arrivée de M. le lieutenant de police, monsieur; ayez patience.

— Patience? Je vous répète que j'ai la fringale et que je me meurs... Ah ! cela ne se passera pas ainsi ! Madame me vengera !... Si j'avais seulement un petit pâté !

Et le triste abbé se mit à fondre en larmes. Simple comme un enfant, il en avait la naïveté et les impressions. Le magistrat revint; on lui raconta cet événement, auquel il ne comprit rien; il se hâta d'ouvrir la porte et de délivrer le prisonnier; quelques mots d'explications suffirent. La gravité du lieutenant de police n'y résista pas; il rit aux larmes devant le pauvre Coquet, qui ne riait pas, et qui demandait incessamment à partir. On lui offrit des excuses, on

Digitized by Google

l'engagea à souper, on lui versa du bon vin, et on lui fit conter son affaire. Cette aventure nous fit gagner plus vite notre procès, en nous valant des protections nouvelles; ce qu'il y eut de plus drôle, c'est que l'abbé ne put jamais comprendre quel était cet autre abbé Coquet qui lui procura une captivité si désagréable.

— Quelque scélérat, disait-il, quelque voleur de messes. Oh! si je pouvais savoir où le prendre, comme je l'enverrais dans ce beau cabinet où l'on meurt de faim!

Sa pure imagination ne soupçonnait même pas d'autres fautes.

Madame la marquise de Béthune accompagnait la reine, sa sœur, ainsi qu'un certain comte Oginski, grand seigneur polonais, possesseur d'un chien merveilleux, qui nous occupa bien plus que son maître. C'était un barbet blanc, propre à miracle, savonné chaque jour; il ne quittait pas le comte de vue et le suivait jusque dans la chambre de la reine Sobieska, qui l'avait permis. Un jour de l'hiver précédent, le Polonais se présenta à la porte de la Comédie; on lui déclara que le chien n'entrerait point; après bien des pourparlers et des prières, il fallut le laisser au corps de garde. A peine assis dans la salle, le comte s'aperçut qu'on lui avait volé sa montre. Il fit du bruit, se plaignit hautement; un exempt de police se trouvait là, et promit de lui faire retrouver.

— Je n'ai besoin de personne, si vous voulez permettre à mon barbet d'approcher. Empêchez seule-

Digitized by Google

ment les spectateurs de quitter la salle, et le voleur sera vite découvert.

La curiosité piqua tout le monde ; on alla chercher le chien. Son maître lui dit seulement :

— Strinski, cherche !

Le barbet rôde, flaire, fait le tour des loges, du parterre et du théâtre, et enfin s'attache à un homme fort bien mis, que le comte, en se nommant, annonça être sûrement le voleur, se soumettant aux suites, s'il se trompait. On fouilla l'Adonis, on trouva la montre, *accompagnée de plusieurs autres*, comme dit la chanson. Le spectacle en avait été interrompu; mais le barbet eut les honneurs de la soirée. Jugez si nous l'aimions pour ses prouesses !

La marquise de Béthune était justement le contraire de son auguste sœur : gaie, charmante, pleine de bonté et d'indulgence; elle nous réunissait autour d'elle du matin au soir, nous autres jeunes filles, pendant les huit jours qu'elle passa au chapitre, et nous lui faisions raconter la cour de Louis XIV, qu'elle avait tant vue, qu'elle savait si bien ! Il me prend aujourd'hui des fantaisies de vous en répéter des choses que vous ignorez, car les témoins oculaires n'existent plus. C'était encore un autre monde que le nôtre, ce fier et haut monde-là. On y respectait un peu plus les grandeurs et les belles actions. Parmi les personnages qu'elle nous présenta, j'en ai connu quelques-uns ; quelques-uns vécurent sous la Régence et même au commencement de Louis XV, telle, par

Digitized by Google

exemple, madame la princesse de Conti, première douairière, fille de Louis XIV et de madame de la Vallière, qui ne mourut qu'en 1739, âgée de soixante et quinze ans. J'ai eu l'honneur de vivre assez familièrement avec elle. Elle était vieille, cassée et dévote alors. Il lui restait pourtant, quand elle n'y pensait pas, une grâce ravissante et provoquante qui révélait toute sa jeunesse. Madame de Béthune ne tarissait pas sur sa beauté, sur son charme, sur l'élégante dignité de son maintien. Elle avait tout, l'esprit, la tournure, la majesté; on la maria à treize ans à un prince qui ne la méritait pas et qui la laissa veuve à dix-neuf ans, après s'être conduit avec elle aussi chastement que saint Joseph. Elle s'en vengea depuis, assure-t-on; elle accorda ses bonnes grâces assez facilement, et le comte de Clermont-Chate ne fut que le premier d'une longue liste. Elle expia ces tendres péchés par une pénitence bizarre: elle fit ôter toutes les glaces de ses châteaux et ne s'y regarda jamais. Une fois seulement, venant, suivie de ses dames, dans la galerie de Trianon, elle aperçut devant elle une personne qu'elle ne connaissait pas et qui marchait à sa rencontre. Cette personne s'approcha sans baisser les yeux, sans la saluer, et, bien qu'elle lui trouvât fort grand air, la fière princesse se révolta déjà de ce qu'elle croyait une impertinence, quand elle distingua le cadre du trumeau; c'était un miroir de Venise, placé là depuis peu de temps, et qu'elle n'avait pas vu encore.

Digitized by Google

— Quoi! c'est là moi? s'écria-t-elle involontairement et en se reculant effrayée.

Depuis quinze ans, elle ne s'était plus regardée, et le changement était si complet, qu'au premier coup d'œil elle ne se retrouva point. Elle demeura rêveuse quelques jours; elle ne se croyait pas métamorphosée ainsi. Je tiens ce récit d'elle-même. Sur la fin de sa vie, bien que sévère, elle était parfaitement aimable. La mort de Monseigneur, le grand dauphin, son frère, la laissa inconsolable. Elle aimait le roi, son petit-neveu *par réverbération*, jusqu'à l'indulgence. Elle lui passait ses maîtresses et ne blâmait rien de sa conduite. Elle fit plus : pour prouver sa conversion, elle se réconcilia avec mademoiselle Chouin, auteur et cause du plus grand chagrin de sa vie. Mademoiselle Chouin, veuve de M. le dauphin, comme madame de Maintenon l'était de Louis XIV, avait commencé par entrer chez madame la princesse de Conti en qualité de fille d'honneur. Monseigneur l'aima, et madame de Maintenon, qui voulait établir des précédents, décida le roi à permettre leur mariage. Il eut lieu à Meudon, en présence de M. de Bordage, gentilhomme du prince, de Dumont, son valet de chambre, et de mademoiselle Chomel, amie intime de mademoiselle Chouin. Mais, bien avant le mariage, la dauphine en herbe, quoiqu'elle fût laide et un peu bossue, enleva Clermont-Chate à la plus belle princesse de la cour. Le roi le découvrit par la correspondance de l'armée; il fit venir Madame sa

Digitized by Google

fille et lui montra les lettres où l'infidèle la sacrifiait à cette pagode. Elle chassa la Chouin, ce qui la brouilla avec M. le dauphin. J'avoue, en toute humilité, que j'en aurais fait autant à sa place, j'entends à la place de la princesse de Conti ; il n'y a pas de dauphin qui tienne devant la jalousie. Monseigneur ne crut pas à l'infidélité de sa bien-aimée, ou il lui pardonna; ce qui est sûr, c'est qu'elle devint sa femme, et qu'elle en eut un fils, beau comme le jour, qui mourut à deux ans et demi. Mademoiselle Chouin s'établit à Meudon, dans les entre-sols, tout en recevant sur des pliants les filles de France, sauf Madame, qui ne céda jamais un pouce de son rang à qui que ce fût. Madame la duchesse de Bourgogne, assez mécontente de tous ces ménages clandestins, disait à ses familiers :

— Le roi a épousé la veuve Scarron, Monseigneur a épousé une bourgeoise de province; si je mourais, M. le duc de Bourgogne épouserait une tourière des Carmélites, afin de compléter la famille.

Mademoiselle Chouin, quoi qu'il en soit, fut la plus modeste et la plus désintéressée du monde. Elle refusa les bienfaits du prince, et, un jour qu'il lui remit une riche dotation, elle la déchira en ajoutant :

— Si j'avais le malheur de vous perdre, les mille écus de rentes que j'ai amassés seraient encore trop pour moi !

Elle n'eut jamais ni maison montée, ni équipage à

Digitized by Google

elle, et se contenta d'un simple logement chez Lacroix, receveur général des finances, près le petit Saint-Antoine. Dès que M. le dauphin quittait Meudon, elle se rendait chez elle et y restait jusqu'après son retour. Quand il n'exista plus, elle y revint et n'en sortit qu'au moment de sa mort, en 1740. Je l'y ai connue : elle recevait peu de monde, quelques amis seulement, ou les amis de ses amis, très-recommandés. Madame la princesse de Conti y allait souvent; on y retrouvait les débris du cercle de Meudon, même madame la duchesse, mère de M. le duc le premier ministre. Mademoiselle Chouin, qu'on appelait *Madame* tout court, était une personne d'un esprit charmant, plein de bienveillance et d'un enjouement fort aimable. Bien que petite et grosse, elle avait un grand air et une manière de vous faire asseoir qu'une reine lui eût enviée. Il est impossible d'y mettre plus de mesure et plus de dignité. Elle vous marquait votre rang et celui qu'elle n'avouait pas; par un seul geste, la distance était indiquée. Elle aimait beaucoup les chiens et s'en entourait nuit et jour. L'un d'eux portait un collier, présent de feu Monseigneur, orné des armes de France et garni de rubis. On le transmettait au favori de génération en génération.

Je vous parlais tout à l'heure de madame la duchesse, et elle mérite qu'on en parle. C'était le démon le plus ravissant! Méchante, boiteuse, un peu bossue, impitoyable de cœur et d'âme, elle haïssait fortement, en particulier ses sœurs, madame la du-

Digitized by Google

chesse d'Orléans et madame la princesse de Conti; elle les appelait les *poupées du sang*. Elle buvait sans jamais s'enivrer, et pourtant les Suisses n'y faisaient rien : elle dansait à miracle, et elle se moquait de tout le monde, même du roi et de M. le dauphin. Ses couplets et ses épigrammes couraient la ville, la cour et les ruelles, ainsi que vous l'avez vu. Elle eut des amants; le plus remarquable fut le second prince de Conti, celui qui faillit être roi de Pologne. Elle avait composé un roman sur lui et sur les courtisans, pendant le siége de Mons; elle transporta les événements au siècle d'Auguste, et fit, de madame la princesse de Conti, Julie. Elle nous amusait fort avec ses récits et avec ce qu'elle appelait les *passées de Louis XIV*. Elle désignait sous ce nom toutes ses maîtresses, surtout les moins connues. Je me rappelle entre autres une vieille mademoiselle du Tron, nièce de Bontems, ancien valet de chambre du roi, qui en enrageait de colère. Elle avait eu un instant les bonnes grâces du maître, et madame la duchesse avait écrit pour elle *les Nouvelles Amours de Louis le Grand*, pièce fort peu répandue, et qui courait sous le manteau. Mademoiselle du Tron devenait bleue chaque fois que la princesse l'appelait *passée*, et de toutes les manières, ajoutait-elle charitablement.

Une autre femme de cette intimité était mademoiselle de la Chausseraie, cette dernière amie du vieux monarque. Elle en savait plus sur son compte et sur tout le reste que les historiens. Fille d'honneur de

Digitized by Google

Madame, Louis XIV la rencontra souvent chez elle, et s'y attacha paternellement, à ce point qu'elle pouvait le voir à toutes les heures et en obtenait ce qu'elle voulait. Elle exerça une puissance occulte et réelle sur la fin de ce règne. Ce fut elle qui empêcha l'exil et l'enlèvement du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et cela en dépit de madame de Maintenon, qui ne l'aimait pas et la craignait. Son grand moyen était de *câliner* le roi et de l'apitoyer sur lui-même. Elle fit aussi la pluie et le beau temps sous la Régence. Elle sauva et avertit M. le duc et madame la duchesse du Maine, lors de la conspiration de Cellamare. C'était une excellente créature, plus intrigante que spirituelle, plus dévouée qu'aimable. Sa grande amie fut la duchesse de Ventadour, gouvernante de Louis XV. Elle lui fit donner, par M. le duc d'Orléans, soixante mille écus de pierreries, quand le roi passa aux hommes. Elle écrivit des mémoires curieux; son confesseur les a fait brûler. Je me souviens de deux choses qu'elle citait souvent : l'une était la belle conduite de l'abbé Vittemant, qu'elle avait fait nommer sous-précepteur de Louis XV. Le jeune monarque s'y attacha, et M. le régent, voulant lui procurer un grand plaisir, apporta un jour le brevet d'une abbaye de quinze mille livres de rente, en lui disant de le remettre à l'abbé. L'enfant y courut, appelant son précepteur du nom de l'abbaye, ce que celui-ci ne comprit pas. Quand on le lui eut expliqué, il se confondit en remercîments :

Digitized by Google

— Mais, ajouta-t-il, je refuse; car je suis assez riche et je n'ai besoin de rien.

— Vous en ferez des charités, reprit l'évêque de Fréjus.

— Eh! pourquoi recevoir l'aumône pour la rendre? D'ailleurs, je ne suis pas à portée, à la cour, de connaître ceux qu'il faudrait secourir; un curé s'en acquittera mieux que moi.

En vain le roi, M. le régent, tous, le pressèrent-ils d'accepter, il persista dans son refus, et, lorsque l'éducation fut finie, il se retira à la Doctrine chrétienne.

L'autre trait que citait mademoiselle de la Chausseraie, pour prouver qu'il se trouvait des vertus à la cour, était celui d'Ibagnet, concierge au Palais-Royal. Attaché à la maison d'Orléans, il avait vu naître M. le régent et l'adorait; il lui parlait avec la liberté d'un vieux domestique et lui adressait des remontrances. Le prince le respectait et ne lui demandait aucune complaisance coupable; il était sûr d'un refus. Quelquefois, un bougeoir à la main, Ibagnet conduisait son maître jusqu'à la porte de la chambre où se célébrait l'orgie. Un jour, il l'engagea, en riant, à y entrer.

— Monsieur, mon service finit ici; je ne vais point en si mauvaise compagnie, et je suis très-fâché de vous y voir.

Le pauvre Ibagnet mourut très-peu de temps après M. le régent, convaincu et désolé de la damnation de

Digitized by Google

ce prince. Il fonda une messe à perpétuité pour le repos de son âme, *qui devait tant souffrir !* C'étaient ses expressions.

Mademoiselle de la Chausseraie eut de Duplessis-Bussy, valet de chambre de M. le régent, un fils qui porte son nom, que nous avons vu, de nos jours, deux fois ministre à Londres. Dans les ambassades, pour le distinguer des autres Bussy, on l'appela Bussy-Ragotin. Pour juger combien ce surnom était drôle, il faudrait avoir connu l'individu. Ce fut, je crois, madame de Boufflers qui trouva le sobriquet; il ne moisit pas dans sa cervelle, et il fit vite fortune.

Voyez où m'ont conduite la reine de Pologne et les récits de madame de Béthune ! Nous gardâmes cette Majesté, ainsi que je l'ai dit, toute une semaine; elle s'en retourna ensuite à Blois ; nous ne la regrettâmes guère, elle nous amusait peu. Madame l'abbesse nous trouva irrévérentes à son égard, et on nous renvoya dans nos chambres de pensionnaires. Louise d'Arquien Sobieska mourut en 1730. Elle n'alla même pas une seule fois de Blois à Chambord, où le roi Leczinsky et la reine vivaient retirés, toujours à cause du cérémonial. Elle nous laissa, pour notre église, une admirable relique, presque aussi belle que la croix palatine. Je voudrais savoir à qui elle aura convenu dans notre pillage. Son séjour au chapitre nous mit en révolution romanesque ; nous songions toutes à épouser des seigneurs polonais pour devenir reines. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'il ne tint

Digitized by Google

qu'à moi, plus tard. Le comte Poniatowsky, que je rencontrai chez madame Geoffrin, se prit d'une passion magnifique pour mes charmes, déjà assez mûrs. Il fut roi, j'aurais été reine; je n'y songeais guère. A présent, j'en suis bien aise : à voir comme on les arrange et ce qu'il advint de celui-là et de son pauvre pays, il vaut mieux rester chanoinesse, même chanoinesse renvoyée : on tombe de moins haut.

Demain, nous reviendrons à mes belles années. Je commencerai ma véritable confession; car, alors, j'avais dix-huit ans.

XVII

L'époque de prendre la croix était arrivée *. Madame l'abbesse assembla un chapitre général extraor-

Pour être chanoinesse, à Remiremont et à Maubeuge surtout, fallait produire de grandes preuves de noblesse. Les chanoinesses ne faisaient que deux vœux, elles n'étaient pas cloîtrées, elles pouvaient se marier, avec des dispenses, toujours très-difficiles à obtenir, mais qu'on obtenait. C'était une superbe institution et un solide établissement pour les filles de famille nombreuse et peu riche. Ces demi-religieuses jouissaient de leur fortune et allaient dans le monde. On les appelait la comtesse Olympe, la comtesse Louise, etc., toujours avec le nom de baptême. Elles étaient tenues à dire chaque jour leur bréviaire.

(Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

dinaire pour des affaires difficiles, sur lesquelles elle désirait avoir les avis de toutes les intéressées; je siégeai pour la première fois dans ma stalle, en grand costume, en cette circonstance, et je n'en étais pas peu fière. Je reçus mes dix-huit cents francs de prébende en prononçant mes vœux; ma tante y ajouta mille écus de pension, avec sa bonté ordinaire, et elle me fit meubler et arranger ma maison d'une manière délicieuse. Elle plaça auprès de moi une femme de chambre que j'ai conservée, mademoiselle Millet, une de ces excellentes créatures qui s'attachent à leurs maîtres comme à eux-mêmes; on dit que la Révolution a détruit tout cela. Par un phénomène singulier, mademoiselle Millet vit encore, ainsi que moi, à plus de quatre-vingts ans. Je suis seulement plus leste et surtout plus jeune d'esprit qu'elle. Elle radote un peu maintenant, et je n'ai pu jusqu'ici lui faire comprendre que nous ne retournerions plus à Remiremont, ni à mon joli appartement de la rue Plumet. La Révolution lui semble une chimère, et, de temps en temps, elle dit aux servantes, d'un air futé :

— Dieu me pardonne ! quand j'entends madame la comtesse parler des jacobins et des sans-culottes, je suis tentée de croire, sauf le respect que je lui dois, que le sang lui porte à la tête. Est-ce que ces gens-là existent ?

Lorsqu'on me la présenta, elle avait le pied leste, l'œil brillant, le minois chiffonné, une vraie soubrette de Regnard, moins les Frontin et les Lafleur pour-

Digitized by Google

tant, car elle était honnête fille et ne voulut jamais écouter personne. Elle nourrit toute sa vie une passion pour le chantre de l'abbaye, gros et grand gaillard, avec les yeux bêtes, une voix de Stentor et des mains de cyclope. C'était pour elle l'idéal de la beauté. Le malheur ou le bonheur voulut qu'il ne la regarda pas, et concentra son affection sur une *maflée*, directrice de la lingerie, qu'il finit par épouser. Cet amour stupide est le seul défaut que j'aie connu à mamzelle Millet. Elle avait pour tout le reste un goût et un tact exquis. Le roi Louis XV voulait absolument qu'on la couronnât rosière à Salency ou à Nanterre ; elle prétendit qu'elle ne faisait point parade de sa vertu et refusa magnanimement.

— Où serait le mérite, madame, si tout le monde le savait?

Du reste, mamzelle Millet était connue et appréciée des gens les plus considérables de la cour. Elle recevait au moins mille livres d'étrennes tous les ans, par mes amis ou mes connaissances. Elle est à présent plus riche que moi; c'est une fille d'ordre. Elle m'a déclaré, l'autre jour, qu'elle me vêtirait lorsque mes louis d'économie seraient épuisés. Elle agira sagement; car je ne sais qui, excepté elle, pourrait aujourd'hui se charger de ce soin. S'occupe-t-on des vieilles femmes?

Ma maison, choisie par les soins de ma bonne tante, voisine de la sienne, était la plus jolie de toutes. La vue délicieuse de cette belle vallée, de ces

Digitized by Google

chères montagnes, si fraîches, si vertes, me réjouissait le cœur. J'avais une petite bibliothèque, une manière de cabinet, tendu simplement en perse des Indes fond blanc, qui faisait mon bonheur. Les monstres les plus hardis, les fleurs les plus invraisemblables dansaient sur mes murailles ou se glissaient à travers mes rideaux; des livres, des métiers à tapisserie, des fleurs véritables, deux charmants tableaux du Corrége m'entouraient: j'étais heureuse. Je ne courais plus avec les novices, je prenais un air raisonnable, je rêvais de longues heures à ma fenêtre, en face de cette nature paisible et jolie. Je ne désirais rien de connu, mes pensées erraient vaguement; l'âge arrivait.

La comtesse de Sircourt ne me laissait point encore ma liberté complète; elle exigea que, pendant quelques années, je ne quittasse pas Remiremont sans elle. Ma beauté, très-réelle et très-remarquable (mes contemporains vous le diront et mes portraits aussi), se développait dans sa splendeur. Au chœur, tous les yeux étaient sur moi; lorsque nous recevions des visites, j'étais la première personne qu'on demandait; les régiments des environs se montraient d'une assiduité remarquable au cercle de madame l'abbesse; les billets doux pleuvaient dans la poche de Joséphine Millet, qui les remettait fidèlement à ma tante, suivant leurs conventions. Je n'en appris rien que ce que je vis; l'on voit toujours ces choses-là, même avec l'innocence la plus vraie.

Digitized by Google

Quand l'hiver arriva, la comtesse Olympe ne se trouva point disposée à se rendre à Paris; pourtant nos montagnes couvertes de neige ne nous égayaient ni l'une ni l'autre. Elle me proposa un terme moyen, que j'acceptai faute de mieux. La liaison d'amitié dont Son Altesse royale madame la duchesse de Lorraine daignait l'honorer nous promettait une réception agréable à Nancy; nous étions en même temps fort près du chapitre, et en position d'y revenir, si cela nous semblait nécessaire.

— Madame m'a tant de fois priée de lui donner quelques mois; cela se trouve à merveille. Vous profiterez des amusements de la cour, en ce que votre habit vous permettra, et vous aurez des histoires à raconter au cercle, comme madame de Béthune, que vous avez tant enviée.

J'ai toujours aimé à conter, et je l'aime encore : il y paraît.

Nous nous rendîmes donc à Nancy avec un train convenable. Ce n'était point alors la belle ville d'aujourd'hui, ou, du moins, elle ne l'était pas à beaucoup près autant. Le roi Stanislas l'a fort ornée, ainsi que tout le duché de Lorraine, qu'il chérissait à la place de sa Pologne. Cependant Leurs Altesses occupaient un palais que la princesse rendait le plus possible semblable à ceux de Paris. Elle se mourait d'ennui, loin de sa famille et de ses habitudes, et ce fut presque un beau jour pour elle que celui où on la chassa poliment de ses États. Quand nous arrivâmes, elle

Digitized by Google

nous envoya complimenter par un de ses gentilshommes, et exigea que nous vinssions loger au château, près d'elle, afin de nous voir à chaque instant, sans cérémonie, sans étiquette, et de causer avec ma tante de sa jeunesse et de son cher Palais-Royal. Elle ne se consolait pas de la mort de M. le régent; ses larmes coulaient sans cesse, et jamais je ne vis de femme épousant moins la famille de son mari. A peine se souciait-elle de ses enfants. Celui qui fut depuis empereur, et qui épousa la grande Marie-Thérèse, lui parlait un peu plus au cœur que les autres, parce qu'il ressemblait, disait-elle, à la maison de France.

Cette cour de Lorraine se ressentait un peu des dispositions tristes de la duchesse. Il y avait pourtant bien bonne compagnie et grande noblesse autour d'elle. D'abord, les quatre grands chevaux, c'est-à-dire les Lénoncourt, Ligneville, du Châtelet, d'Harancourt; puis les petits chevaux, les gentilshommes verriers et autres; toutes ces lignées de Lorraine si anciennes et si illustres: c'est là que les merlettes et les alérions triomphaient; Cœur-de-Roy en eût été enthousiasmé, car ils étaient véritables. Mon arrivée fit sensation; je le voyais et je me donnais de garde d'en rien dire, ma tante et la duchesse me le cachaient avec trop de soin. Elles n'avaient donc pas de mémoire!

Je ne dansais point, la danse nous était interdite; ce n'était pas une privation, je l'aimais peu. Je ne quittais pas mon costume noir, fort avantageux, du

Digitized by Google

reste. Une partie des gens qui hantaient la cour de Lorraine avaient assisté à ma vêture, car on priait à ces cérémonies comme à un mariage. On désignait l'officiant et le prédicateur. Ma réputation m'avait précédée; la belle comtesse Olympe de Villebelle avait plus d'un secret adorateur, aux yeux duquel les soixante mille livres de rente de madame de Sircourt ne gâtaient rien. Je restai parfaitement indifférente à ces hommages : mon cœur dormait. Il ne tarda pas à se réveiller, et j'eus enfin mon roman comme les autres, roman de chanoinesse et de jeune fille, mais qui n'en faillit pas moins tourner à la tragédie.

M. le régent avait eu pour maîtresse, dans sa première innocence, mademoiselle de Séry; ce n'était pas encore le débauché et le coureur de tripots qu'il fut depuis. Mademoiselle de Séry était une fille de condition, assez jolie, fort spirituelle, fort aimable, fort gaie et très-honnête, ce qui n'eût rien gâté, mais ce que Dubois lui fit bientôt trouver haïssable (j'entends à M. le duc d'Orléans). La jeune personne voulait être aimée en bergère, avec des soupirs, des rubans roses, les doigts en pigeon et la bouche en cœur. Le prince cherchait des allures moins tendres et moins réservées. Ils avaient un fils, le seul que M. le régent ait reconnu et protégé, avec l'abbé de Saint-Albin, fils de la comédienne Florence : encore appelait-il l'abbé *Arlequin*, pour indiquer ses doutes sur son origine; il n'en forma jamais sur le chevalier

Digitized by Google

d'Orléans. Madame l'aimait à la folie; elle aimait sa mère à cause de lui et aussi un peu à cause d'elle. Il ne ressemblait à personne, si ce n'est peut-être au roi Louis XIV. Son auguste père, en le légitimant, lui acheta la charge de général des galères, et il fut reçu dans l'ordre de Malte, sans faire ses preuves, en qualité de bâtard de Bourbon. Mademoiselle de Séry fut créée comtesse d'Argenton; elle épousa en secret le comte de Forbin d'Oppède, neveu du cardinal de Janson. Son fils fut élevé plutôt dans la famille royale que chez elle. Les princesses, ses sœurs, le gardaient à tour de rôle et l'aimaient fort, ainsi que l'abbé de Saint-Albin, qui ressemblait à mademoiselle de Valois, comme deux cerises de la même branche. Il en résulta chez ces jeunes gens un peu d'indifférence pour leur mère, et, au contraire une affection très-réelle et très-respectueuse en particulier pour Madame, qui les comblait de bienfaits.

Madame la duchesse de Lorraine, depuis la mort de la palatine et de M. le régent, s'occupait beaucoup de ses neveux et les fit venir souvent à Nancy. L'hiver que nous y passâmes, ce fut le tour du chevalier d'Orléans, qui n'était pas encore grand prieur de France, mais qui était bien une des plus charmantes créatures que j'aies vues de ma vie. Il portait sa tête aussi haut que s'il n'y eût point eu de barre à son écusson; il était brave comme son aïeul Henri IV, et il eût continué une race de héros, sans les vœux qu'il avait prononcés malgré lui. Beau, grand, noble de

Digitized by Google

taille, de tournure et de manières autant que d'âme et de sentiments, il avait en même temps l'esprit subtil et sérieux. Son caractère, d'une violence extrême, se tempérait par sa position, difficile et à ménager. Il eût fait un prince éminemment remarquable, et madame de Lorraine répétait souvent :

— Hélas ! pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé ainsi le duc de Chartres ?

Il n'y ressemblait guère, je vous en réponds, ce pauvre moine, qui mourut fou, après avoir laissé un fils, autre coquillage de la même sorte, si ce n'est qu'il fut gourmand et imbécile, au lieu d'être dévot et timbré. L'arrivée du chevalier d'Orléans fit sensation à la cour de Lorraine; il parut d'une élégance, d'un brillant à écraser les plus merveilleux. Aussitôt qu'il me vit, il me remarqua ; moi, je l'avais remarqué avant d'être regardée. Je devins rouge sans savoir pourquoi, par le même effet qui nous rougit les joues à la simple réverbération du feu. Il demanda mon nom, on le lui dit; ses yeux se portèrent sur ma croix.

— Ah ! murmura-t-il tristement, elle est chanoinesse; pauvre enfant : c'est dommage !

Il savait par expérience combien pèsent les chaînes, lui que l'ambition dévorait, lui qui voulait faire souche, et qu'un ruban noir condamnait au célibat. Il fut rêveur et mélancolique toute la soirée ; nous ne nous adressâmes pas la parole. Il dansa, avec une grâce parfaite, un seul menuet, puis il ne dansa plus.

Digitized by Google

Je l'avais admiré; il s'en aperçut et en resta là. Il se rapprocha de madame sa tante, près de laquelle j'étais, se mêla à la conversation; mais nous ne nous dîmes rien de particulier. Je rentrai chez moi plus préoccupée que je ne l'avais été depuis ma naissance, tant et si bien que mademoiselle Millet le vit à merveille. On en prévint ma tante: au déjeuner, ce fut un déluge de questions; j'y répondis très-innocemment; je n'avais rien à cacher, qu'un désir trop vague pour être défini. On devait, ce jour-là, se promener sur la route de Paris, alors nouvellement construite, et dont Son Altesse Lorraine tirait grande vanité. Nous étions dans le carrosse de la princesse; le chevalier d'Orléans, au lieu de monter à cheval comme les autres jeunes seigneurs, se plaça sur le devant et nous accompagna. Je ne fus de ma vie aussi embarrassée; tous les yeux me semblaient fixés sur moi: c'était un supplice agréable, si on peut s'expliquer ainsi. Le soir, au cercle, même chose. On nous mit ensemble à une table de reversi; nous vidâmes nos poches. La vie commune que nous menions au palais, sous le même toit, nous rapprochait sans cesse. Aux repas, à la promenade, au salon, dans les cérémonies même, nous nous vîmes plus ainsi en quinze jours qu'à Paris en deux ans. Cependant le chevalier ne m'adressa pas un mot d'amour; ses regards seuls parlaient trop clairement pour que je pusse m'y tromper, et, franchement, je n'en avais aucune envie. Cet amour, que je sentais grandir dans mon âme, commença à m'ef-

Digitized by Google

frayer; j'en pesai les difficultés et les conséquences. Tous les deux engagés, tous les deux liés par un serment fait au ciel; quelle espérance nous restait-il? Je me répétais alors qu'on obtenait des dispenses, qu'on avait vu des chanoinesses et des chevaliers de Malte briser leurs vœux, avec l'autorisation du saint-père; mais c'était dans des cas très-graves, pour transmettre un nom prêt à s'éteindre ou pour apaiser des querelles de famille. Ici, rien de cela; au contraire, la maison d'Orléans ne voulait plus laisser établir à côté d'elle une race de bâtards à moitié princes. Les Longueville, descendants de Dunois, étaient éteints; les bâtards de Louis XIV survivaient; ceux d'Henri IV mouraient dans le dernier Vendôme; restaient donc les Bourbons-Busset, les plus anciens, puisqu'ils viennent du cardinal de Bourbon, évêque et prince de Liége sous Louis XI, et les Bourbons-Conti, beaucoup plus modernes. La politique interdisait un autre rameau à cet arbre si majestueux et si beau, hélas! dont ils viennent d'abattre la tête; heureusement, elle repoussera. Le chevalier, de son côté, pensait de même; il avait des idées que je n'avais pas, que je ne pouvais pas avoir. Son premier besoin était de me déclarer sa passion, et il me connaissait assez déjà pour comprendre la presque impossibilité de me faire accepter une lettre. Il s'avisa, pour cela, d'un stratagème que je recommande aux amants embarrassés. Il fit écrire, par un être inconnu, un billet qu'il dicta; puis il perdit ce billet dans une allée du par-

Digitized by Google

terre, un matin qu'on s'y promenait par une belle gelée. Ainsi que cela devait être, un indiscret le ramassa et le lut. Nous rentrions chez madame la duchesse; le jeune étourdi, M. de Gondrecourt, se mit à rire aux éclats, et demanda un moment de silence pour communiquer sa trouvaille.

— Ceci est merveilleux, ajouta-t-il; écoutez bien, mesdames, et que celle de vous qui a des droits à ce poulet le réclame :

« Si je vous écrivais que je vous aime, madame, si j'étais assez hardi pour vous remettre moi-même cette audacieuse déclaration, vous ne la liriez pas et vous me banniriez de votre présence. J'ai donc cherché le moyen de vous forcer à m'entendre, et je l'ai trouvé. Quand on lira tout haut ces lignes, vous saurez bien, vous, qui les a écrites et à qui elles s'adressent, et il vous faudra pourtant m'écouter jusqu'au bout, sans m'interrompre; votre fierté même vous en fait une loi, dans la crainte de vous trahir. Si quelque autre amant profite de mon invention, tant mieux; mais elle ne sera pas perdue pour vous, j'en suis sûr : c'est l'essentiel. Oui, madame, je vous aime, je ne vis que pour vous; vous êtes belle, vous êtes adorable, et, si vous ne me permettez pas de vous le répéter sans cesse, je sens que j'en mourrai. Pourquoi votre jeunesse et vos charmes seraient-ils enfouis dans cette province? Pourquoi des voyages, des séjours à des cours plus brillantes ne vous apporteraient-ils pas de nouveaux triomphes? Quoi qu'il

Digitized by Google

en soit, je vous suivrai partout; je suis le plus dévoué, le plus soumis de vos esclaves. Ne me laisserez-vous pas au moins l'espoir? Ah! madame, si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Vous aurez beau vous armer de rigueur, de finesse, je lirai dans vos yeux mon arrêt, et, si je suis assez heureux pour que vous ne les leviez pas sur moi, il me restera l'inexprimable joie de vous voir rougir. »

Après cette lecture, il y eut un moment de silence, comme si chacun se recueillait en soi-même; on nous eût toutes crues coupables, et peut-être y en avait-il beaucoup. Quant à moi, je ne manquai pas de détourner les yeux et de rougir, ainsi que c'était annoncé dans le billet. Je sentais que je me vendais moi-même, et je ne pouvais m'en empêcher. Je n'étais pas bien sûre de le vouloir d'ailleurs. Ces premiers instants d'un premier amour sont pleins d'indécision; on ne sait ce que l'on désire, on n'ose pas creuser sa pensée, on se craint presque autant qu'on craint ce qu'on aime. Il est facile de supposer combien le billet anonyme amena de commentaires; on en chercha l'auteur et surtout l'adresse; à ce sujet, M. du Châtelet dit un mot que nous avons toutes retenu :

— Il n'est pas difficile de compter à la cour assez de fous élégants capables de cette escapade; ce qui devient presque impossible, c'est de trouver une femme assez sévère pour qu'on n'ose lui parler d'a-

Digitized by Google

mour que sous le masque. Ceci m'a l'air d'une plaisanterie.

Ce n'était pourtant que trop vrai. Le chevalier se tenait sans cessse à ma portée, sans avoir l'air de me chercher; si je levais les yeux, je rencontrais les siens; si je les détournais, je rougissais sous son regard fixe : c'était une facination. Néanmoins, nous n'en étions encore qu'au silence, quand un nouvel incident nous amena de nouveaux embarras. Le roi envoyait assez souvent quelques seigneurs de marque complimenter madame sa tante. Il choisissait, d'ordinaire, ou un de ses favoris, ou un de ceux, au contraire, dont il voulait se débarrasser. Cette fois-ci, ce fut un homme du plus grand nom de France, le dernier de sa race, qui traînait, hélas! sa misère à côté de son écusson, et à qui on ne pouvait rien reprocher, que d'être pauvre. Le prince de Courtenay, descendant des empereurs d'Orient, beau et charmant jeune homme, portait sur son visage la marque de la fatalité et du malheur. Je n'ai vu qu'à lui et au comte de Horn cette espèce d'ombre tracée autour du front, qui assombrit le sourire le plus joyeux. Toujours vêtu de noir, soit par goût, soit par économie, sa croix du Labarum de Constantin étincelait sur sa poitrine. Il avait refusé le Saint-Esprit par ordre de son père, qui s'y croyait des droits comme prince allié de la maison royale, et qui ne voulut absolument pas le recevoir autrement que sur le pied de l'égalité. Ce prince Jean de

Digitized by Google

Courtenay (le dernier), fut le héros d'une foule d'aventures ; aussi, quand il commença à s'occuper de moi, le chevalier d'Orléans se sentit pris d'une jalousie féroce. Il y avait de quoi, j'en conviens. Sans être coquette, j'aimais à plaire, les hommages me flattaient, celui-là plus qu'un autre peut-être ; cependant mon cœur m'entraînait toujours vers le chevalier, tout en jetant un coup d'œil en arrière vers ce prince, l'héritier de ce trône tombé, de cet empire détruit.

J'eus tort, cela est vrai ; j'étais sans expérience, innocente et incapable d'une mauvaise action. Je ne prévoyais surtout pas les suites terribles de cette rivalité ; pour raconter cela, il me faut me reposer un peu, mon cœur se serre chaque fois que j'y pense. Ces deux hommes, supérieurs tous les deux, d'une naissance princière tous les deux, beaux, jeunes et braves tous les deux, devaient vider leur querelle d'amour par l'épée ; ils ne le firent point, et ce qui arriva fut bien plus horrible, mon Dieu ! Écoutez !

Digitized by Google

XVIII

Le duel était et est encore tellement dans nos mœurs, que le premier mot d'une rivalité est toujours de se voir l'épée à la main. La position des deux rivaux et la mienne leur rendait pourtant cette *satisfaction* très-difficile. Avant de vous dire la catastrophe qui me fit quitter la cour de Lorraine, je veux d'abord vous parler du prince de Courtenay, vous conter sa vie tout entière, avec ce qu'elle eut d'étrange et de charmant. Je ne sais si les femmes m'accuseront de vanité, ou de pis encore, en parlant de mes deux amoureux; ce que je sais bien, c'est que jamais il n'y en eût de plus aimables, de plus accomplis. J'aurais hésité entre eux s'ils se fussent présentés à la fois; mais le chevalier d'Orléans avait la priorité, quoique... Enfin, venons-en au prince de Courtenay et à ses aventures.

Vous avez tous connu *Fanchon la Vielleuse;* en voulez-vous savoir l'origine? Ceci vous paraît bien loin du prince de Courtenay; soyez tranquille, nous y revenons. Il y avait une jeune fille, nommée Nanette Lollier; on l'appelait la belle bouquetière, et tout Paris courait après elle. Jolie comme les anges, elle était

Digitized by Google

sage et honnête, ce dont on ne pouvait revenir; car, à cette époque, ce n'était pas chose commune. Son existence mystérieuse cachait un secret, personne ne le savait qu'elle-même, et elle n'en disait rien. Je l'ai appris plus tard; je vous en ferai la confidence en temps et lieu.

Nanette Lollier était fille d'une marchande de marée et d'un balayeur des halles. Ils étaient seize enfants, excusez du peu, tous vivants, grouillants et panissants. Nanette fut la dernière et la plus jolie. Une femme Grimaut, veuve d'un huissier, demeurant au même logis, fut sa marraine et sa gouvernante. Elle lui apprit à lire et à écrire, elle développa sa voix, que Nanette avait superbe. Sa réputation se fit dans le quartier : elle chanta à Noël, à la paroisse, de manière à transporter; puis aux Filles-Dieu, *le Stabat* et *l'O filii;* ce fut le bouleversement de sa famille.

La jeune fille perdit la tête des louanges, des chatteries et des présents; au lieu de vendre des morues et des huîtres, elle déclara qu'elle voulait vendre des fleurs et chanter dans les promenades. La mère Lollier la battit, Nanette pleura; mais elle n'en fit pas moins à sa tête; la lutte continua jusqu'à ce que l'enfant disparût un beau matin, sans prévenir et sans que personne pût savoir ce qu'elle était devenue. Pendant les trois années que dura son absence, les parents apprirent de temps en temps que leur fille jouissait d'une bonne santé.

Digitized by Google

Lorsqu'elle eut dix-huit ans accomplis, les carmélites de la rue du Bouloi écrivirent, un jour, à la poissarde qu'elles la remettraient soit à elle, soit à un prêtre d'un nom et d'une réputation connus, qui apporterait sa procuration en bonne forme. En recevant cette lettre, Marie-Jeanne Lollier, folle de joie, quitta son baquet, se requinqua, courut à la paroisse, suivie de son fils aîné, beau jeune homme, sergent aux gardes françaises, et tous les deux supplièrent M. le curé de venir avec eux chercher la chère Nanette, qui ne pouvait être moins qu'une princesse. Les Lollier étaient de braves gens, pieux, travailleurs, honnêtes. M. le curé de Saint-Leu les accompagna volontiers.

Dès qu'ils parurent au parloir, madame la supérieure leur raconta ceci : La veille, une dame inconnue avait amené Nanette, et remis en même temps une somme de vingt mille francs, pour former sa dot, si elle voulait entrer en religion; mais Nanette ne le voulait point. Nanette ne voulait pas quitter le monde. Nanette pleura, sanglota, s'évanouit; elle était belle comme le jour, elle avait un aplomb, un savoir-vivre parfait; elle refusa de parler, car elle avait promis, sur sa part de paradis, de ne jamais révéler le secret confié à sa discrétion. Les caresses, les menaces seront inutiles; elle ne parlera pas. Elle veut être bouquetière et pas autre chose; elle emportera ses vingt mille francs pour monter sa boutique, pour être une bouquetière unique, inimitable, une vraie nymphe

Digitized by Google

de Flore déguisée en mortelle. Les parents s'y refusèrent; Nanette le voulut si bien, si dru, qu'il fallut lui céder.

Quelques jours après, le jardin du Palais-Royal fut mis en émoi; une jeune fille attirait tous les yeux par sa beauté, son élégance, sa gentillesse. Elle vendait des fleurs, il est vrai, mais dans quel costume! Une robe de soie, des dentelles, des bijoux, des guirlandes de roses; sa corbeille est une conque dorée, doublée de satin bleu, attachée à sa taille par une écharpe pareille. Elle a des pieds de fée, chaussés de satin; elle a une jambe de biche, que l'on devine sous sa jupe courte; c'est un lutin, c'est une déesse. On en parla dans tout Paris, on en parla à la cour. Une foule de seigneurs quittèrent exprès Versailles pour lui offrir leur cœur et leur fortune. Nanette, fine et adroite, refusa leurs cœurs et accepta les présents, en promettant à chacun juste assez pour qu'il recommençât. Aussitôt qu'elle paraissait, un cercle d'adorateurs se pressait autour d'elle. *Ses gens* la suivaient; car elle avait maison montée, en hommes et en femmes. Ils lui apportaient des bouquets nouveaux à mesure que sa corbeille se vidait. Elle recevait plus de louis que de petits écus, en échange de ses jolies fleurs et de ses sourires : « Tout cela servait à entretenir la boutique, » disait Nanette; « et la bouquetière, » ajoutait le public.

Les grandes dames recevaient d'elle, chaque jour et sans rétribution, les fleurs qui leur plaisaient davantage : en revanche, les étoffes, les brimborions,

Digitized by Google

les écrins, pleuvaient chez la jeune fille : c'était devenu une mode; on se disputait à qui lui ferait le plus de cadeaux. Bref, en moins de trois années, Nanette, après avoir comblé de biens toute sa famille, possédait, disait-on, quarante mille livres de rente. Et pourtant elle était sage ! Il fallait bien de l'esprit, bien du savoir-faire et bien de l'adresse, pour tourner ainsi les écueils et en faire son profit.

Nanette était sage; cependant Nanette avait un cœur, un cœur fort tendre et fort bon, défendu jusqu'ici par l'indifférence, mais qui devait avoir son heure comme tous les cœurs passés et à venir. Un jour, elle remarqua, au Palais-Royal, un jeune homme fort beau, fort simplement mis et de grande mine, sentant son gentilhomme et son grand seigneur d'une lieue. Il prenait tous les matins un bouquet, le payait douze sous, regardait beaucoup Nanette, ne lui parlait jamais, et disparaissait ensuite jusqu'au lendemain.

Cette modestie, ce silence, cette beauté, ce malheur peut-être, touchèrent la jeune fille et occupèrent son imagination. Elle n'osa pas demander le nom de cet homme, tant elle en était occupée; mais elle le suivait des yeux aussi loin qu'elle pouvait l'apercevoir, et ensuite elle ne pensait qu'à lui. Deux fois il manqua sa visite quotidienne ; ces deux jours-là, Nanette ne trouva rien à dire à ses adorateurs.

Un soir, au moment où elle se retirait, elle entendit une conversation entre deux courtisans ; son in-

Digitized by Google

connu en était le sujet; elle s'arrêta pour écouter et apprit ainsi qu'elle s'était coiffée du prince Jean de Courtenay, dernier descendant des empereurs d'Orient, vivant dans une retraite obscure, parce que le feu prince son père, mauvais sujet et débauché, avait mangé toute sa fortune, et qu'il ne pouvait paraître dans le monde ou à la cour selon les exigences de sa position exceptionnelle. Nanette rentra toute préoccupée, rêveuse. Elle s'enferma dans sa chambre et passa la nuit entière à songer. Le matin venu, elle sortit de sa chambre et rencontra un de ses frères, prote chez M. Pancoucke, qui depuis édita l'*Encyclopédie*. Il portait sous le bras un gros volume; c'était le *Télémaque*, in-folio, avec des gravures de Bernard Picart.

— Qu'est-ce cela? lui demanda-t-elle avec distraction.

— C'est un livre que je destine à monseigneur le prince de Courtenay, et je le lui dois bien, le digne seigneur! Il t'a défendue, l'autre jour, chez M. de Fontenelle, où on t'attaquait; je lui avais porté des épreuves, et j'ai entendu cela. Je me suis promis de l'aller remercier et de lui laisser un souvenir de sa générosité.

— Tu y vas, Et où demeure-t-il?

— Rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel Carnavalet.

— C'est bien! Tu dis qu'il m'a défendue?

— Je le crois, qu'il t'a défendue! Il a soutenu que

Digitized by Google

tu n'avais pas d'amants qu'il en était sûr, et il a ramené tout le monde à son avis.

— Il a dit cela? reprit vivement Nanette.

— Puisque j'y étais.

— C'est bon! Adieu, Marcel.

Le même jour, le prince de Courtenay reçut la lettre suivante :

« Mon cher cousin, je suis vieille et votre proche parente; je souffre de vous savoir en dehors de votre place. Faut-il que vous viviez inconnu à Paris, pendant que tant de gens de moindre qualité font les délices de Versailles! Vous êtes pauvre, je suis riche; mon âge m'interdit les plaisirs bruyants qu'au vôtre on recherche. Permettez-moi de vous offrir, en considération de nos rapports de sang et d'amitié, un superflu qui est de nécessité absolue pour vous. Chaque premier jour du mois, on vous remettra, de ma part, quatre mille livres, et, cette fois, je vous en envoie vingt-quatre mille, qui suffiront peut-être aux soins indispensables d'un premier établissement.

» Acceptez sans scrupules; cet argent est bien à vous et doit, dans tous les cas, vous revenir un jour. »

En recevant cette lettre, cette somme, le prince tomba de son haut. Son premier mouvement fut de refuser; il ne pouvait pas recueillir cette fortune, il n'y avait point de droits, et un Courtenay n'acceptait pas l'aumône. Ses amis, consultés, furent unanimement d'un avis contraire.

Digitized by Google

— Qui soupçonnez-vous? demandèrent-ils.

— Une seule personne. La cousine germaine de mon père, une Courtenay de la branche cadette; elle a épousé une manière de traitant fort riche; mon père ne lui a pas pardonné sa mésalliance. Depuis trente ans elle vit à la campagne; son mari est mort, elle ne voit personne et passe son temps à broder ou à faire peindre les armes de notre maison du haut en bas de son château. Elle se souvient maintenant de son origine; je suis son unique héritier, et c'est à cela, sans doute, que je dois cette magnificence.

— Plus que jamais, acceptez! s'écrièrent-ils en chœur.

— Il faut au moins la remercier!...

— Gardez-vous-en bien. Servez-la comme elle veut être servie; conservez l'anonyme, elle se fâcherait.

Le prince céda, tout en murmurant; il ne pouvait s'y résoudre, pourtant il céda. Il se montra, quelque temps après, habillé selon son rang, avec des gens et des livrées. Nanette ne le reçut pas mieux; elle ne le trouvait pas mieux; elle ne l'aima pas davantage : son cœur ne se laissait pas prendre aux oripeaux.

Une année se passa de la sorte. Un jour, la bouquetière entendit raconter que le prince de Courtenay refusait mademoiselle de Craon, avec une dot royale. Chacun s'étonnait de ce refus, dont le jeune homme ne donnait aucune raison. On en cherchait les motifs; Nanette ne les demanda pas, elle devina par son amour.

Digitized by Google

Le soir même, le prince reçut un billet conçu en ces termes :

« Mon neveu, pourquoi vous refuser à épouser mademoiselle de Craon ? Vous trouverez là, fortune, naissance, convenances de toute espèce. Je vais vous assurer, par remise de fonds, le capital de la somme annuelle que je vous abandonne. Acceptez aussi, pour votre prétendue, les bijoux que je joins à cet argent.

» Si vous consentez à ce mariage, portez, pendant huit jours, à votre boutonnière, un œillet, et, si vous le refusez, portez une rose. »

L'étonnement du prince redoubla. Ces façons romanesques chez une vieille femme l'étonnèrent, et puis était-elle donc cachée à Paris pour suivre l'effet de son signal? Le marquis de Jaucourt, à qui il communiqua cette nouvelle lettre et le million qui l'accompagnait, conçut les mêmes doutes.

— Il y a de l'amour là-dessous, mon prince, dit-il ; les douairières ne pensent plus aux roses.

— Je dois convenir que ma cousine est aussi versée dans la carte du tendre que feue mademoiselle de Scudéry elle-même. Le plus simple est de lui écrire.

— Faites. Si ce n'est pas elle, cela lui en donnera peut-être l'idée.

Le prince écrivit, puis il se rendit au Palais-Royal, où il trouva Nanette plus morte que vive. Pâle et tremblante, elle lui offrit un bouquet comme de coutume; dans ce bouquet, il ne se trouvait ni œil-

Digitized by Google

let ni rose. Il ne les payait plus douze sous depuis son opulence.

— Donnez-moi une rose, dit Courtenay en lui donnant une pièce de vingt-quatre livres.

Nanette devint plus pâle encore; elle tendit vers le jeune homme une main défaillante et s'évanouit. On la rapporta chez elle, où elle se vit bientôt entourée de sa famille. Dès qu'elle ouvrit les yeux, ce fut un concert de cris et de trépignements orgueilleux; tous parlèrent à la fois pour annoncer à Nanette qu'elle était rentrée dans le carrosse d'un prince, du prince de Courtenay, cousin du roi, disait-on, plus noble que lui, car il avait été autrefois empereur. Nanette ne répondit rien, ne demanda rien; elle ferma les yeux et se recueillit dans son ivresse.

Une heure après, le valet de chambre du prince vint s'enquérir des nouvelles de la jeune fille, et tous les grisons de Paris assiégèrent sa porte pendant la soirée. Elle allait mieux, elle allait bien; elle attendait le lendemain avec impatience pour *le* revoir. Aussitôt que l'heure fut venue, plus lestement vêtue que de coutume, elle sortit de sa chambre, sa corbeille entre les bras. Sur le seuil de la porte, elle rencontra le prince Jean et s'arrêta; il n'était pas besoin d'aller plus loin. Elle baissa les yeux, après une belle révérence, et demanda, d'une voix faible, ce que désirait monseigneur.

— Quelques moments d'entretien, mademoiselle, si vous consentez à me les accorder.

Digitized by Google

Elle se rangea pour le laisser passer; il s'y refusa et la fit entrer la première. Dès qu'ils furent seuls dans son petit salon, le prince sortit les deux lettres de sa poche.

— Mademoiselle, poursuivit-il, connaissez-vous cela?

Nanette rougit encore davantage.

— Monsieur... monseigneur, balbutia-t-elle, je ne sais...

— Vous m'avez caché vos bienfaits, mademoiselle, vous m'en avez accablé sans vous rappeler le nom que je porte; vous avez pu croire...

— Monseigneur, interrompit-elle vivement, ne nous insultez pas tous les deux.

— Je viens vous les rendre, mademoiselle; je ne puis les recevoir sans déchoir à mes propres yeux, maintenant que la source m'en est connue.

— Ah! vous rougissez de moi, murmura-t-elle en fondant en larmes.

— Je rougirais de moi-même et vous me mépriseriez aussi, Nanette. Vous êtes une sublime créature, et ma vie entière ne suffirait pas pour payer la dette de ma reconnaissance. La voulez-vous?

La jeune fille releva la tête et le regarda; elle hésita avant de répondre, puis ses lèvres tremblèrent quand elle laissa tomber ces mots :

— M'aimez-vous, mon prince?

— Si je vous aime, Nanette! Je vous aime depuis six mois à en perdre la tête; mais je ne vous l'aurais

Digitized by Google

jamais avoué, tant il m'eût paru étrange qu'un pauvre déshérité tel que moi fixât vos regards.

— Vous m'aimez! répéta la bouquetière ravie, vous m'aimez!

Elle se tut de nouveau, comme se recueillant dans cette joie, si vive qu'elle l'étouffait.

— Et vous, m'aimez-vous, Nanette?

Elle ne fit point de réponse; mais elle le regarda, et ce regard en dit *plus qu'il n'est gros*. Il lui baisa la main et voulut lui prendre la taille; elle l'arrêta d'un geste plein de dignité.

— Vous aurez ma réponse dans trois jours, dit-elle.

— Trois jours! s'écria-t-il, est-il bien possible? Serez-vous assez cruelle pour me la faire attendre si longtemps?

— Ne me demandez rien, mon prince; laissez-moi libre, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

Elle se leva, se tint quelque instants debout devant lui, les yeux sur les siens, comme si elle eût voulu fixer son image dans son souvenir, et sortit de l'appartement.

Pendant ces trois jours, elle ne reparut plus : le prince la chercha en vain, ses adorateurs la demandèrent à tous les échos d'alentour. M. de Courtenay reçut la lettre suivante :

« Vous m'avez donné le plus grand bonheur que je puisse goûter, et je ne veux pas en chercher d'autre; celui-là suffit à ce qui me reste d'années. Je ne

Digitized by Google

puis être votre femme sans vous couvrir de ridicule, et je ne puis être votre maîtresse sans me couvrir de honte. Il ne reste donc qu'un parti à prendre, me jeter dans les bras de Dieu, afin qu'il m'accorde la force de vous oublier. Soyez heureux sans moi, je vous aime plus que mon existence et plus que mon salut éternel; ne cherchez pas à me revoir, vous ne trouveriez jamais ma retraite : elle restera ignorée de tous. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté le monde pour toujours. Je laisse à mes parents la part de ma fortune que j'ai gagnée en vendant des fleurs. Quant au million que vous recevrez, au nom de votre tante, il est à vous. Votre plus proche parent crut pouvoir payer, par cette somme, un crime dont j'ai juré de garder éternellement le secret. Adieu, je prierai pour vous; pensez à moi. »

Et, malgré sa douleur, ses recherches et ses désespoirs, le prince fut contraint de garder le million; il ne découvrit jamais Nanette.

A présent, voulez-vous savoir ce qu'était le crime si soigneusement caché? Je vais vous le dire.

Digitized by Google

XIX

Voici ce qui était arrivé :

Le prince de Courtenay, père de celui-ci, avait conservé, non pas une fortune digne de son nom, mais une misère de quarante mille livres de rente, la légitime d'un cadet de famille, voilà tout. Il avait les passions fougueuses et je ne sais quelle sauvagerie dans le caractère, dont il ne pouvait avoir raison. Il passait par hasard au Pilier des Halles, où demeuraient la famille Lollier et la marraine de Nanette, madame Giraud. Ses yeux se portèrent sur la fenêtre, où la jolie enfant folâtrait avec une de ses amies, nommée Jeanneton Pierret. Cette Jeanneton, plus âgée que Nanette de quatre ans, était la plus belle fille de toute la paroisse Saint-Leu. Le prince en fut ébloui : il lui prit sur le coup un amour enragé, un de ces amours que rien ne domine, qui brûleraient le monde pour se satisfaire. Il fit arrêter son carrosse sous un prétexte quelconque, demanda des fleurs aux bouquetières, leur acheta toute leur charge et l'envoya à Jeanneton, qui, accoutumée à de semblables hommages, se contenta d'une révérence de merci. Le prince fit prendre des informations; il apprit facile-

Digitized by Google

ment ce qu'était la petite Pierret, et, sans plus de façon, il la fit enlever, un beau soir, près de l'Arche-Marion. On l'avait attirée sous prétexte d'une partie de plaisir aux Porcherons, dont elle était très-friande, et pour lesquelles parties elle se cachait de ses parents. Il arriva que Nanette Lollier fut avec elle, en cachette aussi, et que, pour apaiser ses cris de pintade, on l'enleva par-dessus le marché, dans la crainte qu'elle donnât l'éveil. Au lieu d'une tourterelle, le prince s'en trouva deux. En homme d'esprit, il s'en arrangea : l'aînée pour le présent, la cadette pour l'avenir. Il les enferma dans une délicieuse maison, du côté des quartiers neufs, hors des boulevards extérieurs, là-bas vers la Ville-l'Évêque, et les éblouit par son luxe, par ses cadeaux; leurs petits cœurs n'y résistèrent point. Jeanneton se laissa séduire : ce qu'il y eut de rare, c'est qu'elle aima le prince plus encore qu'elle n'en était aimée, ou du moins plus longtemps; car, après quelques mois de possession, il s'en lassa et tourna ses regards sur Nanette, qui s'ouvrait ni plus ni moins qu'un bouton de rose au soleil. Il la fit instruire par une de ses créatures, qui lui apprit à lire, à écrire et le beau langage; elle se laissa faire sans y entendre malice. Mais Jeanneton prit la chose au sérieux: elle tomba malade; elle se gâta la poitrine et l'estomac à force d'opium, qu'elle se versait toute la journée, afin de dormir, disait-elle, et de ne plus sentir son mal. Elle se le procurait en fraude, par un garçon apothicaire, admis à la familia

Digitized by Google

rité de la femme de charge, et à qui elle persuada qu'elle avait des douleurs de rhumatisme à frictionner. Elle s'éteignit donc peu à peu sous les yeux de son innocente rivale, dont les yeux ne séchaient pas. Ce fut un désespoir d'abord inconsolable; il en coûta au prince des sommes folles en bijoux et en cotillons courts. Il adorait encore plus celle-là que l'autre; mais elle était vertueuse, et puis elle le tenait dans une sainte horreur, pour ce qu'elle appelait le meurtre de son amie. Il eut beau faire, beau prier, beau supplier, elle ne l'écouta pas. Ce fut à son tour de se dessécher et de s'arracher les cheveux. Il passait les jours aux pieds de Nanette et les nuits à sa porte, les verroux impitoyablement tirés. Il était trop galant homme et il l'aimait trop pour recourir à la violence, il voulait toujours espérer. Elle l'accablait de mépris et d'injures, le traitait d'assass , de bourreau; c'étaient là ses moindres gentillesses. Enfin, le pauvre cher homme y succomba comme Jeanneton, seulement sans y aider. Il se creva le cœur, assurent les médecins, maladie fort rare. Il laissa en dépôt, à la gouvernante de Nanette, un million d'écus, avec ordre de les lui remettre le jour de sa vingt et unième année, comme dédommagement du tort qu'il lui avait fait et de la mort de Jeanneton. Pour son fils, il ne s'en souciait non plus que d'un Chinois. La dame devait mener Nanette au couvent, et employer ses efforts pour qu'elle y demeurât, sans la forcer néanmoins. Cette jalousie posthume ne put être satisfaite,

Digitized by Google

vous savez pourquoi. Lorsque la bouquetière vit le jeune prince, lorsqu'elle l'aima surtout, elle n'eut plus d'autre but que de lui rendre, sans le blesser, son héritage. Elle y parvint, vous l'avez vu. Elle parvint même à produire sur cette âme reconnaissante une impression profonde, qui durait encore quand je le connus, et que j'effaçai, momentanément du moins, car je ne me vante pas de l'avoir entièrement détrônée. C'est dommage, il méritait d'être heureux, ce beau prince; il ne lui manquait rien que de savoir l'être : ne pouvait-il pas mieux choisir, et n'y avait-il pas des milliers de femmes entre une bouquetière et une chanoinesse?

Revenons à la cour de Lorraine, que nous ne tarderons pas à quitter, pour y retouner plus tard sous un autre maître. Cette cour de Lorraine, notre voisine, était commode pour nous, quand l'ennui nous prenait au chapitre et que le congé n'était pas assez long pour se risquer jusqu'à Versailles. Madame la duchesse régnante n'était point belle; elle tenait du côté de Madame et des palatins. Elle en tenait encore pour la franchise et l'indifférence amoureuse. Son mari, le duc Léopold-Charles, entretenait publiquement et scandaleusement la comtesse de Craon, avec la permission très-humble de M. le comte. Elle ne semblait pas s'en apercevoir et ne le lui reprochait jamais. Seulement, si l'argent marchait trop vite, elle lui disait :

— Monsieur, enrayons un peu, je vous prie, nous

Digitized by Google

ne saurions marcher de ce train; j'en écrirai en France, et je demanderai un asile à Chelles, chez ma nièce.

Quand je les vis, la chose était déjà ancienne et établie, mais toute la Lorraine accusait M. et madame de Craon de *voler* le duc, ni plus ni moins. Le fait est qu'ils en eurent plus de deux cent mille livres de rente, le mari complice et la femme gouvernante, ce qui représente la surintendance de ce pays-là. Madame de Craon a été charmante; ses lèvres et ses dents surtout sont des merveilles. Elle s'appelait mademoiselle de Ligneville et n'avait pas le sou. Le duc la remarqua, désira lui donner la place de madame de Lénoncourt, dame d'atours de la duchesse, et lui chercha un porte-respect. Craon se présenta; il sentit tout le parti qu'il en pouvait tirer et il lui accorda la position demandée. Quand le duc et la duchesse de Lorraine se rendirent à Paris, en visite, sous la Régence, le prince les traîna tous les deux après soi. Le peuple de Paris s'en moqua, et M. de Lorraine imagina d'en demander justice à M. le régent. Ce prince en rit de tout son esprit, et trouva que nos Parisiens vengeaint le sang de leurs rois par ces quolibets; il n'en fut rien.

On accusait M. et madame de Craon d'avoir fait mettre le feu au château de Lunéville, douaire de la princesse; ils en étaient fort capables, et rien ne m'étonnerait moins : le fait est qu'il brûla.

A l'époque où je connus les Craon, le bon duc

Digitized by Google

vait déjà o btenu pour eux le rang et le titre de princes. M. de Craon était grand chambellan et premier ministre. Excusez du peu.

Les Beauveau criaient là-dessus à s'égosiller ; on les laissa dire et on en crut ce que l'on voulut. Quant à moi, je ne vous explique point le reste de cette filiation, parce que cela me contrarie; je les aime, ils ont été bons pour moi : laissons cette souche et n'en parlons plus. Ce n'est pas que je sois sévère, Dieu le sait et moi aussi; mais les tripotages d'argent gâtent tout à mes yeux : j'aime mieux dix amants pris qu'un écu dérobé.

Madame de Lorraine et madame de Craon, vivant en bonne intelligence à la cour, s'aperçurent vite, ainsi que les autres, de ma double aventure. La duchesse en parla à ma tante, avec son esprit et son tact ordinaires.

— Ils sont charmants l'un et l'autre, ajouta-t-elle ; tant mieux : l'embarras du choix sauvera la comtesse. Mon neveu est un peu fou; mais je le raisonne ; il se retirera, j'en réponds.

Qu'elle connaissait peu le chevalier ! Je vous ai dit que ces deux prétendants eurent un duel singulier; ce duel ne ressemble à rien qu'à une extravagance. Il me faut vous le conter, et encore vous ne voudrez pas me croire.

Quand cette rivalité commença de faire du bruit à la cour, madame la duchesse de Lorraine fit subir au chevalier un interrogatoire fort adroit, dans lequel

Digitized by Google

elle se garda de se montrer inquiète, quoiqu'elle le fût extraordinairement. La bravoure de M. son neveu et son impétuosité étaient aussi connues que le sang-froid et la mélancolie du prince. Elle tourna finement tout cela en ridicule, et obtint en terminaison, moitié de gré, moitié de ruse, la parole d'honneur du chevalier qu'il ne provoquerait ni n'accepterait de combat à aucune arme.

Juste le lendemain de cette promesse, il y eut une partie de toute la cour dans la vallée de Rozières, où madame de Craon avait une ferme, qu'elle soignait en amadryade, et où, sous prétexte de manger des œufs et du lait, on faisait des repas de Sardanapale, aux frais de Son Altesse.

Nous y allâmes tous. Le hasard ou la méchanceté, je ne sais, me placèrent à côté du chevalier d'Orléans, et le prince de Courtenay à l'autre bout de la table, où il enrageait à se manger l'âme. Je n'y songeai que très-peu; le chevalier me fascinait par un plan de fuite si bien conçu, si séduisant, qu'il eût fallu une autre tête que la mienne pour y résister. Nous songions tout de bon à jeter nos croix aux orties, sauf à nous perdre avec elles. C'était un roman magnifique, splendide d'extravagance, et dont je ne puis comprendre aujourd'hui, hélas ! qu'on rise seulement la première page. On rentra dans le salon; le prince de Courtenay s'assit derrière mon fauteuil, et ce fut une autre antienne. Combien j'en aurais été touchée sans le roman de tout à l'heure ! Il me proposait, lui, une

Digitized by Google

existence royale, un des plus beaux noms de l'Europe et du monde entier, des voyages, une union approuvée de tous, un amour rêveur et sentimental, du dévouement, des triomphes, tout ce qui peut tourner une jeune tête : la mienne chancelait; mais mon cœur était entraîné, je l'avoue, d'un autre côté, par ce coureur d'aventures, petit-fils de Henri IV, comme lui diable à quatre et vert galant. Il est très-certain que je manquai alors le bonheur et la fortune de ma vie.

Cette conversation blessa le chevalier, le mit en furie; il était jaloux, et il rongeait son frein de ne pouvoir rien dire : sa parole le liait. Cependant sa patience n'allait pas jusqu'à se taire en face d'une provocation, et, lorsqu'il se trouva nez à nez avec le prince au coin d'une porte, ils se lancèrent un défi muet qui se traduisit par ces mots, prononcés en même temps :

— Votre heure, monsieur?

Il n'y avait pas moyen de reculer; pourtant la parole était là. Comment faire? Le chevalier passa son bras sous celui du prince, familiarité bien inusitée, ainsi que chacun sait, et lui dit de l'air le plus agréable, ce qui parut un singulier contraste :

— Un tour de promenade dans la galerie, s'il vous plaît, monsieur.

L'autre se laissa faire très-étonné.

— Vous me faites l'honneur de me proposer une partie matinale, si j'ai bien compris, monsieur ?

Digitized by Google

— J'allais vous adresser la même question.

— Je ne saurais en être trop reconnaissant; mais, en acceptant cette faveur, j'avais oublié quelque chose : me voilà horriblement embarrassé.

— Puis-je vous aider à sortir de cet embarras?

— Sans aucun doute.

Et il lui raconta son entretien avec sa tante, la parole donnée, etc.

— Comment faire? ajouta-t-il; je ne puis ni ne veux me parjurer, et cependant il faut qu'un de nous disparaisse.

— C'est aussi mon avis. Cherchons quelque expédient.

Ils se promenaient toujours côte à côte, ce qui charmait les spectateurs. Ce bon accord apparent nous comblait de joie; ma tante en murmurait le *Te Deum*.

Le prince était plus savant que le chevalier en inventions de ce genre. Son caractère sombre, ses idées mélancoliques se tournaient souvent de ce côté. Il réfléchissait sérieusement à cette position bizarre, et il dit tout à coup :

— Monsieur, j'ai notre affaire.

— Ah! tant mieux!

— Vous avez promis de ne pas vous battre en duel; mais vous n'avez pas promis de ne point jouer votre vie?

— Jamais.

— C'est bien; alors, voici la chose : Nous allons

Digitized by Google

demander à un apothicaire quelque poison subtil; il ne nous le refusera pas. Nous prendrons deux verres de vin de Moselle, absolument semblables; nous les remplirons juste à la même mesure. Un de nous jettera le poison sans que l'autre soit présent, et cet autre choisira. Nous tirerons au sort à qui préparera la dose; de cette manière, tout dépend du hasard, votre parole est respectée et nous arrivons à nous débarrasser d'un rival.

— Pardieu! l'invention est magnifique! Je l'accepte et je demande à l'exécuter tout à l'heure.

— Demain, monsieur, si vous voulez; l'apothicaire de ce village n'a point d'arsenic à nous donner.

— Ah! j'y pense! s'écria le chevalier en se frappant le front, j'ai notre affaire, sans recourir à personne. Mon père m'a laissé prendre une des fioles qui faillirent l'envoyer à la Bastille; je l'ai toujours gardée depuis : elle est dans mon appartement à Nancy; je trouve séant pour un homme comme moi d'avoir sa vie à sa disposition. Je ne puis en faire un meilleur usage, et demain je vous invite à déjeuner.

— J'accepte avec reconnaissance, j'accepte tout de votre main, monsieur le chevalier.

— C'est bien, et d'ici-là tâchons de nous rendre agréables aux dames, afin qu'on garde mémoire de nos derniers instants.

Ils se séparèrent après une nouvelle parole échangée; ils se montrèrent très-gais, et nul ne se douta de la tragédie qu'ils méditaient. Nous revînmes au

Digitized by Google

palais fort tard; on se coucha, moi tranquille et même contente: l'intimité qui régnait entre eux me ravissait.

Le lendemain, à huit heures, le prince entrait chez le chevalier; ils se saluèrent gravement sans mot dire. Le chevalier alla chercher la bouteille et la posa sur une table.

— J'ai réfléchi, ajouta-t-il, et je propose une amélioration. Nous ne tirerons pas au sort: c'est vous, monsieur, qui viderez le flacon dans celui des verres que vous choisirez. Vous êtes chez moi, tout ici m'appartient; vous pourriez avoir un doute: agissez ainsi qu'il vous conviendra; vous êtes le maître.

Après un combat de politesse, le prince céda. Les deux gobelets furent remplis, le chevalier sortit de la chambre. Courtenay versa sans trembler le poison, puis il changea les coupes de place plusieurs fois, de façon à ne pouvoir les reconnaître lui-même. Il appela ensuite son rival, et tous les deux se trouvèrent en face de la mort. La chair de poule me prend quand je pense à cela, et j'en étais la cause! En me regardant aujourd'hui dans mon miroir, je ne m'en explique guère la possibilité.

— Choisissez, monsieur, dit le prince; je n'en sais pas maintenant plus long que vous: les effets seuls nous révélerons le favorisé.

— Parbleu! monsieur, il est impossible d'agir plus courtoisement. A votre santé.

— A la vôtre, monsieur.

Digitized by Google

Et ils burent sans sourciller.

— Monsieur, poursuivit Courtenay, je suis chez vous, il pourrait vous arriver des désagréments de tout ceci : voici une déclaration en forme qui vous décharge de tout blâme; j'atteste que ma mort est volontaire.

— J'y ai pensé comme vous, monsieur; voici la pareille. Que faire à présent, pour attendre?

— Nous confesser, penser à notre âme; un de nous deux n'a pas pour deux heures de vie.

— Ah! c'est vrai! le bon Dieu n'approuve guère ces plaisanteries-là, à ce qu'on assure. Cependant c'est un duel comme un autre.

Ils se mirent à discuter là-dessus, et le temps se passait. Au beau milieu de la discussion, on annonça madame la duchesse de Lorraine, qui faisait souvent des visites matinales à son neveu.

— Ah! diable! murmura-t-il, ce sera gênant pour mourir! Après tout, il fallait toujours bien qu'on le sût!

Ils se levèrent pour saluer la princesse; mais M. de Courtenay retomba sur sa chaise, pâle comme un spectre, tremblant, anéanti. Madame de Lorraine s'écria; le chevalier se précipita vers lui, presque aussi troublé, il perdait la tête; cependant il dit, avec un déchirement horrible :

— Ma tante... madame... au nom du ciel, faites appeler du secours : il est empoisonné!

La duchesse se précipita hors de la chambre, les

Digitized by Google

idées bouleversées, croyant presque son neveu criminel ; elle ameuta les gens du chevalier, les siens, on courut après tous les médecins du château, pendant que le chevalier portait sur son lit le malheureux prêt à rendre le dernier soupir. La nourrice de M. de Lorraine, vieille sybille, presque folle, dont chacun riait, accourut la première ; elle s'empressa auprès du malade, le déshabilla, et, sans qu'on y prît garde, tant on était empêché, lui fourra dans la bouche une bouteille tout entière d'huile purgative, qu'elle venait de chercher pour droguer ses chiens, dont elle avait une douzaine, tous plus laids les uns que les autres. Ce remède, d'une violence extrême, sauva le patient, en lui faisant rejeter le venin. Il ne l'avait point épargné, dans la crainte de manquer son coup, et cette dose trop forte fut justement ce qui empêcha l'effet. Vous jugez si l'alarme fut chaude, si on fit des conjectures, si les commères et les jalouses se privèrent de me déchiqueter. L'aventure fut racontée de mille façons ; on la commenta, on m'accusa, bien entendu, et quelques personnes étaient prêtes à jurer que, le chevalier d'Orléans et moi, nous avions donné la mort à ce pauvre prince, afin de nous aimer tranquillement.

Justement, à cette époque, mon frère, le chevalier de Villebelle, vint me faire une visite. Il apprit l'anecdote d'original et ne put me blâmer. Étais-je responsable de ces folies de jeune homme ? Madame de Lorraine et ma tante me chapitrèrent une

Digitized by Google

heure en sa présence. On me retourna sur toutes les tailles, on voulut m'arracher un aveu impossible, et le résultat de tout cela fut que je devais quitter Nancy, où cette histoire avait fait un bruit scandaleux *pour mon ruban*, ajoutait une lettre de madame l'abbesse, dont on me donna connaissance. Mes bonnes amies de Remiremont m'écrivirent aussi; on ne s'occupait que de moi; on m'adressait, je crois des sermons des quatre parties du monde?

— Mais, mon cher chevalier, disais-je tout bas à mon frère, je n'ai point envie de retourner au chapitre.

— Voulez-vous que je vous conduise à Paris? Demanderons-nous l'autorisation d'y aller ensemble?

— Demandez; on me refusera.

— Qui sait? Essayons.

Il s'y prit si bien avec madame l'abbesse, avec madame de Lorraine, avec ma tante, qu'il obtint ce que nous voulions. On me chargea des affaires de l'abbaye près des procureurs fiscaux, sous la direction de M. le prince de Beauveau et de ses gens de loi. J'eus ainsi presque le titre d'ambassadrice, et ma tante ne se décida pas à m'accompagner. Nous partîmes, le chevalier et moi, bien et dûment recommandés et garantis contre les sottises par une pannerée de mercuriales. Nous laissâmes M. d'Orléans chez sa tante, fort marri, le cœur très-gros, et cloué en Lorraine par ordre supérieur. Nous laissâmes le prince de Courtenay en convalescence; je ne le vis

Digitized by Google

point. J'eus de la peine à quitter la comtesse Olympe, et, je l'avoue, mon joli amoureux; mais la joie de revoir Paris m'en guérit ou du moins me soulagea beaucoup. Nous allons donc à la cour de Louis XV; nous allons parler de cet aimable prince, le peindre non tel que les révolutionnaires l'ont barbouillé, mais tel qu'il était, tel que je l'ai vu.

XX

En quittant ma tante, en me trouvant, pour la première fois de ma vie, livrée à moi-même et maîtresse de mes actions, j'éprouvai un sentiment de crainte, une sorte de timidité, dont j'eus quelque peine à me défaire. La présence du chevalier me rassurait un peu; il était si charmant et si bon! Nous nous aimions comme des orphelins, et nous l'étions, en effet, car les autres personnes de notre famille ne se souciaient point de nous. Il allait commencer ses caravanes sur les galères de la Religion, il allait combattre le Turc, et le pauvre enfant portait avec lui le pressentiment de sa mort prochaine.

— Je ne reviendrai plus en France, ma sœur, me disait-il; je sauterai avec mon vaisseau, j'en ai la conviction. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne me

Digitized by Google

laisserai point emmener esclave; je n'endurerais point cette existence-là.

Il ne se trompait pas, je ne l'ai plus revu. Je raconterai sa brillante mort en son lieu; j'ai eu beaucoup de peine à m'en consoler : ce fut un des chagrins véritables de ma vie.

Quand nous arrivâmes à Paris, nous allâmes loger dans l'appartement de ma tante, près du Louvre. Elle nous l'avait permis, et, suivant ses ordres, nous nous présentâmes de suite dans différentes maisons pour lesquelles nous avions des recommandations pressantes, entre autres chez madame la princesse de Beauveau et chez la comtesse Alexandrine de Tencin. Il fut convenu qu'on me conduirait promptement à Versailles, afin qu'après mes devoirs rendus je puisse aller à mon aise partout où il me plairait. Madame la princesse de Beauveau se chargea de ma représentation, en qualité de belle-sœur de mon abbesse; mais elle m'engagea à ne point demander d'audience à la reine, ainsi que j'en avais le projet, à cause de notre connaissance de Wissembourg.

— La mémoire de madame de Prie n'est point en bonne odeur ici; n'invoquez pas ces souvenirs, attendez! Si Sa Majesté vous reconnaît et vous en parle, rien de mieux; sinon, n'y pensez plus.

L'avis était bon, j'en profitai. Je m'occupai exclusivement de mes préparatifs, et enfin je me rendis à la cour, un jour de cercle et dès le matin, pour avoir le temps de voir tout le monde. La princesse, fort

Digitized by Google

liée avec les particuliers de la reine, trouva le moyen de m'introduire à sa toilette. Le cœur me battait un peu en entrant, je l'avoue : je fis mes révérences assez gauchement, j'osai à peine lever les yeux; j'entendis cependant un murmure flatteur parmi les dames assises, et, lorsqu'on me nomma, Sa Majesté fit un cri :

— La comtesse Olympe de Villebelle! Oh! je suis bien aise de la retrouver.

Elle me regarda, en effet, d'un air plein de bienveillance.

— Approchez, continua-t-elle en se détournant de son miroir; approchez, comtesse Olympe, et dites-moi si vous me reconnaissez.

— La reine daigne se rappeler une enfant bien obscure, bien...

— Bien timide, reprit-elle en souriant; et pourtant il m'est difficile, j'en conviens, de retrouver dans la grande et belle chanoinesse la petite fille qui m'a rendu le premier hommage de sujette. Oui, mesdames, la comtesse Olympe m'a baisé la main *la première*, elle m'a apporté le bonheur de ma vie; je ne l'ai point oublié, je ne l'oublierai jamais.

La voix de la princesse était émue; il me sembla l'entendre encore à la commanderie de Wissembourg. Je restai interdite comme une écolière, honteuse de ce que l'émotion me gagnait. Ignorante! je faisais ma cour sans le savoir.

— Vous viendrez ce soir au jeu, madame; je veux

Digitized by Google

vous présenter moi-même au roi ; je lui ai souvent parlé de vous.

Ces mots m'attirèrent beaucoup d'envieuses, et me placèrent sur le plus haut de l'échelle. J'avais mille peines à m'y tenir en équilibre. La princesse de Beauveau vint à mon secours ; elle exprima ce que je sentais, se rejeta sur mon âge, sur ma modestie.

— Laissez, laissez, dit la reine, j'aime à voir les jeunes personnes ainsi ; c'est peu commun, et c'est convenable. Tâchez, au contraire, que votre pupille reste longtemps embarrassée : cela lui va bien. A ce soir, comtesse Olympe ; préparez votre discours au roi.

Le sourire dont elle accompagna ce congé le transformait en une véritable faveur. Lorsque nous fûmes dans la galerie, la princesse me complimenta : elle se sentait fière de cette audience, et m'assura un bel avenir, si j'en savais profiter. Nous nous rendîmes ensuite chez Mesdames de France, tout enfants, où nous trouvâmes force poupées ; chez M. le dauphin au maillot. La famille royale n'était pas nombreuse alors, grâce aux places vides qui s'étaient faites auprès de Louis XIV. Les princes et princesses du sang habitaient peu Versailles ; M. le duc d'Orléans, fils de M. le régent, se tenait au Palais-Royal, et déjà il tournait ses yeux vers Sainte-Geneviève, où il s'enferma depuis en vrai moine. Madame, sa femme, princesse de Bade, était morte à vingt ans. M. le duc de Bourbon, rentré en grâce, plus en apparence

Digitized by Google

qu'en réalité, restait à Chantilly ou à l'hôtel de Condé. M. le prince de Conti, jeune et aimant les plaisirs, courait, à Paris, les ruelles, et à Ville-Adam, le gibier. Mademoiselle de Clermont pleurait M. de Melun, et se consolait en secret, disait-on, avec autre chose que des portraits. Mademoiselle de Sens, déjà un peu timbrée, faisait des scènes à ses domestiques; on la voyait par boutades, on ne la comptait pas. Mademoiselle de Charolais oubliait Richelieu et prolongeait sa jeunesse le plus possible. M. le comte de Charolais, leur frère, était la plus méchante créature qui fût sous le ciel. Il tuait, à tort et à travers, les hommes et les animaux. Le roi l'appelait la plaie de sa famille. Il avait grandement raison ! M. le comte de Clermont, abbé de Saint-Germain des Prés, se battait en moine, et se mortifiait en mousquetaire.

Il restait encore, des bâtards de Louis XIV, madame la duchesse d'Orléans, retirée et presque invisible. Madame la princesse de Conti, première douairière, dont j'ai déjà donné les détails. Madame la duchesse de Bourbon, toujours malicieuse à l'ordinaire, et commère et caillette par-dessus le marché. M. le duc du Maine, qui végétait à Sceaux, tourmenté par sa femme, enragée de vieillir, et qui n'en put faire de vieux os, tant elle le tournait en bile. Enfin, M. le comte de Toulouse, au comble de ses vœux, ayant épousé la femme qu'il aimait depuis tant d'années.

Il conservait, à Rambouillet, la dernière maison

Digitized by Google

réellement princière qui nous restât. Je vous y conduirai souvent. Louis XV vécut chez son oncle pendant sa première jeunesse ; il s'y plut, tant que la corruption ne le tira pas de force vers un autre monde indigne de lui. Oh ! s'il avait pu s'y plaire toujours !

A l'époque où nous sommes, le roi et la reine étaient adorés du peuple. Leur union, sans nuages, faisait la joie de la France entière. Louis XV aimait Marie Leckzinska d'un amour profond et vrai qu'on a eu bien de la peine à déraciner. Quant à elle, c'était une sainte. Sa tendresse se partageait entre le roi, ses enfants et ses sujets. Elle épargnait sur ses dépenses, elle ne se passait aucune fantaisie, afin de pouvoir donner. Les blessés, les malades, étaient surtout les objets de sa sollicitude. Elle fonda partout des écoles pour les enfants, des hospices pour les vieillards.

— Priez pour le roi, disait-elle après chaque bienfait.

Elle n'allait aux bals et aux fêtes que malgré elle; on assure qu'elle y récitait son chapelet. Je n'ai jamais cru cela. Son seul divertissement était la musique; elle aimait les concerts à la folie et en avait souvent. Son père, le roi Stanislas, partageait son goût, et, quand il venait la voir de Chambord, elle l'en régalait chaque jour.

Louis XV était alors dans l'éclat de sa beauté, et vous ne vous figurez pas ce qu'était cette beauté royale

Digitized by Google

et magnifique. Louis XIV, tout majestueux qu'il fût, n'en approchait pas. La noblesse était la même, mais la grâce! mais la finesse! mais ce charme d'un esprit distingué, drôle, caustique et bon tout à la fois, l'aïeul ne le possédait point. Louis XV marchait comme un demi-dieu; il prenait la main à une dame avec une manière qui élevait son trône, et qui élevait encore la femme au-dessus de ce trône; je n'ai vu cela qu'à lui. Il passait sa vie de la façon la plus honnête et la plus louable. Il visitait la reine, il allait au conseil, il travaillait avec ses ministres, il courait la chasse, il restait plusieurs heures dans l'appartement des enfants de France, à les regarder jouer. Ses récréations l'attiraient à Rambouillet, chez M. le comte de Toulouse, où se réunissait un cercle étroit, mais choisi. Il jouissait là des douceurs de l'intimité, tant prisées et si rares pour un souverain.

Pas une de ces pensées ne le distrayait de la reine; il n'avait de regards et d'attentions que pour elle : il n'avait jamais aimé qu'elle. Elle eut son premier hommage et le premier battement de son cœur. Et cela dura ainsi quatorze années! Ce Louis XV, tant cité par ses débauches, par ses amours déréglés, fut quatorze ans fidèle à sa femme, quatorze ans vertueux comme un ermite! Et cela au milieu des tentations de toutes sortes, au milieu de la corruption, des mauvais conseils, des entraînements, au milieu des plus jolies, des plus séduisantes femmes du monde. Jugez ce qu'il eût été avec des guides chré-

Digitized by Google

tiens, des courtisans honorables! On a mis quatorze ans à le pervertir! Lorsqu'il était question d'une nouvelle présentée, lorsqu'on vantait sa beauté, son élégance, le roi demandait simplement:

— Est-elle plus belle que la reine?

C'était pour lui le plus haut point de comparaison, et cependant, il faut bien le dire, Marie Leckzinska n'avait d'autre beauté que celle de la jeunesse, qui passe vite. D'une grande douceur et d'une grande distinction, l'excessive dévotion rétrécissait encore son esprit ordinaire. Sans le vouloir, elle perdit le roi et son propre bonheur, comme je le dirai en son lieu. Il eût fallu à la France une reine comme notre Marie-Antoinette, une reine forte de cœur, de tête et de courage, une reine qui eût soutenu la monarchie et le monarque; alors cela se pouvait encore. Les ignominies de la fin de ce siècle nous eussent été épargnées, tout serait resté debout dans cette vieille France où tout est renversé, et l'avenir ne se bâtirait point sur des ruines. — Dieu ne l'a pas voulu!

La société se divisait en ce moment en trois classes : les débris peu nombreux du grand siècle, qui rabâchaient madame de Maintenon, la pruderie, les prétentions exagérées. Excepté pour leur héritage, ces vieux-là ne comptaient plus; mais, les héritages comptant beaucoup, il fallait continuer les égards, entendre les sermons, souvent même s'y conformer.

Venaient ensuite les roués de la Régence, qui ne se consolaient point d'avoir perdu leurs orgies, leurs

Digitized by Google

amours sans frein, que la vertu du roi tourmentait, et qui s'ingéniaient du matin au soir pour trouver le moyen d'amener Louis XV à leurs idées. Ceux-là ont réellement perdu la France et la maison de Bourbon. Je ne sais pas si Dieu le leur pardonne, mais je ne leur pardonnerai pas. Ils m'ont réduite à vivre à l'étranger, de privations, à marcher sur ces pavés pointus de l'Allemagne, à assister vivante à la mort de mon pays, à celle de mon roi, à celle de notre angélique reine. Oh! non, je ne leur pardonnerai pas. Que le bon Dieu me fasse miséricorde si je commets une faute, je ne puis m'en empêcher.

Le cardinal de Fleury gouvernait tout; à plus de quatre-vingts ans, il tenait le sceptre d'une main ferme, il dominait le maître et les courtisans. Louis XV tremblait devant lui; il craignait ses mercuriales et se tenait en petit garçon devant cette chouette mitrée. Tout vieux qu'il fût, l'évêque de Fréjus avait pour maîtresse la princesse de Carignan. On assurait que cette place ne ressemblait pas à une sinécure. Je ne l'eusse point enviée! La princesse, et Barjac, valet de chambre du cardinal, étaient les premières personnes du royaume ; on obtenait tout par eux. Cependant Barjac valait mieux que la princesse; nous en causerons plus tard : à présent revenons à moi.

Ma journée passa comme un songe, en visites, en devoirs, et, pour tout dire, en succès. On me porta aux nues. MM. les mousquetaires, MM. les pages et je ne sais combien d'étourdis, se mirent res-

Digitized by Google

pectueusement à ma poursuite, les uns de fait, les autres en pensées, en désirs; ce fut une procession. Je voyais tout sans y paraître, le chevalier s'en rengorgeait; il nous avait suivies, et me répétait les compliments, les questions dont on l'accablait. Moi, je songeais souvent à un autre chevalier, à un absent, que ce triomphe eût comblé de joie, et je soupirais.

Nous dînâmes chez madame la princesse de Soubise, où l'on me montra à toute la terre. Ce furent des cris sur mon bonheur du matin, sur ma rare fortune d'avoir évité la présentation dans le grand cabinet, en faveur de mes anciennes privances. Je ne savais auquel entendre. L'heure du cercle arriva, et nous n'avions garde de nous faire attendre. Madame la princesse de Beauveau n'était point assise; mais elle se tenait toujours au plus près de celles qui l'étaient. Leurs Majestés l'avaient pour agréable, et souvent même, avant le jeu, ils lui firent donner un pliant, sans tirer à conséquence lorsque les parties s'organisaient. Je me plaçai derrière elle; la reine me cherchait du regard, j'attendais ses ordres. Elle me découvrit enfin, et me fit un petit signe de son éventail. Quelques instants après, un nain qu'elle avait fait venir de Pologne, où il y en a beaucoup, et qui restait toujours à ses côtés, me tira par ma jupe.

— La reine vous fait dire, madame la comtesse, que vous vous approchiez d'elle aussitôt que le roi se lèvera et ira à sa table de pharaon.

Digitized by Google

Je répondis que je n'y manquerais pas, et, en effet, dès que le signal fut donné par le roi lui-même, je me faufilai à travers les queues et les brocarts jusqu'à la reine, dont je me tins respectueusement à trois pas de distance. Elle m'adressa le même signe, je m'avançai. Ce moment est à jamais gravé dans ma mémoire, je me rappelle tout; je me rappelle la superbe robe de damas de l'Inde noir que je portais, ma fourrure d'hermine, ma coiffure avec les barbes de dentelles, les diamants dont j'étais couverte. Le roi tournait le dos et causait avec l'ambassadeur d'Espagne. La reine lui toucha légèrement le bras, il regarda de mon côté.

— Sire, lui dit-elle, voici *une de mes amies*, la première que j'ai eue en France, pour laquelle je vous demande vos bontés. C'est la comtesse Olympe de Villebelle, cette jolie enfant dont j'ai souvent parlé à Votre Majesté.

Les yeux de Louis XV étaient les plus beaux et les plus doux du monde; il me sourit, et ce sourire me pénétra l'âme : je fis aussi gauchement que possible mes révérences et je ne répondis rien.

— Elle est si timide, ajouta la reine en riant, que, si vous ne l'encouragez pas, elle vous laissera croire qu'elle n'est qu'une provinciale arrivée hier de son chapitre.

— Madame la comtesse, interrompit le roi, la reine n'a qu'un mot à dire pour être obéie : je suis son premier sujet; vous êtes *son amie*, vous serez la

Digitized by Google

mienne. On n'a pas peur de ses amis; levez donc ces grands yeux et regardez-moi.

Instinctivement, j'obéis.

— Sire, la reine est trop bonne...

— Je le sais, pour tous, excepté pour moi, à qui elle interdit trop souvent sa présence.

La manière dont il prononça ces mots me frappa c'était à la fois un reproche et une caresse. J'ignorais ce que j'ai appris depuis. La pauvre Marie commençait à creuser de ses propres mains cet abîme qui se plaça, par sa faute, entre son époux et elle.

Elle rougit et détourna la tête sans répondre. Le roi me dit encore quelques-unes de ces phrases pleines de grâce qu'il trouvait à la fois dans son cœur et dans son esprit; puis il s'approcha de sa table, la reine de la sienne, à laquelle je la suivis par son ordre. A peine étais-je assise (toutes les femmes s'asseyaient au jeu), que j'entendis à mon oreille une voix de bonne humeur, quoique un peu affectée, qui murmurait, dans le patois de la Régence :

— *Mame* la comtesse, la merveille du jour, veut-elle permettre à un humble adorateur de mêler *s'n* hommage à ceux *d'*tout le reste *d'* la cour?

C'était le duc de Richelieu, le terrible Richelieu, que j'avais déjà rencontré plusieurs fois et qui me poursuivait de galanteries. Je ne pus m'empêcher de sourire; le fin museau ne le laissa pas échapper.

— Vous riez *d'*moi par*c'*que je vous adore, cruelle. Vous *vla ben* fière de *r'*pousser un pauvre homme,

Digitized by Google

auquel vous faites perdre la tête. Fi ! que c'est honteux pour une chanoinesse, *d'* n'avoir pas *pus d'* charité.

C'était là un échantillon du jargon vainqueur auquel nulle femme ne résistait. Quant à moi, préservée par un sentiment très-pur et très-vif, je ne le redoutais guère. Si j'avais pu craindre quelqu'un, ce n'eût pas été lui. Pourtant il me plaisait, il m'amusait, il me faisait rire, et je ne voulais point le rebuter tout à fait, ne fût-ce que pour l'originalité de la situation. Résister à Richelieu et le conserver pour ami, c'était là toute une diplomatie ! Ce soir-là, il ne me quitta que pour le roi, et encore l'eût-il volontiers oublié, si on ne le fût venu prendre. Il me rebattait les oreilles de cent histoires, il habillait chacun de pied en cap, n'épargnait personne, surtout les femmes : les unes, parce qu'il n'en voulait plus ; les autres, parce qu'elles ne voulaient pas de lui. C'était un feu roulant de méchancetés dont je riais, et qui me distrayait au point de me faire vider ma bourse. La reine était retirée depuis longtemps. Ses prières du soir la retenaient de plus en plus ; elle faisait de son appartement un cloître.

A mesure qu'un étranger ou un personnage éminent passait devant nous, le railleur impitoyable le nommait avec des commentaires. Tout à coup il jeta un cri étouffé et devint tout pâle.

— Encore cet homme ! murmura-t-il.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il, monsieur le duc ? demandai-je, frappée de ce changement.

Digitized by Google

— Je ne vous le dirai point, madame; car vous êtes femme à vous moquer de moi, et ce serait, en vérité, pour m'achever d'abattre.

— Vous piquez ma curiosité, vraiment. Quoi! pas moyen d'avoir une réponse?

— La réponse n'est pas difficile, mais la vérité est si étrange! D'abord, croyez-vous aux vampires, aux farfadets, à toute la séquelle de la sorcellerie ?

— J'y crois et j'en ai une peur mortelle.

— Ah! tant mieux! nous aurons peur ensemble. Je puis vous confier ce qui m'effraie. Voyez-vous ce seigneur moscovite, là-bas?

— Celui qui a un si superbe habit, un si gros diamant?

— Oui; comment le trouvez-vous?

— D'une singulière beauté; il n'a pas l'air d'être de ce monde-ci.

— C'est qu'il n'en est pas non plus; on assure qu'il est déjà mort deux ou trois fois.

— Il ressuscite admirablement, alors; comment s'appelle-t-il?

— D'un diable de nom de son pays, où il y a cinq ou six k et autant d'f. Je ne puis prononcer cela.

— Mais pourquoi vous fait-il si peur?

— Comment! c'est un esprit, vous dis-je. Non pas un esprit spirituel, tant s'en faut, mais une manière de démon au petit pied. Ce qu'il y a de pis,

Digitized by Google

c'est qu'il me poursuit sans cesse et veut me forcer d'être son ami.

— Ce démon-là connaît ses hommes, monsieur le duc.

— Méchante! Voyez que œil! Ne dirait-on pas qu'il va mettre le feu au château?

XXI

Puisque j'ai commencé à vous parler du prince Krespatky, je vais couler à fond son chapitre en intervertissant les dates. Plus tard je ne m'en souviendrais plus, et je ne veux pas laisser votre curiosité en suspens; je sais trop combien il en coûte d'attendre. D'abord, remontons à une autre chose que je vous ai promise, et qui se rattache à celle-ci. Vous vous souvenez des bénédictins de Chelles, réclamés par M. le régent et défendus si chaudement par madame l'abbesse. Vous allez les revoir et percer le mystère de leur crime horrible, dont le souvenir me fait dresser les cheveux sur la tête. Procédons par ordre et expliquons-nous.

En 1749 (vous voyez que nous faisons une trouée dans l'avenir), je n'étais plus jeune, mais j'étais toujours belle. Ma position à la cour, solidement établie,

Digitized by Google

m'y faisait passer tout mon temps; je ne retournais presque plus au chapitre. L'amitié du roi pour moi demeurait la même ; j'étais de sa société privée, malgré madame de Pompadour, qui m'eût voulue bien loin, et souvent même en son absence, lorsqu'elle soignait tous ses maux, qu'on ne connaissait pas et qui la faisaient se cacher des semaines entières. Le roi avait grande confiance en moi ; il me savait très-secrète et aimait à causer à cœur ouvert de ce qui l'intéressait; il me faisait des questions, s'inquiétait de l'opinion du public sur les actes de son gouvernement ou sur sa vie privée. Je ne lui cachais pas la vérité, et il avait le bon esprit de l'accepter sans colère.

Vers le commencement de cette année 1749, il se répandit dans le peuple une rumeur que l'on enlevait les enfants, qu'on les prenait, qu'on les écorchait vifs et que de leur sang on faisait un bain épouvantable pour rétablir la santé du roi, lui rendre les forces épuisées par la débauche, le rajeunir enfin. Le fait véritable était une ordonnance de M. Berryer, lieutenant de police, contre les mendiants. Les agents, brutaux comme des espions patentés, exécutaient ces arrestations avec une dureté sans exemple. Ils frappaient de pauvres innocents, coupables seulement de leur misère, et ils disparaissaient en grand nombre, assurait-on.

La chose fit tant de bruit, que le parlement s'en agita. Il voulut en connaître, et rendit un arrêt, le

Digitized by Google

25 mai 1750, *concernant les faux bruits répandus sur l'enlèvement des enfants.* Vous voyez que la chose prenait de la consistance; on en parlait de tous côtés. L'arrêt et le parlement, au lieu d'apporter un remède au mal, le rendirent plus grand encore. Les exempts, furieux du blâme qu'on leur adressait, procédèrent avec une violence sans exemple, et un beau matin, sans rime ni raison, s'emparèrent d'une quantité assez considérable de petits garçons et les emmenèrent avec eux. Les femmes se mettent à courir sur leurs traces, poussant des cris de désespoir; la foule les suit, elle grossit à chaque instant, elle s'exalte du récit de ces malheureuses, de leurs larmes, de leur ardeur de vengeace. Au bout d'une demi-heure, la populace entière est soulevée, se rue sur les exempts, en tue deux, blesse les autres, les écrase sous ses pieds, demande les enfants à grands hurlements, et jure d'aller chercher les victimes enlevées jusqu'à Versailles. En attendant, leur rage les porte à l'hôtel de M. Berryer, qui, prévenu à temps, put se sauver par ses jardins. Ils ne parlaient de rien moins que d'en escalader les murailles, et de tout mettre à feu et à sang.

Ce peuple de Paris a toujours été une sotte engeance. Si on l'excite, fût-ce contre un rocher, il gravira le rocher sans s'informer des motifs; il se brisera, s'il le faut, le tout pour la plus grande gloire de celui qui le pousse, et qui le mène souvent à sa perte. Enfin, il n'y a rien à redire, Dieu le veut ainsi;

Digitized by Google

sans cela ce pays-ci serait le paradis sur la terre, et nous ne devons avoir de paradis qu'au ciel.

S'il se monte vite, il s'apaise facilement; il recule devant un être faible, si cet être faible se fait un bouclier de sa faiblesse. Madame Berryer était une belle jeune femme, très-renommée pour sa conduite honnête. On la coiffait au moment où la révolte éclata; ses longs cheveux dépoudrés tombaient sur ses épaules (ordinairement elle portait de la poudre comme une femme de qualité, s'il vous plaît; les bourgeoises commençaient fort à empiéter). Son peignoir de toilette ne couvrait pas ses bras charmants et laissait entrevoir sa poitrine. Courageuse et forte, elle s'élança vers le balcon, sans dessein arrêté probablement, et plutôt pour voir que pour se montrer. Mais quand, au-dessous d'elle, se déroulèrent ces nœuds effrayants d'une multitude en furie, quand elle domina cet océan de têtes, ces bras, ces mains, ces lèvres, qui se levaient vers elle pour la maudire, elle ne songea plus qu'au danger, au danger de son mari et de ses enfants.

Elle étendit le doigt vers les portes barricadées, et dit, d'un accent si ferme qu'il domina les mugissements de la colère:

— Ouvrez cette maison, ouvrez-la sur-le-champ; le peuple a le droit d'entrer à toute heure chez ses magistrats.

A ce moment même il se fit un silence universel. L'aspect de cette femme si belle, dans le désordre de

Digitized by Google

son réveil, le calme et le courage qu'elle montrait en s'exposant ainsi, seule et sans défense, à ceux qui demandaient sa mort, frappa d'admiration, presque d'épouvante, les esprits les plus mutins. Selon le commandement de leur maîtresse, les portes s'ouvrirent.

— Entrez, continua-t-elle, entrez; je suis seule ici avec mes enfants; nous n'avons pas peur de vous, nous ne vous avons fait aucun mal.

Le silence, interrompu seulement par quelques exclamations à voix basse, continua quelques minutes encore. Tout à coup une voix cria :

— C'est un piége, n'entrez pas! L'hôtel est plein de troupes cachées; on nous attend pour nous massacrer.

La noble femme, si confiante et si généreuse, chercha d'un œil de reproche celui qui venait de parler. Par un mouvement presque général, la foula recula.

— Le terrain est miné! s'écria un autre; sauve qui peut!

Ce *sauve qui peut*, souvent funeste à nos soldats, réussit au-delà de l'espérance. Une panique déraisonnable s'empara de ces furieux et les entraîna dans toutes les directions. Les dangers mystérieux frappent si fortement l'imagination des masses! Madame Berryer, les yeux au ciel, comme Judith sur les murs de Béthulie, resta à son poste, sans bouger d'*une semelle*, ainsi que disait le maréchal de Soubise. Elle

Digitized by Google

attendait avec une anxiété mortelle le résultat de son héroïsme. Elle ne pouvait croire à sa délivrance.

— C'est une ruse, pensait-elle aussi; ils vont revenir.

Ils ne revinrent point, mais retournèrent s'assembler sur la place de Grève, où ils se tinrent immobiles et en silence, comme une nation forte, sûre d'elle-même et qui attend. On leur fit des sommations de se rendre, ils ne répondirent pas; on les fit cerner par la maison du roi l'arme chargée, ils virent que le jeu était sérieux et commencèrent à réfléchir; le mouvement se faisait en sens inverse. Ils se regardèrent et plusieurs des plus raisonnables se demandaient entre eux:

— Au fait, pourquoi sommes-nous ici, et que voulons-nous?

Une fois le doute admis en matière de révolution, une fois la discussion permise au lieu de l'enthousiasme, le dénouement est proche. Le repentir vient avec les conséquences; ce fut ce qui arriva. On arrêta les plus enragés, presque sans résistance et sans coup férir. On les pendit la semaine suivante, et tout fut terminé. On ne put cacher au roi ce rassemblement et ses causes. Il fut saisi d'une douleur profonde à l'idée que son peuple l'accusait de crimes aussi atroces:

— Oh! murmura-t-il, les larmes aux yeux, je mourrais mille fois plutôt que de me sauver ainsi!

Il conserva cette impression longtemps et il ne

Digitized by Google

pouvait se décider à retourner à Paris, dont les habitants le méconnaissaient à ce point. Il ne voulut plus même le traverser pour aller à Compiègne ou ailleurs. On fit construire un chemin, qui conserva le nom de *Chemin de la Révolte;* il va du bois de Boulogne à Saint-Denis, en longeant la paroisse de Saint-Ouen. Peu à peu cependant ces souvenirs s'effacèrent, la route resta; elle dure encore, elle durera plus que nous.

Voici ce que tout le monde sait, voici ce que l'on ignore. La police, interpellée par Louis XV, avoua qu'en effet quelques enfants avaient disparu d'une manière étrange, sans qu'on pût en retrouver la trace. Le roi s'emporta et dit qu'il voulait la connaître; que, dût-on dépenser un million, il fallait que ces jeunes créatures fussent rendues à leurs parents.

— Je n'entends pas que le dernier de mes sujets soit privé des joies de son cœur, monsieur, et il me faut là-dessus, pour mon peuple, pleine et entière justice; arrangez-vous afin qu'il en soit ainsi.

Berryer sortit fort embarrassé. Quinze jours après il revint avec un rapport volumineux, l'air moitié triomphant, moitié terrifié. Je me trouvais seule avec le roi, dans son cabinet, à Choisy; madame de Pompadour était malade.

— Je sais tout, sire, dit le lieutenant de police.

— Vous avez retrouvé les enfants?

— Du moins, je sais leur triste histoire, et le roi serait bien bon s'il consentait à l'ignorer.

Digitized by Google

— Je veux l'apprendre, au contraire, et sur-le-champ. La comtesse Olympe n'est pas de trop.

— Puisque Sa Majesté l'exige, continua Berryer d'un air de désolation, je dois obéir ; mais, bon Dieu ! que va-t-elle apprendre ? Le roi se souvient-il d'un certain prince tartare ou moscovite, qui est venu en France plusieurs fois, et qui y a fait cette année un long séjour ?

— Le Krespatky, la bête noire de Richelieu, le vampire ; certes, je m'en souviens.

— Il me le faut remettre sous les yeux de Sa Majesté, pour qu'elle comprenne ce qui va suivre. Ce prince a paru ici pour la première fois il y a une douzaine d'années. On le remarqua fort pour le nombre de ses chevaux, de ses laquais, pour son costume cousu d'or et pour sa force, unie au teint d'une pensionnaire.

— Je l'ai vu alors souvent à Versailles. Comtesse, vous le rappelez-vous ?

— Certainement, sire : il était à la cour quand j'y revins, et M. de Richelieu me raconta sur lui des contes de la mère l'oie, dont il frémissait d'épouvante.

— Continuez, monsieur Berryer.

— J'achèverai ma tâche, quelque pénible qu'elle puisse être, sire. Le prince Krespatky disparut un matin, sans prendre congé de personne ; pendant six ans on ne le revit plus ; tout à coup, au moment où on y pensait le moins, il débarqua, plus riche, plus

Digitized by Google

fort que la première fois. Ce retour occupa les oisifs plusieurs semaines, jusqu'à ce que chacun l'ait vu, commenté, admiré; on y pensa un peu moins, et il en profita pour s'établir tout doucement dans l'intimité de plusieurs grands personnages. Ses trésors, son luxe, ses fêtes, lui ouvrirent les portes : il entra ainsi dans la cour de France par la plus somptueuse. Une fois initié aux orgies des demoiselles du monde et des courtisans, il se fit de cette existence une habitude et se plongea dans des débauches tellement effrayantes que personne n'osa l'y suivre, pas même M. le comte de Charolais.

Vraiment ! reprit le roi en mordant sa lèvre; est-ce là ce dont il est question?

— Un peu d'attention, sire, et le roi jugera. Vers cette époque, il vint un ordre, au nom du czar Yvan VI, d'interdire au prince la cour de Sa Majesté, jusqu'à ce qu'un nouvel ordre levât cette exclusion. L'ambassadeur moscovite signifia cette dépêche au prince et à M. le cardinal de Fleury; ni l'un ni l'autre ne s'en soucièrent et pas plus l'un que l'autre.

» Krespatky s'en dédommagea par un redoublement d'orgies, d'amourettes et d'extravagances. Les femmes de tous les rangs se l'arrachèrent ; il ne put suffire aux bonnes fortunes, malgré sa force herculéenne; un jour, il tomba malade, en sortant de chez mademoiselle Lecouvreur, où il avait passé la nuit. En vingt-quatre heures le mal fit des progrès effrayants. On appela Bouvard et Fourqueux, toute la Faculté;

Digitized by Google

l'avis fut unanime : le prince, couvert subitement d'une lèpre épouvantable, ne pouvait en réchapper, quelques remèdes qu'il essayât.

» Ses nombreux amis, qui l'entouraient d'abord, se retirèrent peu à peu; on l'abandonna, comme on abandonne tout pouvoir qui finit. Il n'en fit que rire, demanda des chevaux de poste, ordonna son carrosse, et dit à Bouvard, témoin de ces préparatifs de voyage.

» — Bientôt, mon cher docteur, je reviendrai vous voir et faire mentir votre oracle; dites aux déserteurs que je leur pardonne et que je les attends dans quelques mois.

» — Pauvre prince! pensa Bouvard; c'est bien là l'illusion des malades. Son retour! il n'arrivera même pas jusque chez lui.

» Cette lèpre était si hideuse qu'on ne pouvait le regarder; il ne restait plus vestige du beau et brillant cavalier, l'envie de ses rivaux, le caprice des femmes. Son départ ne fit d'autre sensation qu'une délivrance; quelques-uns craignaient de lui devoir des égards. On l'oublia; que n'oublie-t-on pas?

» Il y a six mois, je fus prévenu de son entrée dans Paris, plus grand seigneur et plus joli homme que jamais. Il s'installa à l'hôtel qu'il avait loué; il attendit les visites, qui ne tardèrent point; la curiosité s'excitait au plus haut point. Il répondit aux questions de son médecin ordinaire, que l'air du pays, un régime sévère lui avaient rendu la santé, et qu'il se

Digitized by Google

sentait tout prêt à recommencer sa vie d'autrefois avec une nouvelle vigueur.

» — Quant à la cour, poursuivit-il, j'en suis banni comme par le passé, le bon plaisir de mon souverain étant de m'interdire la présence de Sa Majesté très-chrétienne. Je m'en console avec mes amis, avec les femmes, avec le vin, et vive la joie!

» Ce Tartare, couvert d'or, de pierreries, d'étoffes magnifiques, sa longue barbe tombant sur sa poitrine, ses yeux brillants de lubricité et de convoitise, me sembla effrayant; je le voyais alors chez madame la marquise d'Antin, où il passait sa vie, quand il ne restait pas ivre-mort dans le lit de quelque fille.

— Fi donc! monsieur Berryer, cela est odieux, interrompis-je.

— Madame la comtesse, cela est vrai. Parmi les seigneurs qui fréquentaient le Moscovite, deux, émerveillés de cette cure sans égale, se promirent d'arracher à Krespatky son secret, et employèrent tous les moyens pour cela. L'un des deux était M. le comte de Charolais.

— Encore! dit le roi d'un ton d'impatience.

— Votre Majesté veut tout savoir, sire. L'un d'eux était Son Altesse sérénissime monseigneur le comte de Charolais, l'autre le marquis de Malezieux, cet espèce d'illuminé que le roi ne peut souffrir.

Louis XV se mit à rire.

— Mon jardinier de Trianon, avec lequel je cause quelquefois et qui m'a prêté de l'argent, assure qu'il

Digitized by Google

lui sèche ses fleurs en les regardant, et mademoiselle de Beaupré, la berceuse du dauphin, prétend que c'est le diable. Je ne suis pas surpris de le voir accolé à mon cousin de Charolais; les deux font la paire. Continuez, monsieur.

— M. de Malezieux s'aperçut vite du désir de M. le comte de Charolais, et s'en empara. Il croyait, avec raison, obtenir plus facilement la confiance du Russe en la provoquant plutôt pour Son Altesse que pour lui, et il dressa ses batteries en conséquence. Son Altesse sérénissime ne voulut point renouveler plusieurs tentatives inuties; M. de Malezieux profita de ce silence et en tira parti. Il entoura Krespatky de prévenances; il lui répéta jusqu'à satiété que M. le comte de Charolais paierait de son amitié la plus intime le service qu'il implorait en son nom, et celui-ci, moitié insouciance, moitié lassitude, ne se fit pas prier plus longtemps. Voici ce qu'il leur confia :

Avant de vous répéter ce que nous dit M. Berryer, il faut, ce me semble, reprendre l'histoire des bénédictins; elle éclairera celle-ci et vous mettra à même de la mieux comprendre. De pareilles horreurs ne sont pas communes, Dieu merci! et il faut les expliquer les points sur les *i*. Je vous la raconterai (l'histoire des bénédictins) juste comme me l'a apprise Sa Majesté le roi de Pologne, Stanislas, le meilleur et le plus savant débiteur de contes que j'aie rencontré. Il nous en donna la chair de poule, un soir, dans son salon d'été, à Lunéville, où il ne souf-

Digitized by Google

frait point de lumière en pareille occasion. C'est le roi de Pologne qui parle :

« — Par une nuit sombre et pluvieuse, deux hommes cheminaient à pied sur la route de Paris à Chelles. Ils semblaient fatigués, ils s'appuyaient sur leurs bâtons, à la fois une arme et un soutien, et ne parlaient ni l'un ni l'autre. Ils arrivèrent ainsi à l'angle d'un chemin où les habitants du lieu avaient fait dresser une croix, en expiation d'un assassinat commis, quelques années auparavant, à cette place. Ils s'arrêtèrent en même temps, et le plus grand, montrant du geste cette croix placée là après le meurtre d'un bénédictin par un soldat, lui dit :

» — C'est là que mourut dom André, n'est-ce pas?

» — Oui, répondit sourdement l'autre; cheminons.

» Ils reprirent le même pas lourd et traînant, le même silence; cela dura plus d'une heure et demie. A la fin, une lumière brilla dans le lointain; celu qui avait déjà parlé dit à l'autre :

» — C'est là?

» — C'est là, vous ne vous trompez pas; quelques efforts encore et nous arrivons.

» Ainsi qu'ils avaient dit, ils firent; on n'entendit bientôt plus que le bruit de leurs sandales sur la neige fondue, ce bruit monotone, triste, effrayant, la nuit surtout, en pensant à ce qu'ils allaient faire, à celui qui les attendait. »

Savez vous ce qui arrive en ce moment? Je suis superstitieuse et poltronne, vous avez déjà pu vous en

Digitized by Google

apercevoir; j'écris ceci à deux heures du matin, seule, dans une immense chambre, avec des tapisseries à personnages, qui, tous, me regardent d'un œil glauque et terne. Je n'entends d'autre bruit que la chanson d'un hibou perché sur le clocher de l'église, en face de moi; je sais quelle est l'histoire qui va suivre, et la peur me gagne; je préfère vous la terminer demain, au soleil. Je n'ai point d'ordre dans mes souvenirs, je les classe à mesure qu'ils m'impressionnent, et je n'ai point juré d'écrire les mémoires du duc de Saint-Simon, ni ceux de mademoiselle de Montpensier. Pardonnez-moi donc, et attendez à demain la suite de mes aventures. Cela ne vous empêchera pas de dormir, j'espère. Je ressemble à Sancho, s'effrayant de ses propres inventions. Seulement, ici, je n'invente pas, et, si je radote, il faut en accuser mes quatre-vingt-trois ans. Quand vous y serez, vous verrez cela!

XXII

« Des moines courant par les chemins, la nuit, cela ressemble à tout ce qu'on veut et à tout ce qui ne doit pas être. Ceux-ci ne songeaient guère aux amourettes, et plût à Dieu qu'il n'eût été question que de

Digitized by Google

cela ! Ils entrèrent dans un sentier bordé de haies dé leuries ; ce sentier faisait des détours interminables.

» — Nous n'arriverons donc pas ! murmurait le moins résolu.

» Enfin, la lumière parut tout proche ; ils abordèrent une clairière, au centre de laquelle s'élevait la petite maison, entourée d'un jardin inculte. Ce lieu avait un air de désolation qui pressait le cœur. Le timide arrêta son compagnon, et lui mit la main sur le bras.

» — Êtes-vous bien décidé ? demanda-t-il.

» L'autre ne jeta sur lui qu'un regard ; mais ce regard brilla dans l'ombre comme celui d'un chacal.

» — Marchons donc, alors !

» Ces deux bénédictins étaient les enfants de paysans auvergnats, demeurant sous la mouvance de la Chaise-Dieu, la grande abbaye. Ils entrèrent d'abord au chœur comme servants et acolytes, puis un des pères, qui les interrogea, les trouvant intelligents et propres à l'étude ; se mit en tête d'en faire des élèves. Il les retint dans sa cellule, leur donna des leçons, développa chez eux des qualités qui dormaient, si bien qu'il mordirent au savoir en vrais enragés, ne voulurent songer à autre chose, et demandèrent l'habit de l'ordre, non par vocation, mais pour ne pas quitter leurs chers livres. Le professeur et eux s'installèrent dans la bibliothèque ; ils furetèrent tous les rayons, ils écumèrent tous les systèmes, ils s'ingénièrent à en créer de nouveaux, et

Digitized by Google

enfin ils entrèrent à pleines voiles dans l'astrologie, les sciences occultes et tout ce qui s'ensuit. Une de leurs grandes recherches fut celle de prolonger la vie, où ils se trouvaient bien, apparemment.

» — Je voudrais vivre mille ans, disait dom Saurin, le plus savant des deux, afin d'acquérir la science de dix siècles.

» Jamais rien d'humain, rien de tendre, rien de charnel, n'avait battu sous ces robes de bure. Ils ne connaissaient plus de famille; ils n'avaient jamais connu d'amis ni de maîtresses. Vierges de corps, même de désirs, toutes les pensées, toutes les puissances de leur être se concentraient dans la faculté d'apprendre, de classer et de mûrir leurs idées. Ils perdirent leur guide, dont la piété sincère mettait un frein à leur curiosité, et dès lors ils laissèrent le champ libre à cette soif inextinguible qui dévore l'âme, qui la domine, et qui ordinairement la perd. Ces deux jumeaux d'intelligence, relégués dans les montagnes d'Auvergne, s'y sentirent à l'étroit; sous prétexte de santé, ils obtinrent un changement de résidence; ils vinrent à Paris, le but de leurs espérances, le paradis rêvé des expériences et des machines.

» Ils n'y virent que cela. Le hasard les mit en rapport avec un vieil adepte fort connu de M. le régent, qui, bien des fois, le fit travailler dans son laboratoire. Ce vieillard, énigme vivante, ne sortait pas de ses bouquins et de ses cornues; une jeunesse prodi-

Digitized by Google

gieuse brillait dans son œil gris; il s'enflammait, comme à vingt ans, en face d'une découverte. Les deux moines s'attachèrent à lui ainsi qu'à leur professeur. Ils s'installèrent tous les trois et vécurent on ne sait comment; les moines ne rentrant au couvent que le soir, colorant leur absence du prétexte des remèdes. Les supérieurs n'y regardaient pas de si près; ils savaient la rage de ces gens-là et ne craignaient de leur part ni dérangement ni libertinage.

» La prolongation de la vie devint l'étude spéciale et unique des trois amis. Ils entassèrent plus de paroles, plus d'écrits, plus de suppositions qu'on n'en a déployé depuis le commencement du monde. L'*infiltration*, c'est ainsi qu'ils appelèrent cet horrible essai, leur parut le moyen le plus sûr de rendre des forces à un corps épuisé, et ils n'eurent plus d'autre idée que de pouvoir arriver à l'essayer sur eux-mêmes. Gaspard, ainsi s'appelait le vieux alchimiste, se fit fort de trouver les sujets.

» — Vous n'êtes pas mes seuls élèves, bien que vous soyez les plus chers ; j'en ai un très-hautement placé (ce n'est pas M. le régent), tout aussi avide que nous d'apprendre; il nous fournira ce qui est nécessaire. Je lui en parlerai; cette nuit, je dois le voir : demain vous aurez sa réponse.

» Le lendemain, ils arrivèrent plus pressés qu'en venant au premier rendez-vous.

» — Bonne nouvelle! dit Gaspard, dans quelques jours nous aurons notre *jeune ami* (il sourit de cet af-

Digitized by Google

freux jeu de mots!); mon élève m'instruira du lieu et de l'heure, il a notre affaire en vue. Le temps seulement de préparer les choses, dans la crainte des suites, et la victoire est à nous.

» On redoubla d'études, d'ardeur; on se prépara. L'élève, dont je vous tairai le nom, car c'est un de mes parents, ajouta le roi Stanislas, annonça que, le vendredi suivant, les moines et le vieillard devaient se trouver à la petite maison de la clairière, qu'ils y devaient arriver le soir, fort tard, de manière à ne point être vus, et que là ils trouveraient le *sujet* promis.

» — J'irai avant vous, ajouta Gaspard, il y a certaines préparations pour lesquelles vous m'êtes inutiles. Demandez la permission à votre père gardien de coucher chez moi, il ne vous la refusera pas; il sait nos habitudes de travail, et, de cette manière, nous serons tranquilles.

» Tout s'arrangea comme il était dit, et nous avons laissé les bénédictins au moment d'entrer dans la chaumière. L'un des deux, dom Miègue, frémissait malgré lui; mais ni l'un ni l'autre n'avait certainement la conscience du crime qu'on allait commettre. L'amour de la science les emportait et leur cachait l'odieux de cette action infâme.

» Ils frappèrent à la porte; on leur répondit par un qui vive! Ils se nommèrent, on ouvrit, et le spectacle qui se présenta à leurs yeux les fit reculer en arrière. Sur une paillasse, jetée en travers d'un grabat,

Digitized by Google

un garçon de sept ans environ, beau comme le jour, dormait, ou du moins, paraissait dormir. Son sang coulait assez vite de deux piqûres qu'il avait au bras, et tombait dans un bassin de vermeil que tenait l'élève, pendant que le maître, debout auprès de l'enfant, épiait son visage et tenait l'autre bras, dont il comptait les pulsations.

» — Entrez et fermez la porte, dit-il avec autant de sang-froid que s'il eût tenu un bras de statue. Il est temps que vous arriviez, l'opération avance.

» — Mais cet enfant est mort! s'écria dom Miègue épouvanté.

» — Pas encore, répliqua froidement Gaspard; cela ne tardera plus que sept à huit minutes.

» — Mon Dieu! cela est-il possible?

» Et il cacha sa tête dans ses mains, en se retournant.

— Tout est possible, tout est permis à la science, répliqua l'élève aussi tranquille que son maître en apparence, mais dont la voix tremblait néanmoins malgré lui.

» Cet homme, éclairé d'en haut par une lampe suspendue au plafond, était effrayant à voir. Toutes les passions se peignaient sur son visage, et lui, certainement, ce n'était pas la science qui le dirigeait. Une vive anxiété faisait briller ses yeux, qui se portaient de l'enfant au vieillard, qu'ils interrogeaient.

» — Je ne puis en voir davantage! continua dom Miègue; je veux sortir d'ici.

Digitized by Google

» — Sortez! répliqua impétueusement dom Saurin; *vous ne saurez pas!*

» Pour cette âme de fer, tout était là. Depuis son entrée, ses regards avides restaient fixés sur la victime et ses bourreaux; c'étaient des instruments, et rien de plus! Ses traits fortement prononcés, illuminés par les rayons perpendiculaires de la lampe, ressemblaient à un tableau de Rembrandt.

» — Vous ne sortirez pas, mon père! s'écria mon doux parent; vous ne sortirez d'ici qu'avec nous et quand tout sera consommé. D'ailleurs, rassurez votre pitié, cet enfant ne souffre pas; il dort et il rêve les choses les plus radieuses. Voyez plutôt son sourire : il s'éteindra doucement, sans douleur, pour monter en paradis. Nous en faisons un ange; c'est bien plus beau que de le laisser devenir homme.

» — Et sa mère, monsieur? demanda timidement le moine, ne souffrira-t-elle plus?

» — Sa mère! sa mère! Oh! taisez-vous, ne parlez pas de sa mère.

» Il trembla si fort, que le bassin échappa de ses doigts, tomba par terre et qu'une partie du sang se répandit.

» — Malheureux! vous allez rendre notre expérience inutile, cria le vieillard; n'en perdez pas une goutte, ou ce qui nous reste sera insuffisant.

» L'enfant sourit de nouveau, prononça quelques paroles, essaya de se retourner, puis resta immobile.

» — Vous le voyez, monsieur le marquis, cet élixir

Digitized by Google

est infaillible. L'enfant monte au ciel, entouré de songes d'or. Le pouls ne bat presque plus... il ne bat plus... Tout est terminé.

» Un frisson d'horreur glaça les membres du pauvre moine. Le marquis devint plus pâle encore.

» — Il est temps de commencer, poursuivit Gaspard, êtes-vous toujours décidé à tenter l'aventure vous-même, monsieur?

» — Toujours. Ma faiblesse est extrême, ma santé détruite ; nous ne pouvons rencontrer des conditions plus favorables. D'ailleurs, je veux ce sang dans mes veines, je le veux tout : nous verrons s'il brûle le mien.

» Cet homme devait avoir une abominable pensée en ce moment. Tout ce que la haine a de plus féroce et la vengeance de plus ardent, le dévorait. Il se rassit en silence sur un escabeau, à côté du cadavre, et tendit ses bras à Gaspard.

» — Opérez, dit-il, et n'ayez pas peur ; je supporterai tout.

» Un des bénédictins le soutint par derrière, l'autre lui prit les mains dans les siennes ; Gaspard ouvrit les veines, le sang jaillit, un sang noir, épais, âcre, où la bile dominait le reste.

» — Vous ne perdez pas au change, fit le vieillard avec un affreux sourire.

» Ce sang qui tombait goutte à goutte, cette boucherie, pressaient le cœur de dom Miègue ; il se sentit défaillir et se trouva mal.

Digitized by Google

» — Poule mouillée ! murmura le vieillard, sans chercher à lui donner aucun secours.

» Le marquis aussi faiblissait, sa tête vacillait sur sa poitrine, son œil se vitrait; il approchait évidemment de sa fin, si une main savante ne le rappelait à la vie. Gaspard donna à demi-voix ses instructions à dom Saurin, et tous les deux se disposaient à opérer, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre auprès de la maison; deux voix joyeuses s'appelèrent et se répondirent.

» — Voilà un gîte, mon frère, disait l'une; pas bien beau, mais c'en est un. Accourez ! accourez !

» — Dieu soit loué ! répondit l'autre, car je n'en puis plus.

» Ils frappèrent en même temps. Les deux chercheurs de longévité pâlirent et se regardèrent, l'épouvante dans l'âme; le pauvre don Miègue tressaillit et reprit un peu connaissance.

» — Ouvrez ! ouvrez ! répétèrent à la fois les deux frères; nous sommes d'honnêtes gens.

» — Ne répondez pas, sur votre vie ! glissa le vieillard dans l'oreille du moine.

» Dom Miègue se souleva imperceptiblement. Le marquis s'affaiblissait de plus en plus; Gaspard n'y prenait plus garde et écoutait. Le sang de l'enfant s'arrêtait.

» — Ouvrez donc ! de par tous les diables ! Il ne fait pas un temps à laisser un chrétien dehors.

« — Passez votre chemin ! répondit Gaspard d'un

Digitized by Google

ton bourru; nous n'ouvrons pas à pareille heure. Nous sommes perdus, ajouta-t-il à voix basse; on va nous prendre pour des assassins, si on entre dans cette chaumière.

» Dom Saurin, qui furetait partout ainsi que les gens effrayés, aperçut une porte derrière le grabat, et la montrant du doigt à son compagnon :

» — Une issue, peut-être; cherchez, au nom du ciel!

» En ce moment, le marquis fit entendre un gémissement.

» — Que se passe-t-il ici? on se plaint! pousuivirent les jeunes gens à la porte. Quelque crime, peut-être! Le lieu est bien choisi; des chasseurs tels que nous ou des brigands peuvent seuls le connaître. Ouvrez, encore une fois, ou nous entrons de force!

» Le marquis, complétement sans connaissance, gémissait de plus en plus et perdait son sang et sa vie. En même temps, dom Saurin débarrassait le passage; il regardait timidement dans l'obscurité; il retint un cri de joie; dans cette autre chambre, une fenêtre basse, facile à ouvrir, donnait sur la forêt, du côté opposé à l'ennemi.

» — Fuyons! dit-il; venez, dom Miègue, si vous êtes en état de marcher, ou nous sommes perdus corps et âme.

» Don Miègue, rétabli par la frayeur, se leva, suivit son camarade, qui précédait le vieillard. Pendant ce temps, marquis le s'en allait et les étrangers frap-

Digitized by Google

paient. La justice de Dieu était là! Dom Saurin sauta le premier à terre; dom Miègue passa devant Gaspard et sauta comme lui; au moment où le vieillard s'apprêtait à les imiter, tâche plus difficile pour lui que pour eux, la porte céda et les chasseurs se précipitèrent dans la maison. Ils poussèrent en même temps un cri d'horreur à l'aspect du marquis expirant et de l'enfant mort sur le lit. Gaspard les entendit, fut saisi d'une crainte épouvantable, s'élança par l'ouverture, tomba sur le gazon et se cassa une jambe. Le premier soin des deux frères fut de donner au mourant un secours inutile, et de tâcher d'arrêter ce sang coulant toujours. Ensuite ils songèrent aux meurtriers, cherchèrent partout, virent la croisée ouverte et devinèrent l'escalade.

» — Ils sont partis! et il est trop tard, sans doute, pour les poursuivre, continua l'aîné des frères; voyons si ce pauvre homme existe encore.

» En lui relevant la tête, en écartant les mèches défrisées et *dépoudrées* de ses cheveux, le plus jeune s'écria :

» — Mais c'est M. le marquis d'A.....! Qui peut l'avoir amené ici! que signifie ce mystère?

» — Et voilà son dernier fils, ce joli enfant que la marquise aime tant et qui ressemble si bien au beau chevalier de S....

» — On dit que le marquis ne l'aimait guère, et ils sont morts tous les deux! Qui sait? C'est peut-être lui qui a tout fait! Il connaissait l'amour de sa femme et

Digitized by Google

les suites qu'il avait eues; il n'aura pas voulu le supporter plus longtemps.

» Le plus jeune des deux frères s'agenouilla pieusement et murmura une prière, pendant que l'autre lavait les tempes du marquis avec de l'eau. Il ne remuait plus.

» — Qu'allons-nous faire à présent, mon frère? C'est une grande histoire que celle-ci, pour la noblesse du pays. Madame la marquise en mourra de chagrin. Elle était déjà si malheureuse, la pauvre dame, et son mari haïssait tant ce petit chevalier! Il le menaçait toujours! Chérubin! qu'il est beau encore!

» — Il nous faut rester ici, nos armes chargées, jusqu'au jour; car, s'il y a des assassins, ils reviendront peut-être. Ensuite, nous irons prévenir le bailli de madame l'abbesse, puisque cette bicoque est sur ses terres. Les dames de Chelles sont fort jalouses de leur justice, et la princesse plus qu'une autre, dit-on.

» — Belle nuit à passer, ma foi!

» — C'est un devoir, mon frère; on ne peut laisser les morts sans qu'un de nous veille et l'autre prie.

» Ces enfants, demi-paysans des environs, égarés à la suite de quelque biche, dans cette forêt de Livry, se placèrent d'eux-mêmes à la hauteur d'une situation critique. Les âmes saintes ont souvent de ces grandeurs improvisées. Les nuits sont longues en cette saison; ils attendirent avec une anxiété tranquille, et sans s'effrayer ni se troubler d'un danger presque

Digitized by Google

certain. Ils placèrent le meurtrier près de la victime, sur cette paillasse immonde, et parlèrent involontairement à voix basse, tant le respect de la mort saisit tous les êtres.

» Le jour vint : l'aîné resta de garde auprès des corps ; le cadet se mit en route pour l'abbaye, assez peu éloignée. En tournant la maison, il entendit des plaintes ; il y courut et découvrit Gaspard, à la place même où il était tombé. Aidé de son frère, qu'il appela, il le transporta aussi dans la chaumière.

» — Qu'est-ce que tout ceci ? mon Dieu ! murmurèrent-ils, en faisant le signe de la croix.

» Vous comprenez le reste ! Vous comprenez comment les bénédictins s'étaient retirés dans l'abbaye ; comment nul ne les accusa de ce meurtre jusqu'au moment où Gaspard, mis à la torture à Paris, par arrêt du parlement, qui enleva la cause à la juridiction de Chelles, où Gaspard, dis-je, avoua tout. Madame d'Orléans rendit les coupables, et nul n'a jamais su ce qu'ils devinrent. Gaspard mourut des suites de sa *gehenne*. Quant au marquis, Dieu le frappa par son crime même, vous l'avez vu. On éteignit l'affaire à cause des familles qu'elle touchait ; on composa une fable, et le marquis passa pour avoir tué son fils et lui, dans un accès de démence. Quant à la pauvre mère, elle ne se consola point et vécut depuis lors comme une sainte. Nous l'avons tous connue chez Madame Louise, aussi sainte qu'elle, et peu s'en fallut qu'elle ne les suivit au couvent. »

Digitized by Google

XXIII

Je vous ai dit des horreurs et j'en ai par-dessus les yeux; vous n'aurez point le Tartare aujourd'hui. On nous couvre de tant de sang en France, à l'heure qu'il est, qu'en vérité nous n'avons pas besoin d'en augmenter la dose par nos souvenirs. Je viens encore d'apprendre la mort de la duchesse de Grammont, cette femme si digne et si noble. Elle est morte comme elle a vécu, grande dame et chrétienne, disant à ses juges-bourreaux qui tentaient de l'intimider :

— Croyez-vous donc me faire peur ?

Ainsi s'est accomplie la prédiction de Cazotte, cette prédiction que j'ai entendue et que je ne vous raconterai pas, tout le monde la sait. D'ailleurs, je ne veux plus ni sorciers, ni diables, ni crimes; il me faut me distraire, retourner à ma joyeuse et folle jeunesse, à notre esprit d'autrefois, à notre luxe, à nos plaisirs, à tout ce qui rendait la cour de France le lieu du monde le plus désirable à habiter. Je suis restée à ma représentation : y voulez-vous retourner?

Je suis obligée de dire que j'obtins un succès *de fureur*, ainsi que disait cette pauvre extravagante du-

Digitized by Google

chesse de Mazarin. La princesse de Beauveau retourna seule à Paris; on me retint à Versailles, on me promena d'appartements en appartements, on me montra les jardins, les Trianons, on m'invita à dîner; la princesse de Marsan me reconduisit à la toilette de la reine, et Sa Majesté eut la bonté extrême de m'emmener avec elle à la promenade. Elle me parla de madame de Prie en assez bons termes, et me dit qu'elle l'avait regrettée.

—Ne lui dois-je pas le bonheur de ma vie, ajoutait-elle, et ma reconnaissance me permet-elle de la juger?

Je vous laisse à penser si je me trouvais heureuse! Cependant, bien des fois, au milieu de ces honneurs et de ces joies, mon imagination se reporta vers ce château de Nancy, où j'avais laissé le premier sentiment de mon âme. Je voyais ce pauvre chevalier, errant dans ces grandes chambres désertes et me demandant à tous les échos. Je soupirais souvent; le regret passait, comme un papillon noir, sur les roses de ma gaieté : mille autres papillons, bleus, blancs et de toutes les couleurs, m'entouraient; les noirs se confondaient dans la foule, je l'avoue. Je puis tout avouer à mon âge; personne ne reste plus pour m'en demander compte.

Cet établissement à Versailles me mit de suite en relation avec toute la cour. Une jolie comtesse de Selves, nièce d'une amie de ma tante, fort admise dans l'intimité de mademoiselle de Charolais, me conduisit chez elle. Cette princesse m'inspirait une vive curiosité; j'avais tant entendu parler d'elle du temps

Digitized by Google

de la Régence! Ses amours avec M. de Richelieu avaient fait le sujet de toutes les conversations, et, depuis leur rupture, elle amusait son veuvage par des distractions variées portant ou l'habit gris des mousquetaires ou l'habit blanc des gardes françaises; on parlait même des habits rouges des Suisses, et, de temps en temps, des habits bleus des pages de Sa Majesté. Mademoiselle de Charolais protégeait beaucoup la maison militaire du roi.

Elle était dans l'intimité de chaque jour avec madame la comtesse de Toulouse, et passait sa vie à Rambouillet; elle me fit l'honneur de m'y conduire et de me présenter au fils de Louis XIV, à ce bon prince, modèle des vertus privées, qui désarma les haines et les jalousies excitées par M. son frère, surtout par madame la duchesse du Maine. Je ne vous décrirai point ici ce château, nous y arriverons bientôt, lorsque moi aussi je ferai partie des hôtes habituels de cet intérieur charmant où le roi de France oubliait les soucis de sa couronne. Ce coin de son histoire restera inconnu à l'avenir. Le cercle resserré qui nous entourait ne se répandait guère au dehors; le roi fort secret, et nous tous intéressés à l'être, on sut très-peu nos passe-temps et nos conversations.

Cette première fois, lorsque j'eus l'honneur de suivre mademoiselle de Charolais, on m'accueillit avec bienveillance, comme une étrangère agréable qu'on désire revoir, et voilà tout. J'en emportai une impression charmante; j'espérai revenir souvent. Le soir, au

Digitized by Google

cercle de la reine, où j'eus l'honneur d'être admise, je parus, avec je ne sais quel pouf, d'une si triomphante façon, on m'entoura de tant d'hommages, tant d'hommes m'adorèrent, tant de femmes enragèrent, Richelieu fut si aimable, si séduisant, si amoureux, disait-il, que la tête me tourna de coquetterie, de vanité, de tout ce qu'il vous plaira, je l'avoue encore. (Ces pages vont devenir une confession générale, pour le peu que cela continue.) Le roi daigna m'adresser la parole à plusieurs reprises, et me regarda longtemps.

— Depuis que je connais Louis XV, me souffla le duc de Richelieu derrière mon voile, il n'a jamais regardé aucune femme ainsi, madame la comtesse.

Je me sentis rougir. Le traître s'en aperçut; il était toujours et en toutes circonstances plus courtisan qu'amoureux.

— A tout seigneur tout honneur, continua-t-il; pourtant...

La plus belle femme du monde ne valait pas, pour lui, une faveur ou même l'ombre d'une faveur. Pauvre homme! a-t-il eu un cœur?

Quoi qu'il en soit, ses hommages flattaient mon amour-propre; ce grand vainqueur à mes genoux me plaisait, à condition qu'il ne se relèverait pas. Néanmoins, je me faisais une gloire de lui ésister, de le soumettre, de le renvoyer tout honteux, lui, accoutumé à des succès faciles. Il me mettait au défi. J'étais folle et rieuse; nous ne cessions point une pe-

Digitized by Google

tite guerre dont la galerie s'amusait comme nous.

Un jour, chez moi, devant le marquis de Villequier, un de nos amis communs, nous parlions de mademoiselle de Charolais. Il racontait sans voile leurs amours et leurs bonheurs; je lui demandai s'il était vrai qu'il l'eût fait peindre en capucin, et si les vers de Voltaire étaient autre chose qu'une licence poétique?

— J'ai ce portrait dans ma petite maison, madame, et en bas il est écrit, de la main de mon poëte :

Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture?

Il ne tient qu'à vous de vous en assurer.

— Vraiment?

— Quand il vous plaira.

— Vous daigneriez...

— Comtesse, ne plaisantons pas, et ne vous moquez point de moi, je vous prie. Ces airs ironiques ne peuvent aller aux tigresses d'Hyrcanie. Voulez-vous venir visiter ma petite maison?

— Sérieusement, vous me demandez cela?

— Parbleu!

— Vous y conduisez donc vos amis?

— Surtout mes amies... et l'on n'en sort jamais comme on y est entré.

— Vraiment?

— On y oublie un ruban, un bouquet, son portrait quelquefois, une bagatelle, enfin.

Digitized by Google

— Et si j'allais y oublier ma croix... ou mon mari, ajoutai-je en montrant mon affiquet...

— Ils ne seraient pas perdus, je vous assure, et on vous les rendrait.

— Vous me le jurez!

— Je vous le jure.

Le marquis de Villequier, gros homme très-bon, cachant sous une enveloppe commune un esprit des plus délicats, se mit à rire.

— Comtesse, voulez-vous faire une chose originale?

— De tout mon cœur.

— J'espère que votre cœur restera dans votre poche, autrement Richelieu serait trop fort. Voulez-vous venir souper, en ma compagnie, chez ce mauvais sujet-là? Personne n'en saura rien, nous nous y engagerons d'honneur, et... je ne vous quitterai pas.

— A moins que madame ne te l'ordonne, reprit vivement le duc.

— Madame commande partout où elle est, à plus forte raison, hélas! dans une petite maison, reprit M. de Villequier avec une tristesse comique.

— Acceptez, comtesse; acceptez, je vous le demande à genoux.

Je ne réponds rien; je sentais la folie, l'éclat, si on le savait; mais depuis longtemps je méditais une leçon à donner au Richelieu; je voulais venger mes rivales, et puis la curiosité, et puis la gloire de vaincre un péril si imminent! Villequier serait là, rien n'était à craindre! J'aurais un témoin de l'humilia-

Digitized by Google

tion du superbe, je ne résistai plus; le danger me sembla imaginaire, j'acceptai.

— Enfin! s'écria Richelieu, me baisant la main d'un air scélérat et prenant une mine de berger, avec la bouche en cœur, lorsqu'il cueille un bouquet à sa Philis.

Je lui répondis par un coup d'éventail.

Le jour fut choisi, les choses arrangées et décidés. J'obtins de mettre un masque, de m'habiller en couleur de rose, d'oublier ma croix, non pas chez lui, mais chez moi. J'obtins tout ce que je désirais.

— A charge de revanche, murmurait Villequier; c'est là ce qu'il espère, madame.

— Oh! M. le duc est trop difficile à satisfaire, répondis-je; il n'a ni discrétion ni bonne foi : vous verrez que le souper me vaudra le titre d'ingrate.

— Mon Dieu! comtesse, ne vous tourmentez pas pour si peu; avec de la patience, vous pourrez lui rendre ce titre-là et bien d'autres.

— Vous êtes un faux ami, Villequier.

— Pour toi ou pour madame la comtesse? La vérité n'est-elle pas un devoir?

— M. le duc de Richelieu est du nombre de ces demi-dieux auxquels l'encens sert de nourriture; il ne leur tourne plus la tête, il les soutient. La fumée se transforme en nuages, et alors...

— Comtesse, vous êtes alambiquée comme une pastorale mythologique.

Je sentais mon pathos; mais je voulais surtout être obscure, et j'y réussissais. C'est un jeu à jouer.

Digitized by Google

Je n'avais jamais commis de légèreté; celle-là était grave, je le savais de reste. Demander de la discrétion à Richelieu; c'était chercher un diamant dans un arbre. Bah! nous irons! Ainsi parlait la jeunesse; elle fit taire la raison; je ne m'occupai plus que de mon costume, que d'être jolie, afin de me mieux faire regretter; c'est une rage de femme, nous l'avons toutes, je ne voudrais pas jurer que les hommes ne l'eussent pas plus que nous. Ils ont toutes les rages, celle-là comme les autres. Si, par hasard, il y a métamorphose, j'espère bien devenir homme à mon tour, pour savoir ce qu'ils souffrent, ayant appris ce qu'ils font souffrir.

Le grand jour arriva; je mis pour la première fois, depuis mon enfance, un habit couleur de rose. C'était une magnifique étoffe de brocart brodée d'argent, garnie de dentelle d'argent, faite en polonaise, avec un dessous de satin blanc broché de fleurs au naturel. Ma coiffure était un édifice de guirlandes, d'oiseaux et de papillons. J'avais mis tous les diamants de ma tante, qu'elle me prêtait déjà avant de me les donner. J'étais belle! Hélas! qu'il est cruel de ne l'être plus!

Je veux vous dépeindre cette petite maison: la pièce devient curieuse, il n'y en aura plus de pareilles. Tout ce qui tient à notre siècle, à nos mœurs, ne reviendra plus et sera une rareté, *une antique* dans l'avenir. Nous sommes trop futiles pour rien laisser de solide après nous. Nos murs à peine terrassés,

Digitized by Google

nos tapisseries légères, tout cela va se détruire au feu des révolutions, et il ne restera pas même des ruines de ces charmantes retraites où l'on oubliait si doucement le temps et la vie.

Nous entrions dans le printemps, et ma fantaisie, excusée par la rareté du fait, avait choisi une toilette d'hiver. J'avais soif de me voir habillée en couleur de rose. Le marquis de Villequier me vint prendre à sept heures, dans son carrosse. Je partis, mon loup sur le visage, enveloppée dans ma mante et sans paniers, ce qui me rendait plus leste et me donnait une façon de danseuse bien éloignée de ma dignité ordinaire.

Nous arrivâmes rue Plumet, devant une sorte de masure qui me fit jeter un cri.

— Où me conduisez-vous? demandai-je vivement.

La peur d'un guet-apens me saisit; les scélératesses de ce genre étaient si communes! Je sentis, l'espace d'une seconde, l'imprudence de ma démarche, et je pâlis, sous mon rouge et sous mon masque.

— Venez, comtesse, dit le marquis, en me tendant la main; n'ayez pas peur, je réponds de vous sur mon honneur et sur ma vie.

— Mais est-ce là? En êtes-vous certain? Ce délabrement, ces ruines...

— Venez toujours, et vous allez voir.

Je descendis, un peu malgré moi, nous traversâmes une sorte de hangar, aussi vermoulu que le reste, et, lorsque nous eûmes dépassé une porte qui tenait à peine, je me trouvai en face d'une charmille en

Digitized by Google

portique, illuminée à *giorno*, comme disent les Italiens, dont la magnificence m'éblouit. Des statues, des bas-reliefs, une colonnade de marbre, des fleurs admirables ornaient cette manière d'antichambre à ciel ouvert. Nous montâmes le degré, nous arrivâmes à la façade, vrai chef-d'œuvre de grâce et d'art; le fronton représentait la naissance de Vénus.

La première antichambre était pavée en mosaïque, à la vénitienne; c'étaient les trophées de l'amour, entourés d'une guirlande de cœurs plus ou moins percés. La seconde antichambre, celle des grisons favoris, était blanche, boisée et rechampie d'or; des arabesques bleus représentaient des sujets de l'Arioste. A droite se trouvait la salle à manger d'été, véritable bosquet de marronniers, en relief, avec les fleurs et les grands feuillages, le jour venait d'en haut; pour ajouter à l'illusion, sur les branches étaient perchés des oiseaux de tous les pays, si naturellement empaillés qu'on attendait d'eux un mouvement, une chanson. Le lierre, les campanules, les roses trémières s'entrelaçaient aux troncs des arbres, et ajoutaient à l'illusion. A un bout de la pièce, une fontaine entourée de violettes mêlait le bruit de son onde à celui d'un orchestre caché derrière un rocher naturel. Il existait dans cette salle, m'a-t-on assuré, beaucoup d'autres surprises qu'on ne me montra pas, et dont je ne vous dirai rien, par conséquent. Des candélabres, entourés de cristaux étincelants, apportaient une lumière féerique.

Digitized by Google

La salle à manger d'hiver, en marbre blanc, à colonne de lapis, avait pour ornement des cascades en sept repos, tombant dans des bassins d'agathe. Un buffet, en mosaïque de pierres précieuses, était couvert d'une vaisselle de vermeil aux armes de Richelieu, comme si l'on eût été dans l'hôtel du grand cardinal. Le plafond représentait tous les dieux de l'Olympe, fort occupés de leurs amours. Le plancher était en bois des Indes incrusté de nacre, d'ivoire et d'ébène. On avait, à ce qu'il paraît, changé les meubles pour me recevoir; je n'en ai pas demandé davantage.

Venait ensuite la salle de concert, toute garnie de glaces encadrées dans des palmiers d'or chargés de perroquets. Des caryatides du plus beau travail soutenaient les girandoles, noyées dans des corbeilles de fleurs. Un forte-piano, en peintures admirables, attendait quelque brillant artiste; le plafond, représentait Apollon chantant au milieu des Muses. Tous les siéges en velours vert à bois dorés.

Le grand salon donnait sur le jardin, éclairé par trois croisées. La décoration était tout or et marbre blanc. Au milieu du plafond en rotonde, l'Amour, couronné de roses, semblait voler dans l'espace. Les panneaux, soigneusement recouverts, ne me furent point montrés; je me doutai que cela cachait quelque diablerie. La cheminée avait pour garniture trois vases de porcelaine de Sèvres, d'un prix inestimable, quatre lustres de cristal de roche, de trente-six bou-

Digitized by Google

gies chacun, étincelaient de mille feux. Les fauteuils et les bergères, en velours cramoisi tramé d'or, étaient montés en ivoire sculpté en Chine.

La chambre à coucher invitait au sommeil et à la volupté. La tenture, en étoffe des Indes rose glacé d'argent, était recouverte d'une mousseline aussi des Indes, parsemée d'étoiles d'or, garnie et relevée en draperie d'un point d'Angleterre haut d'un quart d'aune et du dessin le plus riche. A chaque pli se trouvait un amour chargé d'un gros bouquet de roses, tandis que d'autres amours se jouaient dans des écharpes de dentelle et dans des guirlandes de fleurs. La cheminée était en porcelaine de Sèvres, d'une délicatesse inouïe; deux vases de vieux bleu, une statue d'agate, et deux chats craquelés, de la Chine, en formaient la garniture. Le lit n'avait point son pareil dans le monde. Sur un rocher de labrador, de malachite, de corail et d'autres matières précieuses, s'élevait une coquille immense, aux côtes roses, bleues et argent; elle soutenait une corbeille tellement garnie de fleurs, que des osiers dorés, rompus par le poids, s'échappaient des flots d'anémones, de lis et de pavots. Une galerie légère renfermait le coucher. Quatre statues, le Silence, Morphée, la Nuit et le Sommeil, soutenaient des lampadaires et une draperie pareille à la tenture, qu'un amour leur jetait d'une main, tandis que de l'autre il semait des roses. Le tour de la niche renfermant ce lit merveilleux était entièrement en glaces de Venise bizeautées et

Digitized by Google

du plus beau tain. Les meubles de cette chambre, en porcelaine de Sèvres, comme la cheminée.

On arrivait par là au fameux boudoir des portraits; il n'avait pas d'autre tenture visible, ils se touchaient du haut en bas : à peine apercevait-on des coins de velours bleu de ciel. Toute la cour, toute la ville était là; on pouvait appeler ce lieu : les éphémérides. Il y régnait un ordre de date merveilleux. Le rouge me monta au front à l'idée que je pourrais être soupçonnée d'augmenter cette galerie. Le tapis de cette pièce, en martre zibeline et en renard bleu, valait la rançon d'un roi.

Je ne vous décris pas les jardins, je ne les vis point; c'était une merveille entortillée dans quelques pieds carrés, avec les lacs, les rivières, les kiosques, les arbres naturels à l'anglaise, les statues et tout ce qui s'ensuit. Le duc de Richelieu, qui m'avait reçue sur le seuil, me conduisit partout, aussi gravement que s'il se fût agi d'un inventaire. J'admirai de bonne foi; je ne faisais pas attendre mes louanges, et l'amphitryon s'en glorifiait plus encore que le *soupirant*. Les tableaux et les sculptures ornant ce séjour voluptueux portaient les noms des plus grands maîtres; une collection de chinoiseries, de curiosités, unique peut-être en Europe, attira mon attention. Le duc et madame de Pompadour firent venir cette mode, pour laquelle tant de gens se ruinèrent.

Lorsque nous eûmes tout visité, nous revînmes au boudoir, et M. de Richelieu m'offrit, de l'air le plus

Digitized by Google

galant du monde, un bouquet de fleurs de serre, cultivées par ses jardiniers, me dit-il.

— C'est un hommage-lige à la beauté; madame la comtesse, n'en doutez pas, je vous prie. Je vous ai encore préparé autre chose, une surprise.

— Monsieur le duc, je me méfie de vos surprises.

— Pas même de confiance en moi! reprit-il d'un ton de reproche.

— Que feriez-vous de ma confiance, je vous le demande?

— Ce que vous feriez de la mienne, madame : un prétexte pour me tromper plus vite.

— Enfin, quelle est la surprise ?

— La surprise, c'est un poëte.

— Voltaire ! m'écriai-je effrayée. Il ira conter notre souper chez madame de Breteuil ou dans son monde de présidentes, et nous n'aurons pas un instant de repos.

— Ce n'est pas Voltaire; je ne le fais connaître à aucune dame : je le crains; il a trop d'esprit, il se moque de moi et il me force à en rire moi-même.

— Qui est-ce donc alors?

— Un poëte de province, qui débarque tout à l'heure de Rennes, que le duc de Chaulnes m'adresse, et que je vous ai amené, en manière de sapajou, pour vous faire rire.

— Je m'en vais.

— Allons donc! madame la comtesse; il arrive de Rennes, vous dis-je, il soupera ce soir avec mademoiselle Zéphirine, danseuse à l'Opéra, dissimulée

Digitized by Google

par ce loup; il n'entendra jamais parler que d'elle, et ne se doutera pas plus du reste que s'il n'entrait pas.

— Comtesse, ce sera si amusant! si original!

— Marquis, vous m'entraînez sur une pente où l'on glisse bien facilement!

— Madame... charmante Zéphirine, accueillez mon poëte; il est un peu gauche; mais il a vingt ans, il est joli et spirituel, il est capable de vous aimer comme on n'aime plus.

— Et, si je l'aimais, moi, monsieur le duc, que diriez-vous?

— Je dirais que vous ne l'aimerez pas longtemps.

— Qui sait?

— Parbleu! moi et tous ceux que vous aimerez. Est-ce que ces yeux-là peuvent rabâcher? est-ce que vous n'êtes pas de ces esprits que rien n'arrête, qui ont des ailes? Le cœur de ces esprits-là en a toujours. Allons, à table, le voulez-vous?

— Seuls?

— Un poëte de province ne compte pas. Quel joli rôle à jouer, si vous daignez y mettre tout votre talent. Pauvre enfant! je ne donnerais pas dix louis de sa *franchise* à la façon de nos pères.

Nous marchions vers la salle à manger, nous y entrâmes; j'avais remis mon masque. Un jeune homme, très-simplement vêtu, d'un charmant visage, nous attendait auprès de la table. Il salua jusqu'à terre et se tint bien loin, effrayé de sa contenance devant une si belle dame et deux seigneurs.

Digitized by Google

— M. Servière, mademoiselle Zéphirine : un fils d'Apollon qui vient à Paris chercher l'Hippocrène et aussi un peu la fortune, si c'est possible. Accordez-lui votre protection; c'est le moyen de le conduire à la postérité.

— Quand j'y serai, monsieur le duc; j'espère que j'ai le temps d'attendre.

Nous nous assîmes, Servière sur le bord de sa chaise, sans oser ni parler, ni manger, ni remuer. J'avais envie d'en rire, quand mes yeux rencontrèrent les siens. J'y trouvai tout à la fois une grande intelligence et une grande curiosité. Le duc, avec son sourire moqueur et perfide, me demanda comment je trouvais son protégé.

— Jusqu'ici, je ne le trouve point, car je ne l'ai pas encore cherché.

— Mademoiselle Zéphirine, vous êtes une cruelle. Vous raillez ce jeune homme, tandis qu'un mot de vous lui rendrait la vie, le métamorphoserait en homme heureux, lui qui n'est qu'un homme effrayé.

— Je ne raille point.

— Vous raillez tout et de tout. Vous vous jouez avec les cœurs comme l'amour avec ses flèches, en enfant, à l'étourdie, sans vous inquiéter des suites On en meurt, madame!

— Qui cela? vous?

— Je l'ignore; on ne m'a jamais laissé le temps d'essayer.

— Vraiment?

Digitized by Google

— Vraiment.

— Alors, il reste à vous apprendre quelque chose. Vous dites que je raille? Ah! vraiment, oui, je raille quelquefois. Par exemple : à moi qui suis, par ma position, en dehors des intrigues et des coquetteries, je suppose qu'il me tombe sous la main un de ces papillons de cour, brillants et pailletés, volages et frivoles, sans tête, sans cœur, occupés d'eux-mêmes et fiers de leurs avantages, dangereux comme un de ces écueils à fleur d'eau qu'on voit d'avance et où l'on périt... lorsqu'on le veut bien. Ma *charité* pourrait me conduire à lui donner une leçon ; cette leçon serait rude peut-être ; le papillon y perdrait la poussière de ses ailes. Faudrait-il m'en savoir mauvais gré? Faudrait-il dire encore que je raille? Et, d'ailleurs, ne m'est-il pas permis de railler?

Le jeune homme ouvrait de grande oreilles à cette petite guerre ; il m'écoutait et me *buvait* du regard, disait Villequier, toujours fort énergique. Ce masque le gênait ; il me devinait à peine, et il eût voulu lire dans cette physionomie de danseuse, la première qu'il lui fût permis de contempler de près ou de loin. Richelieu s'amusait de cet étonnement naïf, il cherchait à le prolonger le plus possible ; il accablait cet enfant. J'en fut impressionné d'une façon contraire, je le pris en pitié et je voulus le défendre ; je lui promis en moi-même un triomphe sur ceux qui se moquaient et je commençai à le lui préparer.

— Monsieur Servière, vous comptez rester à Paris?

Digitized by Google

— Jusqu'aux roses prochaines, madame, et puis je retournerai près de ma mère et d'Ivonne.

— Qu'est-ce qu'Ivonne?

— Mon Dieu, madame, c'est une jeune fille... que je *devais* épouser.

— Êtes-vous brouillés déjà?

— Non, madame; mais il y a loin d'ici à Rennes.

— Trop loin pour y revenir, je pense. Vous voulez donc faire des vers?

— J'en ai fait depuis que je suis au monde.

— Il ne vient pas pour en faire, Zéphirine de mon âme, mais pour en débiter; ce qui n'est pas la même chose.

Cet enfant, métamorphosé en marchand de vers, me blessa.

— Monsieur le duc, répliquai-je, j'estime plus celui qui les vend que celui qui les achète.

On accusait Richelieu de ce trafic, lorsqu'il voulait justifier son entrée à l'Académie. Il eût trouvé cent réponses, il n'en chercha point; il détaillait Servières et cherchait à analyser ses traits, à placer un caractère certain sur ce visage enflammé par le souper, par la conversation, par moi, il en faut convenir. En ce moment, un peu de bruit se fit entendre dans le jardin; quelques paroles d'un laquais et plusieurs voix confuses indiquaient le commencement d'une querelle.

— Qu'est-ce que cela? demanda Richelieu.

— Un habitué, un des six, répondit Villequier; il entre par l'issue secrète, ce doit être grave.

La peur me prit; je me levais pour m'enfuir au mo-

Digitized by Google

ment où la porte s'ouvrit et où deux hommes pénétrèrent presque de force dans la salle à manger.

— Il y va de la vie ou de la mort, s'écria l'un d'eux.

Je me retournai et je me trouvai en face du chevalier d'Orléans, soutenant le prince de Courtenay, dont la pâleur semblait sortir de la tombe. Trois cris partirent en même temps.

XXIV

Mon Dieu, oui, c'était bien eux ! Je vous laisse à penser si je les attendais là. Je criai comme une folle, le poëte cria, Villequier cria ; pourquoi, je vous le demande? J'avais un masque, j'étais déguisée, je n'avais rien à craindre, c'est de costume et d'habitude. Le prince me regarda sur-le-champ, et je ne sais s'il me reconnut, mais il ne cessa pas de me regarder. Je n'aurais pas parlé pour un empire.

— Qu'est-ce que cela, messieurs? Jouons-nous une tragédie dans ma petite maison? Elle est peu coutumière du fait. Courtenay, tu ressembles à un spectre, mon cher; apportes-tu des nouvelles de l'autre monde?

— Ne plaisantons pas, Richelieu, l'affaire est grave; il faut qu'elle le soit pour que nous ayons ainsi usé de nos droits d'initiés, et que nous arrivions en invasion dans cette salle. Cette belle mystérieuse nous permettra de t'emmener.

Digitized by Google

Je fis un signe de contentement. Richelieu était incapable de traiter quoi que ce fût sérieusement, à cette époque surtout.

— Elle peut rester, et nous aussi, mon cher chevalier, et c'est sans danger assurément : je te présente la femme muette.

— Quoi! elle ne parle pas?

— Essayes-y plutôt.

Le bourreau était bien sûr que je me tairais!

— Quant à Villequier, ajouta-t-il, c'est un des nôtres, et monsieur, qui arrive de province, entrera quelques instants dans ce boudoir; ce que nous avons à nous communiquer ne l'intéresserait guère.

Servière se leva, un peu rouge, un peu embarrassé, et il sortit; j'en fus blessée pour lui.

— Maintenant, de quoi s'agit-il?

— Tu connais le prince du Lixin?

— Parbleu!

— Tu sais que nous arrivons de Lorraine?

— Non, je ne le savais pas; mais j'en suis bien aise. Pourtant Courtenay rapporte de ce pays-là une diable de figure. Après?

— Qu'as-tu fait au prince du Lixin?

— Moi? Ma foi, je l'ignore, et, si je lui ai fait quelque chose, je ne m'en souviens plus.

— Lui aurais-tu pris sa femme, par hasard?

— Je n'y aurais pas manqué, si elle eût voulu me prendre; mais la petite princesse ne songe qu'au roi de carreau; il n'y a rien à tenter par là, je vous en

Digitized by Google

avertis, et je ne crois pas que le prince lui-même ait tenté grand'chose.

— Cependant il est certain que tu l'as mortellement offensé. L'autre jour, il était chez M. de Lorraine, où nous étions également, et fort gais, je t'assure. Un courrier arriva pour le prince ; il demanda à son auguste cousin la permission de lire ses dépêches. Nous le vîmes tous changer de couleur et mordre ses lèvres jusqu'au sang. Madame la duchesse de Lorraine s'informa des nouvelles qu'il recevait; il éluda. Le soir, ma tante me fit appeler; elle avait obtenu du Lixin une explication, ou du moins une indication. Elle me commanda d'avancer mon départ et de venir te répéter ceci :

» — Je m'intéresse à ce mauvais sujet de Richelieu, bien qu'il ait joué assez de tours à notre maison. Dites-lui qu'il se tienne sur ses gardes; le prince du Lixin lui en veut mortellement; le duc l'a offensé en ce qu'il a de plus cher, dit-il, et il en tirera vengeance. Il ne vaut rien du tout, ce cher prince, et je ne jurerais pas qu'il ne songeât à un duel. Que Richelieu y fasse attention; il m'a déclaré qu'il le regardait comme une bête dangereuse, troublant et les ménages et les amitiés, et que ce serait bien mériter du public que d'en délivrer la terre. Il part demain, il est riche ; il payera sa vengeance et il l'aura. Allez, avertissez Richelieu, et, pour prix de ce service, je ne lui demande qu'un peu de discrétion à l'égard de mes nièces. Il en a assez dit; qu'il se taise maintenant.

Digitized by Google

» Voilà; je n'en sais pas davantage; j'exécute les ordres de madame la duchesse de Lorraine; cherche ce que tu comprends à tout cela, et agis en conséquence.

J'écoutais le chevalier : il parlait avec feu, il semblait désirer beaucoup que cette affaire n'eût pas de suites; il aimait Richelieu, il était de ses parties! Il lui ressemblait, et moi qui m'étais laissée prendre à ses airs innocents! Quant au prince, il ne me quittait pas du regard; son horrible changement me faisait un mal affreux; il se mourait très-visiblement. Le duc réfléchit quelques minutes.

— Ah! je sais, dit-il, — et sa physionomie devint plus grave, — je sais. Ma foi! il n'a pas tout à fait tort; seulement, on n'égorge pas les gens pour cela.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est?

— Écoutez, je ne le dirai point, ce serait aggraver ma faute. S'il m'assassine, vous me vengerez; si nous nous battons et que je le tue, — ce qui est sûr : il est maladroit comme un prince lorrain qu'il est! depuis trois générations, ils ont l'air de gager à qui réussira le dernier; — si je le tue, cela restera ignoré, respect aux morts! S'il me tue, Raffé vous dira cela; vous le raconterez à votre manière.

Je mourais d'envie de le savoir. Richelieu se taisait fort bien, quand cela lui convenait. Nul ne le questionna.

— Si le prince te provoque, qui prendras-tu?

— Vous deux, ce me semble; vous voilà tout portés. N'en parlons plus, voulez-vous? Qu'avez-vous fait en Lorraine?

Digitized by Google

— Nous y avons été amoureux.

— Tout de bon?

— Tout de bon.

— Et de qui?

— D'une tigresse, d'une coquette, d'une impossibilité, d'une chanoinesse.

— Ah! ah! d'une chanoinesse! J'en sais, en effet, de cruelles qui s'humanisent quelquefois.

L'insolent! J'avais envie de lui jeter mon gant au visage.

— Comment s'appelle cette chanoinesse?

— Richelieu, tu es d'une curiosité rare! mais cela ne te regarde pas : cette chanoinesse-là ne s'humanisera point.

— Vous croyez?

Ses regards et son sourire perçaient mon masque. Oh! si je n'avais pas été muette! Le pauvre Courtenay soupirait à pierre fendre. Il trouvait en moi quelque chose qui lui rappelait *moi*, et cela lui trottait dans le cœur. Il trahit sa préoccupation par ces mots:

— Mon Dieu! que madame a une belle taille, de beaux bras, de belles mains, de belles dents, une belle peau! Je croyais qu'il n'en existait ainsi...

— Qu'en Lorraine et au chapitre de Remiremont, n'est-ce pas? Nous avons ici des danseuses qui possèdent tout cela. Témoin mademoiselle Zéphirine, que j'ai l'honneur de vous présenter. Il riait d'un de ces rires à deux tranchants qui font souvent des blessures mortelles; je jurai qu'il me le payerait.

Digitized by Google

— Ah! murmura le prince, c'est dommage!

Ils restèrent encore une demi-heure à bavarder de toutes choses; le duc était une jeune commère, et, plus tard, il devint insupportable de propos; sa société n'était pas tenable, à moins qu'on ne lui donnât des coups sur les doigts, à quoi je ne manquai guère. Enfin, ils se disposèrent à s'en aller; Richelieu les reconduisit jusqu'à l'antichambre et les y laissa. J'éclatai dès qu'il reparut. Il me laissa dire sans s'émouvoir.

— Mon Dieu! madame, voilà bien du bruit pour une découverte! Je sais maintenant que vous menez de front le descendant des empereurs d'Orient et le général des galères; cela vous fâche? Tant pis. J'ai la prétention de l'emporter sur eux; cela vous fâche? Oh! tant mieux alors; c'est que la prétention sera fondée. Ne me grondez point, rappelons notre poëte, soupons et causons comme si nous n'avions pas été interrompus.

Il ne semblait plus se souvenir qu'il existât un prince du Lixin au monde. Servière rentra, toujours embarrassé, mais toujours charmant. Je me mis à le lutiner, autant pour me satisfaire que pour tourmenter Richelieu, qui ne pouvait souffrir de rivalité avec personne, surtout avec ses inférieurs. Il devint piquant, cassant, désagréable; nous nous fâchâmes tout de bon; Villequier en riait à se tordre et le petit Servière ne savait à quel saint se vouer.

— Enfin, madame, de tout ceci il résulte que j'ai

Digitized by Google

donné à souper à M. le nourrisson du Parnasse et non à vous. C'est lui qui se gaudit, c'est de lui qu'on s'occupe, vous lui servez des morceaux de roi et vous voulez après cela qu'il ne rêve pas l'impossible ! Madame, si vous le tourmentez ainsi, ou plutôt si vous ne le tourmentez plus, je le dirai à toute la France.

— Monsieur le duc, vous êtes d'une modestie qui m'étonne.

— Croyez, monsieur le duc..., répétait Servière imaginant que le Richelieu ne lui pardonnerait de sa vie.

— Eh ! vous êtes un petit niais, dit Villequier ; supposez-vous que madame et monsieur parlent sérieusement ? Ne savez-vous pas chez qui vous êtes ?

Il tournait la tête vers le marquis, puis vers moi, puis vers le duc ; il était si singulièrement drôle, que nous lui rîmes tous au nez. Observez bien pourtant qu'il ne futpoint ridicule.

— *Eh ! palsambleu ! je ne croyais pas être si plaisant que je suis !*

Nous répondre par du Molière, ce n'était manquer ni de présence d'esprit ni de finesse. Nous le sentîmes bien : j'en fus charmée et Richelieu s'en étonna.

— Allons, dit Villequier, le jeune homme ira loin.

— Il ira, parbleu ! jusqu'où madame voudra.

La nuit avançait, je demandai à rentrer. Le duc se leva pour donner ses ordres ; là seulement, je vis la préoccupation du Lixin : il fit éclairer notre route.

— Je ne voudrais pas, madame ? vous procurer le désagrément d'être tué à vos côtés.

Digitized by Google

— Ne vous reverrai-je plus, madame? demanda tout bas Servière.

Je ne pouvais pas le revoir, il ne devait connaître que Zéphirine; cependant je répondis étourdiment :

— Si, nous nous reverrons.

— Oh! j'irai vous admirer. Quand dansez-vous?

J'eus l'air de ne pas entendre; Richelieu entendit bien, lui!

— Et à quoi la reconnaîtrez-vous, s'il vous plaît?

Cette question nous laissa sans réponse; mais Servière me glissa dans l'oreille :

— A mon cœur!

Décidément, ce néophyte promettait.

Nous ne rencontrâmes personne. Je rentrai chez moi assez contente de mon escapade, mais inquiète de l'avenir. J'allais revoir le chevalier, j'allais me retrouver encore en face de cet ennemi qu'il fallait combattre. Peut-être l'aimais-je moins : l'absence avait produit son effet ordinaire; je craignais que ce retour ne me rendît la lutte plus difficile, car maintenant j'étais libre; je n'avais plus ma tante, je n'avais plus madame de Lorraine pour me surveiller. Je ne sais si j'ai dit que mon frère était parti pour Marseille, où l'attendait sa galère. Je l'avais quitté avec un vif chagrin, et la joie de ma liberté entière ne compensait pas le regret de sa perte. Je l'aimais fort; en cette occasion, je le désirais encore davantage. Il m'eût été bien utile; car, le lendemain, je vis arriver le chevalier d'Orléans, le cœur palpitant, le

Digitized by Google

visage animé, et qui, dès que mon laquais nous eut laissés seuls, se jeta à mes genoux en m'assurant qu'il se sentait mourir loin de moi, et qu'il était temps qu'il me retrouvât.

Il était bien beau, bien élégant, je vous assure; mon cœur battait en l'écoutant, je le regardais presque attendrie; il tenait ma main, il la couvrit de baisers, et je ne sais ce que j'allais dire, lorsque le prince de Courtenay fut annoncé. Ce visage détruit me glaça; je repoussai le chevalier en détournant la tête.

— Oh ! non, m'écriai-je, je ne vous aimerai pas.

Pauvre prince ! Il est des êtres que le malheur poursuit, et le dernier d'une grande race porte presque toujours avec lui cette fatalité. Celui-ci n'y manqua pas. Depuis Nanette Lollier jusqu'à moi, son cœur n'avait reçu que des blessures. Je l'aimais un peu; je l'aurais aimé beaucoup sans le chevalier d'Orléans, et j'aurais bien plus aimé le chevalier d'Orléans sans le prince de Courtenay. Après cela, je ne les aimai peut-être tout à fait ni l'un ni l'autre; je n'ai jamais été romanesque. Mon seul amour véritable n'eût qu'un éclair et fut comprimé tout de suite; celui-là, je ne le dirai pas, on le devinera si on peut.

Je me sentis gênée de cette réunion; je ne m'attendais guère à ce qui allait avoir lieu. En entrant, le prince, après m'avoir saluée, s'avança vers le grand prieur (il portait alors ce titre), et lui dit d'un air où respirait une douceur et une bonté sans mélange :

Digitized by Google

— Je suis heureux de vous trouver ici, mon cher chevalier; je m'y attendais, et je veux que vous écoutiez ce que je vais dire à madame.

— Je vous écouterai de tout cœur, mon cher prince; après la comtesse, il n'est rien que j'aime autant que vous. Nous sommes de singuliers rivaux, convenez-en.

Rien n'est embarrassant, pour une femme, comme ces combats de générosité et de politesse en sa présence. On est moins gênée quand ils se querellent; on a la ressource de les séparer, c'est une contenance; mais là, que faire? Tourner ses pouces, à la manière de ma sœur aînée, ou leur quitter la place; je n'avais point d'envie de ces manœuvres-là; j'attendis.

— Mon cher chevalier, ne vous offensez de rien de ce que vous allez entendre; songez que c'est un mourant qui vous parle. Cette visite est comme mon testament : après elle, il ne restera pas grand'chose de moi; vous ne me craindrez plus, si vous avez eu lieu de me craindre, ce que je ne crois point.

— Mon cher prince, interrompis-je, comment vous trouvai-je donc si malade? Je vous avais laissé en convalescence.

— On le croyait, madame, et je portais la mort, et rien ne pouvait me guérir. Dès que vous avez été partie, je suis retombé dans mon premier état. Depuis lors, je souffre mille tortures et je me sens affaiblir chaque jour. Bientôt, bientôt, il n'y aura plus de Courtenay. Ma race finit misérablement.

Je me sentis tout attendrie de ces paroles. Il était

Digitized by Google

si touchant, ce pauvre jeune homme! et puis il mourait pour moi, enfin! Cela me faisait un chagrin affreux; mais l'orgueil y trouvait un peu son compte. La nature humaine est pétrie de contradictions et les meilleurs sentiments en recèlent souvent un mauvais dans leur for intérieur. Maintenant que je suis vieille, que je me rappelle et que je me rends compte, je vois clair dans tout cela; alors je me croyais une héroïne.

— Madame la comtesse, continua-t-il, vous daignerez, j'espère, me répondre, et avec la franchise de votre loyauté. Ce que je vous demande est sérieux, le plus sérieux possible pour vous et pour moi.

— Je vous en donne ma parole, mon prince.

— Tenez-vous beaucoup au chapitre? Voulez-vous vous marier?

— Je n'y ai jamais pensé, je l'avoue, ou je n'y ai pensé que dans une circonstance... impossible.

— Je comprends, reprit-il en souriant doucement au chevalier, qui écoutait fort impatiemment.

— Je n'ai pas un mois à vivre, madame, je le sais; mais, dans ce mois, il me reste encore le temps d'accomplir bien des choses. Si je me soignais davantage, si je gardais le lit, je pourrais prolonger de quelques semaines une vie qui m'est à charge. Je préfère mourir debout, en pleine possession de ma volonté. Je n'ai plus de famille, pas d'héritiers directs; ma sœur, la princesse de Beaufremont, n'a pas besoin de ma fortune. Voulez-vous consentir à m'accorder votre main? Je vous laisserai mon nom (ce que je possède de plus

Digitized by Google

précieux), un rang sans égal dans la noblesse française, le droit de le garder toute votre vie, s'il ne vous convient pas de l'abandonner pour un autre, plus tard. Je ne vous demande rien en échange, rien, entendez-vous, madame? seulement que vous daigniez rester près de moi jusqu'à ce que je quitte ce monde, que mes derniers regards rencontrent les vôtres, que vous m'aidiez, par un peu d'affection, à ce triste passage du temps à l'éternité, voilà tout ce que je désire.

Le chevalier et moi, nous nous regardâmes, émus jusqu'aux larmes d'une générosité aussi magnanime. Je ne trouvais pas une parole; le chevalier ne put faire qu'une chose, il prit la main du prince et la serra.

— Je ne suis pas un rival à craindre, je ne suis pas un mari bien redoutable, même pour l'amant le plus épris, continua ce pauvre martyr avec un triste sourire. Vous ne serez pas jaloux, chevalier, si madame la comtesse devient princesse de Courtenay?

— Mon prince, dis-je pouvant à peine m'exprimer, vous êtes un ange.

— Je ne suis qu'un homme, et un homme qui a la faiblesse des regrets, madame. En restant comtesse de Villebelle, vous m'oublierez vite; la princesse de Courtenay serait obligée de se souvenir quelquefois de son pauvre époux, ne fût-ce qu'en voyant ses armoiries écartelées des miennes, et la couronne impériale sur ses carrosses.

J'étais peu romanesque, je vous l'ai dit, cependant ce procédé me pénétra jusqu'à l'âme. J'étais honnête

Digitized by Google

femme, j'avais la délicatesse de ma race : si cette proposition magnifique me tenta, un sentiment d'honneur me répondit que je ne pouvais accepter la fortune et le nom de cet homme à son lit de mort, lorsque rien ne légitimait cette union, pas même un amour mutuel. On m'eût traitée d'intéressée, d'ambitieuse; on eût accusé mon sentiment pour le prince, sentiment très-vrai et très-pur, auquel sa bonté donnait une nouvelle force. Je me trouvais heureuse dans ma position, j'avais en perspective la fortune de ma tante, au moins égale à celle de mon noble adorateur; ma liberté me semblait plus précieuse que des honneurs contestés peut-être; mais la couronne des empereurs d'Orient, en peinture, ne valait pas à mes yeux mon écusson en losange et ma croix à huit pointes. Je détaille tout cela pour ne pas me faire meilleure que je ne suis, et pour montrer que je n'avais pas grand mérite à refuser.

Le chevalier ne voyait qu'une chose, le triomphe d'un rival qu'il ne pouvait haïr, et, quelque court, quelque éphémère qu'il fût, il ne le souffrait pas même en imagination. Il attendait ma réponse avec anxiété.

— Mon prince, dis-je, vous m'offrez une mission dont je ne me sens pas digne; vous m'accordez le plus grand nom de l'Europe, celui que je serais la plus fière de porter; mais...

— Mais?... reprit-il en pâlissant d'une manière effrayante.

Il me fit peur, je me hâtai d'ajouter :

Digitized by Google

— Mais... cette décision, la plus importante de ma vie, sans doute, ne peut être prise ainsi sans réflexion. Accordez-moi vingt-quatre heures; demain, je vous rendrai ma réponse.

Le chevalier respira, il pressentait le refus. Le prince le pressentit également.

— Ah! madame, dit-il, vous n'auriez pas besoin de réfléchir, si je ne vous étais pas odieux.

— Odieux! mon prince! vous, odieux! vous, le meilleur, le plus noble des êtres! Croyez-le, ma reconnaissance est profonde, elle sera éternelle; rien n'effacera de mon cœur le souvenir de cette journée. Quelle que soit ma résolution, mon amitié, mon désir de vous la prouver resteront les mêmes; vous me trouverez jusqu'à la fin; et, si Dieu vous conserve à nos vœux, comme je l'espère, c'est entre nous à la vie et à la mort.

— Que votre volonté soit faite! me répliqua-t-il en s'inclinant et ne voulant pas, selon sa délicatesse ordinaire, prolonger une conversation qui pouvait m'embarrasser. Chevalier, j'ai joué franc jeu avec vous, j'ai demandé que vous fussiez témoin de mon audace; vous me pardonnez, je suppose, vous comprenez mon désir, et vous en feriez autant à ma place, j'en suis sûr.

Et moi, je n'en suis pas sûre du tout. Le chevalier avait dans les veines le sang de ce bon régent, fort peu éthéré et très-ancré dans le positif, plus celui de madame de Séry, qui s'amusa tant qu'elle put, et

Digitized by Google

qui, arrivée à l'âge de s'ennuyer, fit amuser les autres, afin qu'il lui restât au moins l'ombre du plaisir. Il n'eût point songé à me laisser riche *in extremis*, ou bien il y eût mis la condition de rester vestale. Cet héroïsme de Courtenay était digne de ses ancêtres des croisades. Ce sang généreux et fier bouillonnait encore dans ses veines, après tant de générations. Quel dommage que son existence ait été manquée ! Quel dommage qu'il soit mort si jeune, et pour une ingrate encore !

Cependant, quand le prince se leva pour partir, le chevalier le suivit ; c'était méritoire. Il eût bien voulu rester près de moi. Je ne leur parlai point de Richelieu ni de son aventure, je devais l'ignorer et j'avais grande envie d'en savoir la suite. J'allai, le soir, à l'Opéra, dans la loge de la princesse de Beauveau, et la première personne que j'y rencontrai fut la princesse du Lixin elle-même, gaie et rieuse comme toujours, se faisant doucement gronder par sa sœur pour ses espiégleries. Elle se moqua fort de son mari, revenu de Nancy comme un hérisson, disait-elle.

— Il est parti pour je ne sais où, ce soir, avec cette linotte de Richelieu, le chevalier d'Orléans, le prince de Courtenay, qui m'a bien l'air de mourir en route, M. de Marsan, et je ne sais qui : c'est un sanhédrin ; ils vont chasser, je crois.

Ceci m'instruisit : le duel devait avoir lieu. Je comptais en apprendre, le lendemain, le résultat. Pourtant, ce qui m'occupait davantage, c'étaient mes

Digitized by Google

propres affaires. La proposition de mon malheureux ami me tintait à l'oreille. Je me voyais princesse de Courtenay, tenant le haut bout à la cour et à la ville, avec un dais, le labarum, et la friperie toute complète de la couronne d'Orient. C'était bien beau! Mes yeux erraient sur le parterre; tout en rêvant ainsi d'ambition, j'aperçus au-dessous de moi le charmant visage de Servière, regardant de tout son cœur, épiant chaque danseuse, demandant leur nom à mesure qu'elles paraissaient, rougissant à leur vue, les examinant sans relâche, cherchant toujours Zéphirine, pauvre enfant!

Je pensai alors que la liberté était la plus douce chose de ce monde, que le poids d'un grand nom était souvent très-lourd, que la possibilité de ne rendre de compte à personne, même à une ombre, était bien douce!

Je me mis à rédiger ma lettre de refus, tout en écoutant la belle musique d'un opéra fort ennuyeux et que je savais par cœur. Je l'écrivis le soir même en rentrant, pour qu'elle fût portée de très-bonne heure, et que le prince la trouvât à son arrivée. J'en ai toujours conservé la copie; la voici :

« Vous êtes l'homme le plus parfait que je connaisse, mon prince; vous m'avez fait une proposition qui prouve votre grandeur d'âme et votre générosité; mais, si vous voulez y réfléchir quelques instants, vous comprendrez que je ne puis ni ne dois l'accep-

Digitized by Google

ter. Prendre votre nom, votre fortune, et vous perdre, et recueillir des bienfaits auxquels je n'ai aucun droit, ce serait m'en montrer indigne, ce serait appeler sur moi le blâme universel, et vous ne le voulez pas, j'en suis sûre. Cependant, si, comme je l'espère, Dieu vous conserve à notre affection ; si, d'ici à quelques mois, votre santé vous permet de rentrer dans la vie de tout le monde, je vous engage ma parole que je vous appartiendrai; alors la partie sera égale entre nous, je donnerai et je recevrai, je pourrai prendre sans reproche ce nom que nous partagerons ensemble. Vous avez un trop bon esprit pour ne pas comprendre ce que je vous dis là, et pour m'en vouloir. Si je ne récompense pas votre amour par un amour pareil, croyez au moins à une tendresse sans bornes, à un attachement inaltérable. Je ne sais si le ciel me destine le bonheur de vivre auprès de vous; mais au moins votre souvenir sera toujours le premier dans mon cœur. Je vous verrai bientôt, n'est-ce pas? Je compte que vous ne changerez rien à vos habitudes, ou plutôt à vos désirs d'habitudes, puisque nous n'avons pas encore eu le temps d'en former. La plus sincère de vos amies,

» Comtesse OLYMPE DE VILLEBELLE. »

Cette lettre n'était point un chef-d'œuvre. Je ne l'ignorais pas; elle n'était pas même digne de mon esprit ordinaire, mais j'étais si embarrassée! Je ne savais par quel côté prendre mon refus, dans la

Digitized by Google

crainte de blesser ce pauvre prince. Et pourtant cela était inévitable; plus il mettait de prix à ce que je lui refusais, plus ce refus devait lui être sensible : il le fut au dernier degré. Je ne le vis pas le lendemain. Il envoya prendre de mes nouvelles, sans m'écrire, et se fit excuser par son laquais. Sa santé était si mauvaise, il souffrait tellement ce jour-là, qu'il lui était impossible de quitter son lit.

Le chevalier était chez moi ; il y resta toute la matinée. Je ne vous répéterai point tout ce qui se dit, ce qui se passa entre nous. Chacun a eu de ces scènes-là. Il était jaloux, j'étais assez coquette ; il m'aimait passionnément, je l'aimais avec mesure ; il flattait mon amour-propre : cependant je ne retrouvais plus ces impressions de Nancy, qui m'auraient conduite à des sottises. Les femmes sont singulièrement bizarres, du moins elles l'étaient en mon temps. Aujourd'hui, il paraît que ce n'est plus cela et qu'elles se ressemblent toutes. Je sortis donc victorieuse de mon combat avec le grand prieur ; je résistai même à une fête qu'il me voulut donner au Temple. Il en accusa le prince de Courtenay et mon ambition ; je n'en fis que rire.

Pendant qu'il était là, on m'annonça successivement deux visites bien différentes l'une de l'autre : la comtesse Alexandrine de Tencin et la jeune marquise du Deffant. Nous retrouverons la première en détail dans quelques années. Son esprit était la perle des esprits, le fin du fin ; il est impossible de rendre

Digitized by Google

la séduction de cette femme remarquable. Elle détailla d'un coup d'œil le grand prieur, et, dès qu'il nous eût laissées seules :

— Ma chère petite, me dit-elle, c'est un amant.

— Au moins, madame, a-t-il bonne envie de le devenir.

— Sottises, mon cœur, sottises que tout cela. Vous êtes au-dessus de ces niaiseries auxquelles les folles se laissent prendre. A quoi vous mènerait le chevalier d'Orléans? A des ennuis sans terme, voilà tout. Il n'est point en faveur, il est peu de chose dans ce monde par lui-même, et, croyez-moi, prenez un amant pour les autres autant que pour vous-même, si vous en prenez, ce que je ne crois pas nécessaire.

J'aurais pu lui dire qu'elle avait largement usé de ce superflu-là; je n'en fis rien. J'écoutai en silence, elle m'en sut gré. Elle aimait qu'on l'écoutât.

— Vous avez des vues d'avenir peut-être, vous voulez quitter la croix? Vous êtes bien heureuse de n'avoir pas été d'abord claquemurée dans un couvent; au moins vous serez libre.

— Madame, je veux, au contraire, rester au chapitre.

— Eh! eh! c'est peut-être pour vous le bon parti. Vous êtes fort belle...

Si elle avait su ce que je refusais!

Madame du Deffant entra ensuite. Elle était alors fort jolie, fort agréable, malgré la rougeur de ses

Digitized by Google

yeux, qui devaient si mal finir. Jamais je n'ai connu de femme plus difficile à amuser; à cette époque-là déjà, l'ennui était sa bête, et elle le portait partout. Elle avait cependant un esprit délicieux, et s'en servait comme d'un éventail, avec la même adresse et la même légèreté. Elle commençait à s'attacher M. de Pont-de-Vesle, qui fut son ami toute sa vie, même du temps d'Horace Walpole. Ces attachements n'étaient point rares dans notre siècle : on en citerait beaucoup que le temps a rendus respectables. Madame de Tencin ne pouvait la souffrir. Elles commencèrent à discuter, et je me rappelle que la comtesse Alexandrine vantait beaucoup la maternité, enviant le bonheur de madame du Deffant, qui pouvait un jour ou l'autre, jouir de ses douceurs.

— Mais, madame, c'est un bonheur fort commun, auquel tout le monde a le droit de prétendre.

— Ah! madame, vous ne songez pas que vous parlez devant deux pauvres déshéritées.

— Ah! madame, pour la comtesse Olympe, c'est possible; mais vous! Vous êtes trop modeste, vous cachez vos trésors...

La comtesse de Tencin avait eu, assurait-on, trois ou quatre enfants, dont l'un fut le célèbre d'Alembert. Quant à celui-là, c'est une histoire; nous le retrouverons en son lieu. Madame du Deffant vit qu'elle allait répondre, elle se hâta de continuer :

— Au surplus, ce sont des joies que j'envie peu : Je déteste les maillots, et je suis sûre que, si je vais en

Digitized by Google

enfer, ce dont Dieu me préserve, mon supplice sera d'être gouvernante des enfants du diable.

L'idée me parut si bouffonne, que j'en ris longtemps. Madame de Tencin se pinça les lèvres et fit la prude; par moments, cela lui était naturel. Elle se leva, fit la révérence et partit.

— J'exècre cette chère femme-là! s'écria la marquise, et je suis sûre qu'elle n'est pas ingrate avec moi.

— C'est un si vilain défaut que l'ingratitude!

Je me donnai de garde d'en dire davantage. Ma tante aimait beaucoup la comtesse Alexandrine; c'était une de mes Minerves: je ne voulais pas l'indisposer, elle m'eût fait rappeler. Il m'en arriva une autre, à laquelle je fis également une cour assidue. Madame la duchesse de Lorraine, vint avec le prince son mari, pour la cérémonie de l'hommage, qu'ils devaient depuis la majorité du roi. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, s'enquit beaucoup de mes sociétés, de mes démarches; je la suivis à la cour presque toutes les fois qu'elle alla chez Leurs Majestés; on la traita toujours en petite-fille de France. Elle ne tarissait pas de ses regrets de ne plus vivre à Paris, de ne plus trouver ni madame sa mère, ni M. son frère. Elle vit madame la duchesse douairière d'Orléans, sa belle-sœur; ce fut seulement pour l'étiquette, elles se déchiraient à belles dents. L'indolence de madame la duchesse d'Orléans ne se réveillait un peu que par la malice. Elle mordit sur madame de Lorraine, qui n'était pas de force et qui

Digitized by Google

se tut en personne avisée. Le jour où elle prit congé, il y eut une drôle de scène : j'y étais. Madame de Lorraine pleurait à chaudes larmes, madame d'Orléans la regardait l'œil sec. Tout à coup, elle lui lança, comme par boutade :

— Mon Dieu, madame, ne pleurez pas ainsi, cela ne signifie guère; écoutez plutôt un conseil de sœur, et profitez-en. A nos âges, que reste-t-il à pleurer? Des amants? On les a oubliés depuis longtemps. Des amis? Depuis longtemps, on n'y croit plus. Des plaisirs? Depuis longtemps, on y est déplacée. Un pays au lieu d'un autre? A quoi bon, pour y porter une vieille figure! Faites comme moi : ayez une belle chambre, bien selon votre goût, des gens d'esprit qui vous amusent, dont vous ne vous avisez pas de chercher le cœur; une bonne vie, une bonne table, un bon sommeil. Vous pouvez avoir cela dans votre duché de Lorraine, tout comme ailleurs. Ah! si l'ombre de monsieur votre frère se promène par ici en ce moment, je suis sûre qu'elle m'approuve, et je la vois opinant du bonnet.

Madame de Lorraine se remit à pleurer plus fort.

Tout de suite après son départ, nous eûmes une autre cérémonie, la réception de M. de Mocenigo, ambassadeur de Venise, auquel le roi donna l'accolade et qu'il arma chevalier, comme il l'avait déjà fait pour M. de Morosini, quelques années auparavant. Il lui fit présent d'une épée très-riche et d'un baudrier en étoffe d'or. Cette cérémonie ne se pratiquait que

Digitized by Google

pour les ambassadeurs de Venise, et leur donnait le droit de porter l'étole d'or, pendant que les autres sénateurs ne la portent que d'une étoffe noire. Je me trouvai placée très-près de Sa Majesté, parce que madame la comtesse de Marsan m'avait emmenée avec elle. La reine m'honora d'un signe de tête et daigna me parler avant de rentrer dans ses cabinets; quant au roi, il ne me dit rien, mais il me regarda comme la première fois que j'étais venue au cercle. Il me regarda à m'embarrasser; je me mis à jouer avec ma croix pour me donner une contenance. Il détourna les yeux alors. Il m'a dit, depuis, qu'il avait pris ce mouvement pour une épigramme, en forme d'avertissement.

Je m'aperçois que madame de Lorraine et M. de Mocenigo m'ont jetée en dehors de mes souvenirs, et que je n'ai raconté ni le duel de Richelieu, ni la mort du pauvre prince de Courtenay, arrivée bien peu de jours après. Richelieu tua le prince du Lixin, sans coup férir, dès la première passe. Il vint lui-même me le dire à son retour; mais il refusa de me faire connaître la cause de leur combat.

— Le pauvre diable est mort; c'est assez ! Laissons en paix sa cendre. Je suivrai au moins ses dernières volontés. Seulement, j'ai peur de me trouver, pour quelque temps du moins, brouillé avec sa veuve. On n'apprécie ces services-là qu'à l'user.

J'appris, bien des années après, par la princesse elle-même, devenue maréchale-duchesse de Mirepoix,

Digitized by Google

le mystère qu'il nous cacha honorablement. On est trop heureux de lui rendre justice quand l'occasion s'en présente; elle est rare! Le prince du Lixin avait une sœur naturelle, qu'il aimait plus que tout au monde, plus que sa femme d'abord, et plus que tout le reste ensuite. Cette sœur, belle comme un ange, était élevée à Panthémont, où elle devait prendre le voile. Richelieu furetait à toutes les grilles; il avait des tantes, des cousines ou des amies dans tous les couvents de Paris, et il s'y mettait en quête. Il vit la jeune personne, qu'on appelait mademoiselle de Neufchâteau. Elle lui plut; il lui plut également, ce qui n'étonna personne. Mais il travailla si bien, par lui-même et par ses affidés, qu'il persuada à la demi-princesse de se laisser enlever, ce qui s'exécuta avec l'habileté ordinaire de ce grand scélérat. Il la garda quinze jours dans la petite maison que j'avais vue; puis il s'en lassa et l'abandonna sans vergogne, en la faisant reconduire à Panthémont comme une servante qu'on chasse. On la reçut, on tâcha de cacher son escapade; son frère était absent, et prudemment, on ne l'avait pas prévenu. Mais la fille prit le chagrin à cœur, ainsi que la pauvre mademoiselle de Beaujolais; elle devint folle, folle à lier, folle d'une folie scandaleuse dans un couvent, appelant son Richelieu bien-aimé avec des termes qui ne sont pas dans le rituel. Il fallut prévenir le prince et lui tout avouer; il aimait sa sœur, je vous l'ai dit; il l'aimait trop, à ce que prétendaient les mauvaises langues. Il se hâta d'accourir.

Digitized by Google

Mademoiselle de Neufchâteau ne le reconnut pas; elle le prit pour Armand. Vous savez le reste. La maison de Lorraine eut soin de la malheureuse insensée, après la mort de son frère. Et voyez la justice ! d'abord le prince du Lixin fut tué; puis le duc de Richelieu épousa, dans la suite, une princesse de cette même maison de Lorraine où l'on n'aurait dû le recevoir qu'à coups d'étrivières. Cette aventure fit aussi peu de bruit que possible. Richelieu se tut. La princesse ne fut point une Artémise; elle porta son deuil au lansquenet ou au brelan, et elle se maria fort gaillardement sans trop de retard. Le duc m'a assuré qu'elle ne lui avait jamais fait un reproche; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont toujours vécu en très-bons termes.

Le prince de Courtenay, après avoir reçu ma lettre, resta trois jours sans paraître. Le chevalier me dit qu'il s'affaiblissait sensiblement, que ses souffrances étaient horribles, et que, certainement, il n'avait pas longtemps à vivre. J'en fus affligée au dernier point, et je résolus de l'aller voir. Je me fis les objections les plus raisonnables, que je vainquis toutes avec cet axiome :

—J'ai bien fait une inconséquence pour me rendre à la petite maison de Richelieu, j'en puis bien faire une autre pour consoler un ami mourant. J'irai !

Avouez que j'avais, à cet âge, une grande puissance de raisonnement.

Je pris mademoiselle Millet, je me rendis avec elle chez le prince, emmitouflée de coiffes, et en carrosse

Digitized by Google

sans armoiries. Je le fis prévenir par un mot : il me reçut debout et dans son salon; mais, malgré sa puissance de volonté, les douleurs étaient si fortes, qu'il fallut l'emporter et le remettre dans son lit. Il me supplia de ne point le quitter.

— Je crois bien que je vais mourir; mais je n'envoie pas querir ma sœur afin d'être seul avec vous, afin surtout que votre charité ne soit pas mal interprétée. Vous me fermerez les yeux, n'est-ce pas? Vous m'aiderez dans ce dernier passage, si terrible. Je vous ai bien aimée, madame! ma mort vous le dire comme ma vie.

Vous jugez si j'y consentis! Le chevalier d'Orléans vint m'aider à cette œuvre de secours; le prince le demanda. Jusqu'à la fin, il conserva cette attention pour les deux auteurs de sa mort, de ne point leur laisser même un soupçon pénible à combattre après lui. Le chevalier devenait fontaine, et, moi, je ne me connaissais plus à force de pleurer. Lui, il fut évangélique; il appela un confesseur, il reçut les sacrements, et demenda pardon à ses gens, qui se noyaient de larmes, pour le scandale qu'il leur avait donné, disait-il. Lui! une vestale en culottes! Il resta ensuite seul avec nous, et, quand il sentit le moment approcher, il exigea que je fusse emmenée.

— Adieu, mes plus chères amours! adieu, l'âme de ma vie! Dieu n'a pas voulu me donner le paradis sur la terre. Il n'a pas permis que vous m'aimassiez. Soyez heureuse, soyez-le pour nous deux!

Digitized by Google

Je me trouvai mal, et tout de bon, au moins ! On m'emporta, toujours dans mes coiffes; il n'avait pas permis que personne me reconnût, hors son valet de chambre, sûr comme l'acier, que je pris à mon service. Je rentrai chez moi malade, et je le fus pendant quinze jours. A dater de ce moment, je ne pus voir le grand prieur sans que cette figure de martyr se plaçât entre nous. Je l'aimai de moins en moins; il le comprit, mais ne se lassa pas, au contraire. Richelieu continua ses galanteries; mais il eut beau faire,

L'amant du genre humain n'est pas du tout mon fait.

Il resta mon ami, à sa manière. Je m'applaudis toute ma vie de cette diplomatie ; je ne l'en aurais pas cru capable.

FIN DE LA RÉGENCE

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JUN 12 1941

Digitized by Google

Digitized by Google